BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE

LE CHRISTIANISME ÉSOTÉRIQUE

OU

LES MYSTÈRES MINEURS

PAR

ANNIE BESANT

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, RUE SAINT-LAZARE, 10

1903

CENTRE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE BIBLIOTHÈQUE

En abordant la contemplation des Mystères de la Connaissance, nous nous conformerons à la règle traditionnelle, fameuse et vénérable : nous commencerons par l'origine de l'Univers, déterminant les points, propres à la contemplation physique, qu'il est nécessaire d'établir tout d'abord, et faisant disparaître tout ce qui pourrait être un obstacle sur notre route : de telle façon que l'oreille soit préparée à recevoir la tradition de la Gnose, le terrain nettoyé des mauvaises herbes et prêt à recevoir la vigne ; car il y a une lutte avant la lutte, des mystères avant les Mystères.

SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

*
* *

Que cet exemple suffise à ceux qui ont des oreilles. Car il n'est pas nécessaire de dévoiler les Mystères, mais seulement d'indiquer ce qui est suffisant.

Ibid.

*
* *

Que celui qui a des oreilles pour ouïr, entende.

SAINT MATHIEU.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS. 1

CHAPITRE I

Le côté caché des Religions 6

CHAPITRE II

Le côté caché du Christianisme. 41

CHAPITRE III

Le côté caché du Christianisme (*fin*). 74

CHAPITRE IV

Le Christ historique. 125

CHAPITRE V

Le Christ mythique.. 150

CHAPITRE VI

Le Christ mystique.. 175

Pages.

CHAPITRE VII

La Rédemption. 198

CHAPITRE VIII

La Résurrection et l'Ascension. 237

CHAPITRE IX

La Trinité. 259

CHAPITRE X

La Prière. 282

CHAPITRE XI

Le Pardon des péchés. 306

CHAPITRE XII

Les Sacrements. 330

CHAPITRE XIII

Les Sacrements (*suite*). 351

CHAPITRE XIV

La Révélation. 374

Conclusion. 392

Index. 395

LE CHRISTIANISME ÉSOTÉRIQUE

OU LES MYSTÈRES MINEURS

AVANT-PROPOS

Ce livre a pour objet d'appeler l'attention sur les vérités profondes qui sont la base du Christianisme — vérités généralement méconnues et trop souvent niées. Le désir généreux de partager avec tous ce qui est précieux, de répandre à pleines mains des vérités inestimables, de ne priver personne des lumières de la connaissance vraie, a eu pour résultat un zèle inconsidéré qui a vulgarisé le Christianisme et présenté ses enseignements sous une forme souvent rebutante pour le cœur et impossible à accepter par l'intelligence. Le commandement : *Prêchez l'Évangile à toute créature* (1) est d'une authenticité douteuse, c'est là un point admis, et pourtant on a voulu

(1) S. Marc, XVI, 15.
Le texte français des citations du Nouveau Testament contenues dans le présent volume a été emprunté à la version de H. Oltramare. Paris, 1900 (N. d. T.)

y voir la défense d'enseigner la Gnose à des privilégiés. Ce commandement semble donc avoir fait oublier cette autre parole, moins populaire, du même Grand Maître : *Ne donnez point les choses saintes aux chiens*. Cette sentimentalité de mauvais aloi — qui refuse d'admettre les inégalités évidentes dans le domaine intellectuel et moral et, par là, fixe l'enseignement donné aux personnes hautement développées au niveau que peuvent atteindre les moins évoluées, en sacrifiant ainsi le supérieur à l'inférieur d'une manière préjudiciable à tous deux — cette sentimentalité, le bon sens viril des premiers chrétiens ne la connaissait point. Saint Clément d'Alexandrie écrit, en propres termes, après avoir fait allusion aux Mystères : « Aujourd'hui encore je crains, comme il est dit, *de jeter des perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et, se tournant, ne nous déchirent*. Car il est difficile de parler de la vraie lumière, en termes tout à fait clairs et limpides, à des auditeurs mal préparés et d'une nature porcine (2). »

(1) S. Matthieu, VII, 6.

(2) Clément d'Alexandrie, *Stromata*. liv. I., chap. xii. Clarke's Ante-Nicene Christian Library, vol. IV.

Si la vraie connaissance — la Gnose — doit former de nouveau partie des enseignements Chrétiens, ce ne peut être qu'avec les restrictions anciennes et à la condition d'abandonner définitivement l'idée de tout ramener au niveau des intelligences les moins développées. L'enseignement hors de portée des moins évolués peut seul préparer le retour des connaissances occultes, et l'étude des Mystères Mineurs doit précéder celle des Grands Mystères. Ceux-ci ne seront jamais divulgués par l'impression : ils ne peuvent se transmettre que de Maître à disciple, « de la bouche à l'oreille ». Quant aux Mystères Mineurs, qui dévoilent partiellement de profondes vérités, ils peuvent aujourd'hui encore être rétablis ; un ouvrage comme celui-ci est destiné à en donner une esquisse et à indiquer *la nature* des enseignements dont l'étude s'impose. Quand l'auteur s'exprime à mots couverts, les vérités qu'il donne à entendre peuvent être rendues visibles, dans leurs grandes lignes, par une calme méditation : une méditation prolongée, par la lumière plus vive qui en résulte, les mettra graduellement plus en relief. La méditation tranquillise le mental inférieur sans cesse occupé des objets du dehors, et un

mental tranquille peut seul être illuminé par l'Esprit. C'est ainsi que doit s'obtenir la connaissance des vérités spirituelles ; elle doit venir du dedans et non du dehors, de l'Esprit divin dont nous sommes *le temple* (1) et non d'un Maître extérieur. Ces vérités, l'Esprit divin, qui est en nous la *pensée du Christ* dont parle le grand Apôtre, *en juge spirituellement* (2), et cette lumière intérieure se répand sur le mental inférieur.

Ainsi procède la Sagesse divine, la véritable THÉOSOPHIE. Elle n'est pas, comme on le croit quelquefois, une adaptation diluée d'Hindouisme, de Bouddhisme, de Taôisme ou d'aucune autre religion particulière : elle est aussi bien le Christianisme Ésotérique que le Bouddhisme Ésotérique. Elle appartient également à toutes les religions, sans aucune exception. Telle est la source où ont été puisées les vérités exposées dans ce petit volume, la *véritable Lumière qui éclaire tous les hommes en venant au monde* (3), bien que la plupart, n'ayant pas les yeux ouverts, ne puissent encore la voir. Ce livre n'apporte pas la Lumière :

(1) 1 *Cor.*, III, 16.
(2) *Ibid.*, II, 14, 16.
(3) S. Jean, I, 9.

il dit simplement : « Voici la Lumière ! » car elle ne vient pas de nous ; il ne fait appel qu'à la minorité que ne peuvent plus rassasier les enseignements exotériques ; aux personnes pleinement satisfaites par les enseignements exotériques il n'est point destiné. A quoi bon forcer ceux qui n'ont pas faim à recevoir du pain ? Pour les affamés, puisse ce livre être du pain et non une pierre.

CHAPITRE I

Le côté caché des religions.

Beaucoup — la plupart même, peut-être — des personnes qui liront le titre de cet ouvrage l'accuseront immédiatement d'impliquer une idée fausse et nieront qu'il existe rien de précieux ayant droit au nom de « Christianisme Ésotérique ». Suivant une opinion très répandue et, par suite, populaire, le Christianisme ne présente rien qui puisse être appelé « enseignement occulte » ; quant aux « Mystères », les Grands comme les Mineurs, c'était une institution essentiellement païenne. Le nom même des « Mystères de Jésus », si familier aux Chrétiens des premiers siècles, surprendrait fort leurs successeurs modernes, et l'opinion qui verrait dans ces Mystères une institution

spéciale et définie provoquerait des sourires d'incrédulité. Que dis-je ! Il a été affirmé avec orgueil que le Christianisme n'avait pas de secrets — que ce qu'il avait à dire et à enseigner, il le disait et l'enseignait à tous. Ses vérités passent pour être d'une simplicité telle, que « le premier venu — même borné — les comprendra sans peine » et que « la simplicité de l'Évangile » est devenue une expression banale.

Il est donc nécessaire de prouver clairement que — tout au moins dans l'Église primitive — le Christianisme ne le cédait en rien à d'autres grandes religions possédant un « côté caché » et qu'il gardait, comme un trésor inestimable, les secrets révélés à l'élite dans ses Mystères. Mais, avant d'entreprendre cette tâche, il sera bon de considérer dans son ensemble la question de ce côté caché des religions et d'examiner pourquoi un côté semblable est, pour une religion, la condition même de sa force et de sa stabilité. La présence de cet élément dans le Christianisme s'en trouvera prouvée du même coup, et les passages où les Pères de l'Église y font allusion paraîtront faciles à interpréter et naturels, au lieu d'être surprenants et inintelli-

gibles. L'existence de cet ésotéricisme est un fait historique — nous pouvons le prouver — mais il est possible de démontrer aussi qu'elle est une nécessité d'ordre intellectuel.

Quel est le but des religions ? C'est la première question qui se pose. Les religions sont données au monde par des hommes plus sages que les masses qui les reçoivent ; elles sont destinées à hâter l'évolution humaine, et leur action, pour être effective, doit atteindre et influencer individuellement les hommes. Or, tous les hommes ne sont pas arrivés au même degré d'évolution. L'évolution peut, au contraire, se représenter comme une rampe ascendante dont chaque point est occupé par un homme. Les plus évolués sont, intellectuellement et moralement, bien au-dessus des moins avancés. A chaque degré, la faculté de comprendre et d'agir se modifie. Il est donc inutile de donner à tous le même enseignement religieux. Ce qui serait une aide pour l'homme intellectuel resterait tout à fait incompréhensible pour l'homme borné ; ce qui mettrait en extase le saint ne ferait aucune impression sur le criminel. Si, d'autre part, l'enseignement est de nature à aider les inintelligents, il est, pour le philosophe, insuffi-

sant et vide ; est-il de nature à relever le criminel, il est complètement inutile au saint. Et pourtant, toutes les catégories humaines ont besoin de religions, afin de pouvoir tendre vers une vie supérieure à leur existence actuelle. En même temps, aucune catégorie, aucune classe ne doit être sacrifiée à une autre. La religion doit être aussi graduée que l'évolution elle-même ; autrement elle n'atteint pas son but.

Comment les religions — nous demanderons-nous ensuite — doivent-elles chercher à hâter l'évolution humaine ? Les religions tendent à former les natures morale et intellectuelle et à seconder le développement de la nature spirituelle. Regardant l'homme comme un être complexe, elles cherchent à l'atteindre dans chacun des éléments qui le composent — en s'adressant, par conséquent, à chacun par des enseignements appropriés aux besoins les plus variés. Ces leçons doivent donc s'adapter à chacune des intelligences, à chacun des cœurs auxquels elles s'adressent. Si une religion n'atteint et ne subjugue pas l'intelligence — si elle ne purifie et n'élève pas les émotions — elle a manqué son but, en ce qui concerne la personne à qui elle s'adresse.

La religion ne s'applique pas seulement ainsi à l'intelligence et aux émotions — elle cherche encore, comme nous l'avons dit, à stimuler le développement de la nature spirituelle. Elle répond à cette impulsion intérieure qui existe dans l'homme et ne cesse de pousser la race en avant. Car, au fond du cœur de chacun — souvent entravée par des conditions transitoires, souvent submergée par des préoccupations et des intérêts absorbants — il existe une aspiration continuelle vers Dieu. *Comme un cerf brame après des eaux courantes, ainsi soupire* (1) l'humanité après Dieu. Cette recherche présente des moments d'arrêt, où l'aspiration semble disparaître. La civilisation et la pensée présentent des phases où ce cri, vers le Divin, de l'Esprit humain cherchant sa source — comme l'eau cherche à reprendre son niveau, suivant l'expression de Giordano Bruno — où cette aspiration passionnée de l'Esprit humain vers ce qui est de même nature que lui, dans l'univers — de la partie vers le tout — semble muette, semble évanouie. Mais bientôt elle se réveille, et le même cri poussé par l'Esprit se

(1) Psaume XLII, 1.

fait entendre. Cet instinct peut être momentanément aboli et périr en apparence, mais il se relève sans cesse — malgré l'opposition qui le réduit au silence — et prouve ainsi qu'il est une tendance inhérente à la nature humaine et fait avec elle un tout inséparable. Ceux qui s'écrient, triomphants : « Voyez ! Il n'est plus ! » le retrouvent devant eux, toujours aussi vivant. Ceux qui bâtissent sans en tenir compte voient leurs édifices bien construits lézardés comme par un tremblement de terre. Ceux qui déclarent qu'il a fait son temps voient les superstitions les plus extravagantes résulter de leur dédain. Il est si bien une partie intégrante de l'humanité, que l'homme exige une réponse à ses questions et préfère au silence une réponse fausse. L'homme ne parvient-il pas à découvrir la vérité religieuse, il choisira l'erreur religieuse plutôt que de rester sans religion ; il acceptera l'idéal le plus vide et le plus faux, mais refusera d'admettre que l'idéal n'existe pas.

Ainsi, la religion s'adresse à cet impérieux besoin et, s'emparant dans la nature humaine du principe qui lui donne naissance, elle forme ce principe, le fortifie, le purifie et le guide vers le but qui l'attend — l'union de

l'Esprit humain avec l'Esprit Divin — afin que Dieu soit tout en tous (1).

Une troisième question se pose : Quelle est l'origine des religions ? — Cette question a reçu, dans les temps modernes, deux réponses : celle des Mythologies comparées et celle des Religions comparées. Ces deux sciences donnent, pour base commune à leurs réponses, les faits établis. Les recherches ont démontré d'une manière indiscutable que les différentes religions se ressemblent par leurs grands enseignements ; par leurs Fondateurs, qui manifestent tous des facultés surhumaines et une élévation morale extraordinaire ; par leurs préceptes éthiques ; par les méthodes qu'elles emploient pour entrer en relation avec les mondes invisibles ; enfin, par les symboles exprimant leurs croyances principales. Ces ressemblances, qui vont parfois jusqu'à l'identité, prouvent — à en croire les deux écoles que nous avons nommées — une origine commune.

Les deux partis diffèrent cependant dans leur manière de définir la nature de cette origine. La Mythologie comparée affirme que

(1) 1 *Cor.*, XV, 28.

l'origine commune est une ignorance commune et que les religions les plus transcendantes sont simplement l'expression raffinée des naïves et barbares suppositions de sauvages — d'hommes primitifs — concernant leur propre existence et le monde qui les entoure. L'animisme, le fétichisme, le culte de la nature, le culte du soleil : telle est la boue d'où émerge le lis splendide des religions. Un Krishna, un Bouddha, un Lao-tze, un Jésus sont les descendants, hautement civilisés mais pourtant directs, de « l'homme-médecine » qui se contorsionne devant des sauvages. Dieu est une photographie « composite » des innombrables dieux qui personnifient les forces de la nature. Et ainsi de suite. Tout se résume dans cette phrase : les religions sont les branches d'un tronc commun — l'ignorance humaine.

Par contre — d'après la science des Religions comparées — toutes les religions ont leur origine dans les enseignements d'hommes divins qui révèlent, de temps à autre, aux différentes nations, les fragments des vérités religieuses fondamentales qu'elles sont susceptibles de comprendre; la morale enseignée est toujours la même, les moyens inculqués

sont semblables, les symboles identiques dans leur signification. Les religions sauvages — l'animisme et toutes les autres — sont des dégénérescences, les résultats d'une décadence, les descendants difformes et rapetissés de croyances religieuses véritables. Le culte du soleil et les formes pures du culte de la nature étaient, à leur époque, des religions élevées, extrêmement allégoriques, mais présentant des vérités et des connaissances profondes. Les grands Fondateurs — c'est l'opinion des Hindous, des Bouddhistes et d'un certain nombre de personnes s'occupant de religions comparées, telles que les Théosophes — forment une Fraternité permanente d'hommes ayant dépassé le niveau de l'humanité ; Ils se montrent, à certains moments, pour éclairer le monde et sont les protecteurs spirituels de la race humaine. Cette thèse peut être ainsi résumée : « Les religions sont les branches d'un tronc commun — la Sagesse Divine. »

Cette Sagesse Divine s'est appelée la Sagesse, la Gnose, la Théosophie, et quelques esprits à différentes époques de l'histoire du monde, dans leur désir de mieux proclamer leur croyance dans cette unité des religions,

ont préféré le nom éclectique de Théosophes à toute autre désignation d'un sens plus restreint.

La valeur relative des affirmations des deux écoles opposées doit être jugée par la valeur des preuves invoquées. Une forme dégénérée d'une grande idée peut présenter une ressemblance étroite avec le produit raffiné d'une idée grossière. Le seul moyen de reconnaître s'il y a dégénérescence ou évolution serait — s'il était possible — d'examiner ce qu'étaient nos ancêtres plus ou moins reculés et ceux des époques primitives. Les arguments présentés par ceux d'entre nous qui croient à l'existence de la Sagesse sont de cette nature. Suivant leurs allégations, les Fondateurs des religions, tels que nous les montrent leurs enseignements, dépassaient infiniment le niveau de l'humanité ordinaire ; les Écritures sacrées contiennent des préceptes moraux, un idéal sublime, des envolées de poésie, des affirmations profondément philosophiques, dont la grandeur et la beauté restent inapprochées dans les écrits plus modernes offerts par les mêmes religions. En d'autres termes, l'ancien l'emporte sur le récent et non le récent sur l'ancien. Il est impossible de citer un seul

exemple du raffinement et du perfectionnement graduels auxquels les religions, en général, devraient leur origine. On peut, au contraire, citer des cas nombreux de purs enseignements dégénérés. Même chez les sauvages, on peut découvrir, en étudiant de près leurs religions, des traces nombreuses d'idées élevées que les sauvages ont évidemment été incapables de concevoir par eux-mêmes.

Ce dernier argument a été développé par M. Andrew Lang. A le juger d'après son livre, *The Making of Religion*, cet auteur semble appartenir plutôt au camp des Religions comparées qu'à celui des Mythologies comparées. Il montre l'existence d'une tradition commune que les sauvages n'ont pu développer pour eux-mêmes, leurs croyances habituelles étant des plus primitives et leur intelligence faible. Sous ces croyances grossières et ces idées dégradées, Lang découvre des traditions d'un caractère sublime, concernant la nature de l'Être divin et ses relations avec l'humanité. Si les divinités adorées sont, pour la plupart, de véritables démons, derrière elles, plus haut qu'elles, se dresse une vague mais glorieuse Présence, rarement ou jamais nom-

mée ; on en parle tout bas comme d'une puissance pleine d'amour et de bonté, trop tendre pour inspirer la terreur, trop bonne pour qu'on lui adresse des supplications. Des notions semblables, les sauvages parmi lesquels on les trouve n'ont évidemment pu les concevoir; elles demeurent les témoins éloquents des révélations de quelque grand Instructeur, dont la tradition nébuleuse peut généralement se découvrir aussi — d'un Fils de la Sagesse dont certains enseignements furent donnés dans un âge infiniment lointain.

Il est facile de comprendre la raison et, à vrai dire, la justification de l'opinion soutenue par la science des Mythologies comparées. Partout, parmi les tribus sauvages, elle voit les croyances religieuses revêtir des formes abjectes et coïncider avec un manque de civilisation absolu. Or les hommes civilisés descendant, par évolution, des hommes non-civilisés, quoi de plus naturel que de regarder les religions civilisées comme le résultat de l'évolution des non-civilisées ? C'est la première idée qui vient à l'esprit. Une étude nouvelle et plus attentive peut seule montrer que les sauvages d'aujourd'hui ne représentent pas nos ancêtres, mais qu'ils sont les des-

cendants dégénérés de grandes races civilisées d'autrefois ; que, dans son développement, l'homme primitif n'a pas été laissé sans direction, mais qu'il a été surveillé, formé, par ses aînés, dont il a reçu à la fois ses premières leçons de religion et de civilisation. Cette manière de voir se trouve corroborée par les faits dont parle Lang, et tout à l'heure se posera le problème : « Qui étaient ces aînés dont la tradition subsiste partout ? »

Poursuivant notre enquête, nous arrivons maintenant à cette question : « A quels peuples ont été données les religions ? » Ici se présente immédiatement la difficulté que tout Fondateur de religion est appelé à résoudre ; elle est inhérente, comme nous l'avons vu, au but essentiel de la religion — l'accélération de l'évolution — et à son corollaire, la nécessité de tenir compte de tous les degrés d'évolution individuelle. Les hommes appartiennent aux stages évolutifs les plus divers ; certains d'entre eux présentent une extrême intelligence, mais d'autres une mentalité naissante ; ici une civilisation d'un développement et d'une complexité remarquables, là une organisation rudimentaire et naïve. Même dans les limites d'une civilisation donnée, nous trouvons les

types les plus variés, les plus ignorants et les plus instruits, les plus réfléchis et les plus insouciants, les plus spirituellement doués et les plus brutaux. Il faut pourtant atteindre chacune de ces catégories d'êtres et les aider là où elles sont. Si l'évolution existe, cette difficulté est inévitable ; l'Instructeur divin doit l'aborder et la vaincre ; autrement Son œuvre n'aboutira point. Si l'homme, comme tout ce qui l'entoure, est soumis à l'évolution, ces différences de développement, ces degrés d'intelligence variés, doivent partout caractériser l'humanité, et partout les religions de ce monde doivent en tenir compte.

Ceci nous oblige à reconnaître qu'un seul et même enseignement religieux ne saurait suffire à une même nation ; bien moins encore au monde entier. S'il n'en existait qu'un, beaucoup de ceux auxquels il s'adresse échapperaient totalement à son influence. L'enseignement est-il approprié aux hommes d'intelligence bornée, de moralité rudimentaire, de sens obtus, de telle façon qu'il les aide, les forme et favorise ainsi leur évolution, cette religion ne conviendra en rien aux hommes appartenant à la même nation, faisant partie de la même civilisation, présentant une nature

morale vive et impressionnable, une intelligence brillante et subtile, une spiritualité grandissante. Mais si, d'autre part, cette dernière classe doit être aidée, si l'intelligence doit recevoir une philosophie qu'elle puisse admirer; si la délicatesse des perceptions morales doit être plus affinée encore ; si la nature spirituelle naissante doit pouvoir, un jour, atteindre sa plénitude lumineuse, la religion devra réunir une spiritualité, une intellectualité et une moralité telles que sa prédication ne touchera ni la raison, ni le cœur des hommes dont j'ai parlé d'abord ; elle ne représentera, pour eux, qu'une suite de phrases sans signification, incapables d'éveiller leur intelligence engourdie ou de leur présenter aucun mobile qui leur permette de s'élever à des notions morales plus pures.

En examinant ces faits, en considérant le but de la religion, son mode d'action, son origine, la nature et les besoins variés des hommes à qui elle s'adresse, en constatant l'évolution, dans l'homme, de facultés spirituelles, intellectuelles et morales et le besoin, pour chacun, d'une éducation appropriée à son degré d'évolution, nous nous trouvons amenés à reconnaître la nécessité absolue d'enseignements

religieux variés et gradués qui satisfassent ces besoins différents et puissent aider chaque homme individuellement.

Pour une autre raison encore, l'enseignement doit rester ésotérique, en ce qui concerne certaines vérités auxquelles s'applique essentiellement la maxime : « Savoir c'est pouvoir. » La promulgation d'une philosophie profondément intellectuelle, capable de développer des esprits déjà hors de pair et de recevoir l'adhésion des hautes individualités, ne peut nuire à personne. Cette philosophie peut être répandue sans hésitation, car elle n'attire pas les ignorants qui s'en détournent, la trouvant aride, difficile et sans intérêt. Mais il y a des enseignements relatifs à l'organisation de la matière, qui expliquent des lois cachées et éclairent des opérations occultes dont la connaissance donne la clef de certaines énergies naturelles et permet de faire servir ces énergies à des fins déterminées, comme le fait un chimiste avec le produit de ses combinaisons. De semblables connaissances peuvent être d'une grande utilité pour des hommes très avancés et leur permettre de servir beaucoup plus utilement l'humanité. Mais si ces connaissances étaient vulgarisées, elles pour-

raient être, et seraient, mal employées, comme la connaissance de poisons subtils le fut au moyen âge, entre autres par les Borgia; elles passeraient à des hommes d'intelligence puissante, mais de désirs effrénés, à des hommes animés d'instincts séparatifs, cherchant leur bien personnel et indifférents au bien commun; ces hommes, séduits par l'idée d'obtenir un pouvoir dont la possession les élèverait au-dessus du niveau général et mettrait l'humanité à leur merci, s'empresseraient d'acquérir des connaissances qui haussent leur possesseur à un rang surhumain; les possédant, ils n'en deviendraient que plus égoïstes et plus confirmés dans leur séparativité, plus orgueilleux et plus repliés sur eux-mêmes et se trouveraient ainsi forcément poussés dans la route qui mène au diabolisme, ce sentier de la Main Gauche dont le terme est l'isolement et non pas l'union; non seulement ils en souffriraient dans leur nature intérieure, mais encore ils deviendraient un danger pour la société, qui a déjà suffisamment à souffrir de la part des hommes dont l'intelligence est plus développée que la conscience. D'où la nécessité de mettre certains enseignements hors de portée de ceux qui, moralement, sont encore

inaptes à les recevoir; elle s'impose à tout Instructeur disposant de ces connaissances. L'Instructeur désire transmettre à ceux qui les feront servir au bien général et à l'accélération de l'évolution humaine les pouvoirs qu'elles confèrent; mais en même temps Il se refuse à en faire profiter les hommes qui, au détriment de leurs semblables, les appliqueraient à leur avantage personnel.

Ce ne sont pas là de simples théories, nous disent les *Annales Occultes*, dans le récit détaillé des événements mentionnés dans la *Genèse*, chapitre VI et suivants. L'enseignement était donné, dans ces temps reculés et sur le continent Atlante, sans que les gages de l'élévation morale, de la pureté et de l'altruisme fussent rigoureusement exigés des postulants. L instruction était donnée à ceux dont l'intelligence était suffisante, exactement comme de nos jours est enseignée la science ordinaire. La publicité qu'on réclame si fort aujourd'hui existait alors; elle porta ses fruits, et les hommes devinrent non seulement des géants intellectuels, mais aussi des géants d'iniquité, jusqu'au moment où la terre gémit sous leur oppression et où le cri d'une humanité tyrannisée retentit à travers les mondes. Alors eut

lieu la destruction d'Atlantis, la submersion de cet immense continent sous les eaux de l'océan. Le récit du déluge de Noé, dans les Écritures Hébraïques, l'histoire de Vaisvata Manou racontée par les Écritures Hindoues, dans l'extrême Orient, donnent quelques détails sur cet événement.

Il y avait donc danger à laisser des mains impures s'emparer d'un savoir qui donne la puissance et, depuis lors, les grands Instructeurs ont imposé des conditions rigoureuses, exigeant la pureté, l'altruisme et l'empire sur soi-même de toute personne demandant à être instruite dans ces matières. Ils se refusent nettement à communiquer des connaissances de ce genre à qui refuse de se soumettre à une discipline étroite, destinée à éliminer des sentiments et des intérêts les tendances séparatives ; Ils attachent plus d'importance à la force morale du candidat qu'à son développement intellectuel, car l'enseignement lui-même développera l'intellect, tout en mettant à l'épreuve la nature morale. Il est infiniment préférable, pour les Grands Êtres, d'être accusés d'égoïsme par les ignorants parce qu'Ils ne divulguent pas leurs connaissances, que de précipiter le monde dans une nouvelle catastrophe Atlante.

Tels sont les arguments théoriques sur lesquels nous basons la nécessité de l'existence, dans toute religion, d'un côté caché. Si de la théorie nous passons aux faits, nous sommes naturellement amenés à demander : Ce côté caché a-t-il existé dans le passé, a-t-il fait partie des religions de ce monde? La réponse doit être immédiatement et franchement affirmative. Toutes les grandes religions ont déclaré qu'elles disposaient d'un enseignement secret et qu'elles conservaient le dépôt, non seulement de connaissances mystiques théoriques, mais encore de connaissances mystiques pratiques ou sciences occultes. L'interprétation mystique des enseignements populaires était ouvertement donnée ; elle en montrait le caractère allégorique et rendait ainsi à des affirmations et à des récits étranges et peu rationnels un sens intellectuellement acceptable. Derrière l'enseignement populaire, le mysticisme théorique ; derrière le mysticisme théorique, le mysticisme pratique, enseignement spirituel caché qui n'était donné que sous des conditions expresses, ouvertement communiquées et obligatoires pour tout candidat. Clément d'Alexandrie mentionne cette division des Mystères. A la purification, dit-il,

« succèdent les Mystères Mineurs ; ils constituent une base d'instruction et de préparation pour le degré suivant ; puis les Grands Mystères, dans lesquels il ne reste plus rien à apprendre sur l'univers ; mais seulement à contempler et à comprendre la nature et les choses (1). »

En ce qui concerne les religions de l'antiquité, cette affirmation ne saurait être accusée d'inexactitude. Les Mystères de l'Égypte étaient la gloire de cette terre vénérable, et les plus grands fils de la Grèce, tels que Platon, se rendirent à Saïs et à Thèbes pour y être initiés par des Égyptiens, Instructeurs de la Sagesse. En Perse, les Mystères de Mithras, en Grèce les Mystères d'Orphée et de Bacchus et plus tard les semi-Mystères d'Eleusis — les Mystères de Samothrace, de la Scythie, de la Chaldée sont connus de tous, au moins de nom ; même sous la forme extrêmement dégénérée des Mystères d'Eleusis, les hommes les plus éminents de la Grèce, tels que Pindare, Sophocle, Isocrate, Plutarque et Platon en ont la plus haute opinion. On attachait aux Mystères une importance spéciale au point de

(1) Ante-Nicene Library, vol. XII. CLÉMENT d'Alexandrie, *Stromata*, V, ch. XI.

vue de l'existence d'outre-tombe — l'Initié acquérant les connaissances qui assuraient son bonheur à venir. Sopater affirme, de plus, que l'Initiation établissait une alliance entre l'âme et la Nature divine et, dans l'hymne exotérique à Déméter, nous trouvons des allusions voilées au saint enfant, Iacchus, à sa mort et à sa résurrection enseignées dans les Mystères (1).

De Jamblique, le grand théurge des troisième et quatrième siècles après Jésus-Christ, il y a beaucoup à apprendre concernant le but des Mystères. La théurgie était la magie, « la partie la plus avancée de la science sacerdotale (2) » ; elle était pratiquée dans les Grands Mystères, pour évoquer l'apparition d'Êtres supérieurs. Résumée en quelques mots, la théorie servant de base à ces Mystères est la suivante. D'abord l'UNIQUE, antérieur à tous les êtres, immobile, retiré dans la solitude de Sa propre unité. De CELA émane le Dieu Suprême, engendré de Lui-même, le Bien, la Source de toutes choses, la Racine, le Dieu

(1) Voyez l'article sur les Mystères, *Encyclopædia Brilannica*, 9e éd.

(2) PSELLE, cité dans *Jamblichus on the Mysteries*, par T. TAYLOR, p. 343, note de la p. 23, 2e éd.

des Dieux, la Cause Première, dont la manifestation est Lumière (1). De Lui naît le Monde Intelligible ou univers idéal, le Mental Universel, le *Nous*, dont dépendent les Dieux incorporels ou intelligibles. Du *Nous* procède l'Ame du Monde, à laquelle appartiennent les « formes divines intellectuelles qui accompagnent les corps visibles des dieux ». Puis viennent différentes hiérarchies d'êtres surhumains, les Archanges, les Archontes (gouverneurs) ou Cosmocratores, les Anges, les Daïmôns, etc. L'homme constitue un ordre moins élevé, mais d'une nature analogue à la leur; il peut arriver à les connaître; l'expérience en était faite dans les Mystères et conduisait à l'union avec Dieu (2).

(1) *Jamblichus*, p. 301.

(2) L'article « Mysticism », dans l'*Encyclopædia Britannica*, donne les détails suivants sur l'enseignement de Plotin (204-206 ap. J.-C.). « L'Unique (le Dieu Suprême dont nous avons parlé ci-dessus) est exalté au-dessus du *nous* et des *idées* ; Il est absolument au-dessus de l'existence ; Il échappe à la raison. Restant Lui-même en repos, Il fait jaillir, de Sa propre plénitude, comme un rayon — une image de Lui-même, nommée *nous* et qui forme l'ensemble des idées du monde intelligible. L'âme, à son tour, est l'image ou le produit du *nous* et, en se mouvant, engendre la matière physique. L'âme a donc deux faces : l'une tournée vers le *nous* dont elle émane, l'autre tournée vers la vie matérielle qu'elle a fait naître

Suivant les doctrines communiquées dans les Mystères, « toutes choses procèdent de l'Unique et y retournent »; « l'Unique est supérieur à tout (1) ». De plus, ces différents Êtres étaient évoqués et apparaissaient tantôt pour instruire, tantôt pour édifier et purifier par leur seule présence. « Les dieux bienveillants et miséricordieux, dit Jamblique, versent libéralement la lumière aux théurges, ils appellent à eux les âmes de ceux-ci, ils les unissent à eux et les habituent, bien que liées à des corps, à se séparer des corps et à évoluer autour de leur cause éternelle et intelligible (2). »

elle-même. L'effort moral consiste à se séparer de l'élément sensible ; l'existence matérielle est elle-même la séparation d'avec Dieu... Pour atteindre le but suprême, la pensée elle-même doit être laissée en arrière ; car la pensée est une forme du mouvement, et l'âme aspire au repos immobile qui est le propre de l'Unique. L'Union avec la divinité transcendante n'est pas tant la connaissance ou la vision que l'extase, la fusion, le contact. » Le Néo-Platonisme est donc « tout d'abord un système rationaliste ; en d'autres termes il prétend que la raison est capable d'esquisser le Système Cosmique en son entier. D'autre part, affirmant un Dieu supérieur à la raison, le mysticisme devient, en un sens, le complément nécessaire du rationalisme qui voudrait tout embrasser. Le système culmine dans un acte mystique. »

(1) *Le livre de Jamblique sur les Mystères* (Trad. Quillard), p. 29, Paris, 1895. Libr. de l'Art indépendant.

(2) *Ibid.*, p. 29.

— Car « l'âme ayant une double vie, l'une avec le corps, l'autre distincte de tout corps (1) », il est indispensable d'apprendre à séparer l'âme du corps, afin qu'elle puisse s'unir aux dieux par sa partie intellectuelle et divine et apprendre, avec les vrais principes de la connaissance, les vérités du monde intelligible (2). « La présence des dieux nous donne la santé du corps, la vertu de l'âme, la pureté de l'intelligence et, en un mot, la régression de tout ce qui est en nous aux causes propres... Ce qui n'est pas corps, elle le représente comme corps aux yeux de l'âme par l'intermédiaire des yeux du corps (3). » « Dans les épiphanies des dieux, elles (les âmes) reçoivent la perfection extraordinaire et extrême, l'acte le meilleur absolument, et elles participent à l'amour divin et à la joie indicible (4). » Par là nous obtenons une vie divine et devenons, en réalité, divins (5).

Le point culminant des Mystères était la transformation de l'Initié en Dieu, soit par l'union avec un Être divin extérieur à lui-même,

(1) *Ibid.*, p. 75.
(2) *Ibid.*, p. 75.
(3) *Ibid.*, p. 58.
(4) *Ibid.*, p. 62,
(5) *Ibid.*, p. 206.

soit en ayant les yeux ouverts à l'existence en lui du Soi divin. Cet état portait le nom d'extase; un Yogi Hindou l'appellerait le Samâdhi supérieur — le corps grossier étant en léthargie et l'âme libérée effectuant sa propre union avec le Grand Être. Cette « extase n'est pas, à proprement parler, une faculté ; c'est un état de l'âme qui la transforme de telle façon qu'elle perçoit ce qui, jusqu'alors, était caché pour elle. Tant que notre union avec Dieu ne sera pas irrévocable, cet état ne sera pas permanent; ici, dans notre vie terrestre, l'extase n'est qu'un éclair... L'homme peut cesser d'être homme et devenir Dieu, mais il ne peut être à la fois Dieu et homme (1). » Plotin dit qu'il n'avait encore atteint cet état « que trois fois ».

Proclus, lui aussi, enseignait que l'unique salut de l'âme était le retour à sa forme intellectuelle; l'âme se dérobait ainsi au « cercle de la génération et à toutes ses courses errantes » et atteignait l'existence véritable — « le retour à l'énergie toujours égale et simple de la période caractérisée par les différences ». Telle est la vie à laquelle aspiraient les candidats,

(1) G. R. S. Mead, *Plotinus*, p. 42.

initiés par Orphée dans les Mystères de Bacchus et de Proserpine; tel est le résultat obtenu par la pratique des vertus purificatrices ou cathartiques (1).

Ces vertus étaient exigées pour les Grands Mystères, car elles exerçaient une action sur la purification du corps subtil dans lequel fonctionnait l'âme quand elle quittait le corps grossier. Les vertus politiques ou pratiques appartenaient à la vie journalière ; elles étaient exigées jusqu'à un certain point, avant qu'un homme pût se présenter à l'admission dans une école comme celles dont nous allons parler. Puis venaient les vertus cathartiques, purifiant le corps subtil, celui des émotions et du mental inférieur ; troisièmement les vertus intellectuelles, propres à l'Augoeides, ou côté lumineux de l'intelligence ; enfin, les vertus contemplatives ou paradigmatiques par lesquelles s'obtient l'union avec Dieu. Suivant Porphyre : « Celui qui exerce les vertus pratiques est un homme de bien ; mais celui qui exerce les vertus purificatrices est un homme angélique ou encore un bon daïmôn. Celui qui exerce les vertus

(1) T. TAYLOR, *Jamblichus on the Mysteries*, p. 364, et note p. 134, 2e éd.

intellectuelles seul est un Dieu, — mais celui qui exerce les vertus paradigmatiques est le Père des Dieux (1). »

Dans les Mystères, beaucoup d'enseignements venaient encore des hiérarchies angéliques et autres. Pythagore, le grand Instructeur, qui avait reçu l'initiation dans l'Inde et qui communiquait à ses disciples « la connaissance des choses qui sont », passe pour avoir été versé dans la science musicale au point de la faire servir à dompter les passions humaines les plus sauvages et à illuminer les intelligences. Jamblique en cite des exemples dans sa *Vie de Pythagore*. Il paraît probable que le nom de Théodidaktos donné à Ammonius Saccas, le maître de Plotin, se rapportait moins à la sublimité de ses enseignements qu'à l'instruction divine qui lui avait été donnée dans les Mystères.

Quelques-uns des symboles usités sont expliqués par Jamblique (2), qui exhorte Porphyre à oublier l'image de la chose symbolisée et d'en atteindre le sens intellectuel. Ainsi « la fange » représentait tout ce qui est corporel

(1) G. R. S. Mead, *Orpheus*, pp. 285, 28.
(2) T. Taylor, *Jamblichus*, p. 364, note p. 134.

et matériel ; le « Dieu assis au-dessus du lotus » signifiait que Dieu est supérieur à la fange et à l'intellect symbolisé par le lotus et qu'Il est établi en Lui-même (étant représenté assis). Était-Il montré « sur un vaisseau en marche », le symbole indiquait qu'il régnait sur le monde. Et ainsi de suite (1). Proclus dit — à propos de cet usage d'employer des symboles — que « la méthode orphique avait pour but la révélation des choses divines à l'aide de symboles ; elle était commune à tous les auteurs traitant de la science divine » (2).

L'Ecole Pythagoricienne de la Grande Grèce s'était fermée vers la fin du sixième siècle avant Jésus-Christ, à la suite des persécutions du pouvoir civil, mais il existait d'autres communautés gardant la tradition sacrée (3). Selon Mead, Platon la présenta sous une forme intellectuelle, afin qu'elle ne fût pas profanée d'avantage ; les rites d'Eleusis en gardèrent quelques formes sans en conserver l'esprit. Les Néo-Platoniciens furent les héritiers de Pythagore et de Platon ; il faut étudier leurs écrits pour se faire une idée de la majesté et

(1) *Ibid.*, p. 285 et suiv.
(2) G. R. S. Mead, *Orpheus*, p. 59.
(3) *Ibid.*, p. 30.

de la beauté préservées, dans les Mystères, pour l'humanité.

Nous pouvons prendre l'École Pythagoricienne elle-même comme type de la discipline imposée aux disciples. Mead donne à ce sujet de nombreux et intéressants détails (1) : « Les auteurs anciens, dit-il ensuite, sont d'accord pour déclarer que cette discipline était arrivée à former des modèles incomparables non seulement par la pureté parfaite de leurs mœurs et de leurs sentiments, mais encore par leur simplicité, leur délicatesse et leur goût extraordinaire pour les occupations sérieuses. Ceci est admis, même par les auteurs chrétiens. » — L'Ecole avait des disciples au dehors, qui menaient la vie familiale et sociale; la citation qui précède s'applique à eux. L'Ecole intérieure comprenait trois degrés successifs : les Auditeurs, qui travaillaient, sans parler, pendant deux années et assimilaient de leur mieux les enseignements ; les Mathématiciens, qui étudiaient, avec la géométrie et la musique, la nature des nombres, des formes, des couleurs et des sons ; enfin, les Physiciens, qui apprenaient la cosmogonie et la mé-

(1) *Ibid.*, pp. 263, 271.

physique. Ceci amenait aux Mystères proprement dits. Les personnes qui désiraient être admises dans l'Ecole devaient jouir «d'une réputation irréprochable et avoir un caractère égal».

L'étroite ressemblance existant entre les méthodes employées et le but poursuivi dans ces différents Mystères, d'une part, et ceux de la Yoga Indienne, de l'autre, est évidente pour l'observateur le plus superficiel. Mais cela ne veut pas dire que les peuples de l'antiquité aient emprunté à l'Inde ; tous puisèrent à la source unique, — la Grande Loge de l'Asie Centrale, qui envoya partout ses Initiés. Ceux-ci enseignaient tous les mêmes doctrines et employaient les mêmes méthodes menant au même but. Les Initiés des différentes nations étaient en relations suivies ; Ils employaient un langage et un symbolisme communs. C'est ainsi que Pythagore fit un voyage dans l'Inde et y reçut une haute Initiation et qu'Apollonius de Tyane y suivit, plus tard, ses pas. Plotin, mourant, prononça ces paroles, purement indiennes par les termes comme par la pensée : « Maintenant je cherche à ramener le Soi qui est en moi au Soi Universel (1). »

(1) G. R. S. MEAD, *Plotinus*, p. 20.

Parmi les Hindous, le devoir de n'enseigner les connaissances suprêmes qu'à ceux qui en étaient dignes était rigoureusement imposé. « Le mystère le plus profond de la connaissance finale... ne doit pas être dévoilé à celui qui n'est ni fils, ni disciple et dont le mental n'est point calme (1). » Ailleurs nous lisons, après une définition de la Yoga : « Lève-toi ! Réveille-toi ! Tu as trouvé les Grand Êtres ; écoutes-Les ! La route est aussi difficile à suivre que le tranchant affilé d'un rasoir. Ainsi parlent les Sages » (2).

L'Instructeur est nécessaire car l'enseignement par écrit, seul, ne suffit point. La connaissance finale consiste à connaître Dieu et non pas seulement à L'adorer de loin. L'homme doit savoir que l'Existence Divine est réelle ; il doit savoir ensuite — (une foi et une espérance vagues ne suffiraient pas) — que, tout au fond, son propre Soi fait un avec Dieu et que le but de la vie est de réaliser cette unité. A moins de pouvoir guider l'homme vers cette réalisation, la religion n'est *que comme l'airain qui résonne ou comme une cymbale qui relentit* (3).

(1) *Shvetashvataropanishad*, VI, 22.
(2) *Kathopanishad*, III, 14.
(3) 1. *Cor.*, XIII, 1.

L'homme — enseignait-on également — devait apprendre à quitter son corps grossier : « Que l'homme doué de fermeté la sépare (l'âme) de son propre corps, comme un brin d'herbe de sa gaine (1). » Et il est dit ailleurs : « Dans la gaine d'or — la plus haute — demeure l'immaculé, l'invariable Brahman. C'est la Lumière des Lumières, rayonnante et blanche; ceux qui connaissent le Soi La connaissent (2). » — « Quand le voyant contemple, dans Sa lumière d'or, le Créateur, le Seigneur, l'Esprit dont Brahman est la matrice — alors, ayant laissé là le mérite et le démérite, entièrement pur, le sage atteint l'union suprême (3). »

Les Hébreux possédaient, eux aussi, leur science secrète et leurs Écoles d'Initiation. L'assemblée des prophètes que présidait Samuel à Najoth (4), formait une École semblable, dont l'enseignement oral fut transmis à leurs successeurs. Des Écoles analogues existaient à Béthel et à Jéricho (5), et nous trouvons dans la *Concordance* de Cruden (6) cette note intéres-

(1) *Kathopanishad*, VI, 17.
(2) *Mandakopanishad*, II, II 9.
(3) *Mandakopanishad*, III, 1, 3.
(4) I *Sam.*, XIX, 20.
(5) II *Rois*, II, 2, 5.
(6) Art. « School ».

sante ; « Les Écoles ou collèges de prophètes sont les premières (écoles) que nous trouvions mentionnées dans les Écritures. Les enfants des prophètes — c'est-à-dire leurs disciples — y consacraient leur temps aux exercices d'une vie retirée et austère, à l'étude, à la méditation et à la lecture de la loi de Dieu... Ces Écoles ou Sociétés des prophètes furent remplacées plus tard par les Synagogues. » La *Kabbale*, qui renferme les enseignements semi-publics, est, dans son état actuel, une compilation moderne due en partie au Rabbin Moïse de Léon, mort en 1305 après Jésus-Christ. Elle se compose de cinq livres — *Bahur*, *Zohar*, *Sepher Sephiroth*, *Sepher Yetsirah* et *Asch Metzareth*, — et passe pour avoir été transmise oralement depuis les temps les plus reculés, — historiquement parlant. Le docteur Wynn Westcott dit que « la tradition hébraïque fait remonter les parties les plus anciennes du *Zohar* à une époque antérieure à la construction du second Temple » ; — d'autre part, Rabbi Siméon ben Jochai passe pour en avoir écrit une partie dans le premier siècle de l'ère chrétienne.

Suivant Saadjah Gaon, mort en 940 après Jésus-Christ, le *Sepher Yetzirah* est un

livre « très ancien (1) ». Quelques fragments de l'ancien enseignement oral ont été introduits dans la *Kabbale*, telle qu'elle est aujourd'hui, mais la vraie sagesse archaïque des Hébreux reste sous la sauvegarde de quelques-uns des véritables fils d'Israël.

Cette esquisse est rapide mais suffira pour montrer, dans les religions autres que le Christianisme, l'existence d'un côté caché. Examinons maintenant si le Christianisme faisait exception à cette règle générale.

(1) Docteur WYNN WESTCOTT, *Sepher Yetzirah*, p. 9.

CHAPITRE II

Le côté caché du Christianisme.

Le témoignage des Écritures.

Les religions du passé — nous venons de le constater — étaient unanimes pour déclarer qu'elles présentaient un côté caché et qu'elles possédaient des « Mystères »; cette affirmation, les hommes les plus éminents en ont prouvé la valeur en recherchant eux-mêmes l'initiation. Il nous reste à nous assurer si le Christianisme est exclu de ce cercle des religions, s'il est seul privé d'une Gnose, s'il n'offre au monde qu'une foi élémentaire et non pas une science profonde. S'il en était ainsi, le fait serait triste et lamentable, car il indiquerait que le Christianisme n'est fait que pour une seule classe et non pour toutes les catégories humaines. Mais cela n'est pas : nous

pouvons le prouver de manière à rendre impossible tout doute rationnel.

De cette preuve le Christianisme contemporain a le plus extrême besoin, car la fleur du Christianisme périt faute de lumière. Si l'enseignement ésotérique peut être rétabli et s'attirer des étudiants patients et sérieux, l'enseignement occulte, lui aussi, sera bientôt rétabli. Les Disciples des Mystères Mineurs deviendront les candidats aux Grands Mystères et, avec le retour de la connaissance, reviendra l'autorité de l'enseignement. Oui, le besoin en est grand. Regardons le monde qui nous entoure, et nous verrons que dans l'Occident la religion souffre précisément de la difficulté que, théoriquement, nous serions amenés à prévoir. Le Christianisme ayant perdu son enseignement mystique et ésotérique voit lui échapper un grand nombre de ses membres les plus intellectuels, et le réveil partiel de ces dernières années a coïncidé avec l'introduction nouvelle de certains enseignements mystiques. Il est évident, pour toute personne ayant étudié l'histoire des quarante dernières années du dix-neuvième siècle, qu'une foule de personnes d'un caractère réfléchi et moral ont quitté les églises parce que les enseigne-

ments qu'elles y recevaient faisaient outrage à leur intelligence et offensaient leur sens moral. Il est oiseux de prétendre que l'agnosticisme, aujourd'hui si général, a pour cause soit un défaut de sens moral, soit une froide perversité intellectuelle. Il suffit d'avoir étudié ces questions avec soin pour reconnaître que des hommes puissamment intelligents ont été chassés du Christianisme par les idées religieuses rudimentaires qui leur étaient présentées — par les contradictions entre les doctrines — enfin, par des données sur Dieu, l'homme et l'univers impossibles à admettre pour tout esprit cultivé. On ne peut du reste voir dans la révolte contre les dogmes de l'Église l'indice d'aucune décadence morale. Les révoltés n'étaient pas trop mauvais pour leur religion; la religion, au contraire, était trop mauvaise pour eux. La révolte contre le Christianisme populaire a été motivée par le réveil et le développement de la conscience; celle-ci s'est soulevée, comme l'intelligence, contre des doctrines déshonorant à la fois Dieu et l'homme, doctrines représentant Dieu comme un tyran et l'homme comme essentiellement pervers et obligé de mériter son salut par une soumission d'esclave.

Cette révolte a eu pour raison le ravalement graduel des enseignements Chrétiens au niveau d'une prétendue simplicité, permettant aux plus ignorants de les comprendre. « Il ne faut prêcher que ce que tous peuvent saisir » — déclaraient hautement les docteurs Protestants — « la gloire de l'Évangile est sa simplicité; les enfants et les illettrés doivent pouvoir le comprendre et en suivre les préceptes ». Cela est vrai, s'il faut entendre par là que certaines vérités religieuses peuvent être comprises par chacun et qu'une religion n'atteint pas son but si les plus humbles, les plus ignorants, les plus bornés échappent à son influence édifiante. Mais cela est faux, absolument faux, s'il faut en conclure qu'une religion ne renferme pas de vérités inabordables pour les ignorants et qu'elle est à ce point pauvre et limitée qu'elle n'ait rien à enseigner qui soit trop haut pour la pensée des inintelligents ou pour l'état moral des êtres dégradés. Oui, si tel est le sens de l'affirmation protestante, elle est fausse et fatalement fausse. L'idée a été répandue par la prédication, répétée dans les églises, avec cette conséquence qu'une foule de personnes d'un caractère élevé — au désespoir de se détacher de leur foi première — aban-

donnent les églises et laissent leur place aux hypocrites et aux ignorants. Elles deviennent passivement agnostiques ou — si elles sont jeunes et enthousiastes — activement agressives; elles se refusent à voir la vérité suprême dans une religion qui outrage à la fois l'intelligence et la conscience et préfèrent la franchise d'une incrédulité ouverte à l'influence malsaine exercée sur l'intelligence par une autorité qui n'a, pour elles, rien de divin.

Cet examen de la pensée contemporaine nous montre que la question d'un enseignement caché se rattachant au Christianisme prend une importance capitale. Le Christianisme doit-il rester *la* religion de l'Occident? Doit-il traverser les siècles et contribuer encore à former la pensée des races occidentales au cours de son évolution? Pour pouvoir vivre, il lui faut retrouver sa science perdue et rentrer en possession de ses enseignements mystiques et occultes, il lui faut reprendre sa place comme maître incontesté de vérités spirituelles, revêtu de la seule autorité effective, celle du savoir. Si le Christianisme rentre en possession de ces enseignements, leur influence se manifestera bientôt par une manière plus large et plus profonde d'envisager la vé-

rité. Dans certains dogmes qui aujourd'hui semblent des idées creuses et arriérées et rien de plus, on verra de nouveau une affirmation partielle de vérités fondamentales. Tout d'abord le Christianisme Ésotérique reprendra sa place dans le « Lieu Saint », dans le Temple, permettant à tous ceux qui en sont capables de recevoir ses enseignements publics. En même temps le Christianisme Occulte descendra de nouveau dans l'Adytum et demeurera derrière le voile qui ferme le « Lieu Très-Saint » où l'Initié seul peut pénétrer. Enfin, l'enseignement occulte sera mis à la portée de ceux qui se rendent dignes de le recevoir, suivant les règles d'autrefois, et consentent aujourd'hui à remplir les conditions imposées, dans le passé, à tous ceux qui désiraient s'assurer de l'existence et de la réalité du domaine spirituel.

Interrogeons de nouveau l'histoire. Le Christianisme était-il la seule religion dépourvue d'un enseignement réservé ou était-il comme toutes les autres en possession de ce trésor secret ? Il ne faut pas ici des théories, mais des témoignages. La question sera résolue par les documents parvenus jusqu'à nous; le simple *ipse dixit* du Christianisme moderne ne suffit pas.

Le « Nouveau Testament » et les écrits de l'Église primitive sont positivement d'accord pour déclarer que l'Église possède des enseignements semblables ; ils nous apprennent l'existence de Mystères — appelés les Mystères de Jésus ou les Mystères du Royaume — les conditions imposées aux candidats, un aperçu de la nature générale des enseignements donnés et d'autres détails encore. Certains passages du « Nouveau Testament » resteraient complètement obscurs sans la lumière dont les éclairent, par leurs nettes affirmations, les Pères et Évêques de l'Eglise; grâce à elle, ces passages deviennent clairs et intelligibles.

Certes le contraire eût été étrange, étant donné la variété des influences religieuses auxquelles a été soumis le Christianisme primitif. Allié aux Hébreux, aux Perses, aux Grecs, coloré par les croyances, plus anciennes, de l'Inde, portant l'empreinte profonde de la pensée Syrienne et Égyptienne, ce jeune rameau du grand tronc religieux ne pouvait qu'affirmer de nouveau les anciennes traditions et offrir aux races occidentales, dans son intégrité, le trésor des enseignements antiques. « La foi qui a été confiée aux

saints » aurait été dépouillée de sa valeur principale si elle avait été transmise à l'Occident sans la perle de la doctrine ésotérique.

Le premier témoignage à examiner est celui du « Nouveau Testament ». Il n'est pas nécessaire d'aborder les controverses relatives aux différentes interprétations et aux différents auteurs. Ces problèmes, il appartient aux érudits seuls de les résoudre.

La critique a beaucoup à dire sur la date des manuscrits, sur l'authenticité des documents, etc. Mais nous n'avons pas à nous en occuper ici. Nous pouvons accepter les livres canoniques; ils représentent pour nous la manière dont l'Église primitive comprenait les enseignements du Christ et de Ses successeurs immédiats. Que disent ces livres d'un enseignement secret communiqué à un petit nombre de personnes ? Notons d'abord les paroles attribuées à Jésus Lui-même et regardées par l'Église comme l'autorité suprême; nous étudierons ensuite les écrits du grand apôtre Saint Paul ; enfin, nous relèverons les déclarations faites par les héritiers de la tradition apostolique qui dirigèrent l'Église pendant les premiers siècles de notre ère. Cette suite continue de traditions et de témoignages écrits

nous permettra d'établir que le Christianisme possédait un côté caché. Nous verrons, de plus, qu'il est possible de suivre à travers les siècles, jusqu'au commencement du dix-neuvième, la trace des Mystères Mineurs ou interprétation mystique. Malgré l'absence, après la disparition des Mystères, d'Écoles Mystiques préparant ouvertement à l'Initiation, de grands Mystiques sont cependant parvenus, de temps à autre, à atteindre les degrés inférieurs de l'extase, grâce à la persévérance de leurs propres efforts et à l'aide probable d'Instructeurs invisibles.

Les paroles du Maître Lui-même sont claires et explicites. Origène, comme nous le verrons plus loin, les a citées comme faisant allusion à l'enseignement secret gardé par l'Église. *Et quand il fut en particulier, ceux qui étaient autour de lui avec les douze apôtres, l'interrogèrent touchant le sens de cette parabole. Et il leur dit : Il vous est donné de connaître le mystère du royaume de Dieu, mais pour ceux qui sont dehors tout se traite par des paraboles.* Et plus loin : *Il leur annonçait ainsi la parole par plusieurs similitudes de cette sorte, selon qu'ils étaient capables de l'entendre. Et il ne leur parlait point sans simili-*

tude; mais lorsqu'il était en particulier, il expliquait tout à ses disciples (1).

Notez ces mots significatifs : *Quand il fut en particulier* et l'expression : *Ceux qui sont dehors*. Nous lisons, de même, dans l'Évangile selon Saint Matthieu : *Alors Jésus ayant renvoyé le peuple, s'en alla à la maison, et ses disciples vinrent le trouver*. Ces leçons données *dans la maison*, exposant le sens profond de Sa doctrine, passent pour avoir été transmises d'instructeur en instructeur. L'Évangile donne, comme on le voit, les explications allégoriques et mystiques représentant ce que nous avons appelé les Mystères Mineurs ; quant au sens profond, il n'était dévoilé, dit-on, qu'aux Initiés.

Ailleurs, Jésus dit à ses disciples eux-mêmes : *J'aurais encore plusieurs choses à vous dire, mais elles sont encore au-dessus de votre portée* (2). Jésus en communiqua, sans doute, quelques-unes après Sa mort, quand Il Se fit voir à Ses disciples, *leur parlant de ce qui regarde le royaume de Dieu* (3). Aucune

(1) S. Marc, IV, 10, 11, 33, 34. Voy. aussi S. Matth., XIII, 11, 34, 36, et S. Luc, VIII, 10.
(2) S. Jean, XVI, 13.
(3) *Actes*, I, 3.

de ces paroles n'a été divulguée, mais comment supposer qu'elles aient été oubliées ou négligées et qu'elles n'aient pas été transmises, comme un trésor sans prix ? Suivant une tradition conservée dans l'Église, Jésus resta en rapport avec Ses disciples longtemps après Sa mort, afin de les instruire, — nous aurons l'occasion de mentionner ce nouveau fait — et, dans le fameux ouvrage Gnostique intitulé *Pistis Sophia*, nous lisons ces mots : « Il advint qu'après Sa résurrection d'entre les morts, Jésus S'entretint avec Ses disciples et les instruisit pendant onze ans (1). » Citons encore ce verset, dont beaucoup voudraient atténuer l'énergie et modifier le sens par des explications variées : *Ne donnez point les choses saintes aux chiens et ne jetez point vos perles devant les pourceaux* (2), précepte généralement appliqué, mais où la Primitive Église voyait une allusion à des enseignements secrets. Il ne faut pas oublier que ces mots n'avaient pas, jadis, le caractère de dureté qu'ils ont aujourd'hui. Les personnes faisant

(1) *Loc. cit.* Trad. de G. R. S. MEAD, I, I, 1. (V. aussi AMÉLINEAU : *Pistis Sophia* ouvrage gnostique de VALENTIN, traduit du copte en français, avec une introduction, Paris, 1895, in-8. N. d. t.)

(2) S. Matth., VII, 6.

partie d'un même groupe appelaient « chiens », c'est-à-dire « le Vulgaire », « le Profane », tous ceux qui n'appartenaient pas à leur groupe, qu'il s'agit d'une société ou association ou d'un peuple. Les Juifs, par exemple, parlaient ainsi de tous les Gentils (1). On appliquait parfois ces expressions aux personnes étrangères au cercle des Initiés, et nous les trouvons employées dans ce sens par l'Église Primitive. Les personnes non initiées aux Mystères et regardées comme étrangères au « royaume de Dieu » ou « Israël spirituel » étaient ainsi désignées.

Il y avait, sans parler de l'expression « le Mystère » ou « les Mystères », plusieurs noms donnés au cercle sacré des Initiés ou à ce qui touchait à l'Initiation, ainsi : « le Royaume », « le Royaume de Dieu », le « Royaume des Cieux », « la Voie étroite », « la Porte étroite », « les Parfaits », « les Sauvés », « la Vie éternelle », « la Vie », « la Nouvelle Naissance », « un Petit », « un Petit Enfant ». L'emploi de ces expressions par les premiers auteurs chrétiens, quelquefois même par des auteurs étrangers à l'Église, en éclaire le sens. C'est

(1) D'où la réponse faite à la femme grecque : *Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens.* S. Marc, VII, 27.

ainsi que l'expression « les Parfaits » appartenait au langage des Esséniens, dont les communautés présentaient trois ordres : les Néophytes, les Frères et les Parfaits, ceux-ci étant des Initiés; d'une manière générale, elle est employée dans ce sens dans les ouvrages anciens. « Le Petit Enfant » était le nom habituellement donné au candidat qui venait d'être initié ou, en d'autres termes, de « naître de nouveau ».

Ainsi prévenus, nous arrivons à comprendre bien des passages obscurs et d'un caractère sévère. *Et quelqu'un lui dit : Seigneur, n'y a-t-il que peu de gens qui soient sauvés ? Et il leur dit : Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite ; car je vous dis que plusieurs chercheront à y entrer et qu'ils ne le pourront* (1). Appliquez ces mots au salut, comme les Protestants le font d'ordinaire, et la déclaration de Jésus devient impossible à croire et choquante. Que beaucoup chercheront à éviter l'enfer et à entrer dans le ciel, mais qu'ils n'y parviendront pas, voilà une assertion qu'on ne saurait prêter à un Sauveur du monde. Appliquez-la, au contraire, à la porte étroite

(1) S. Luc, XIII, 23, 24.

de l'Initiation et à la fin des renaissances et elle deviendra parfaitement vraie et naturelle. *Entrez par la porte étroite*, lisons-nous ailleurs, *car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et il y en a beaucoup qui y entrent ; mais la porte étroite et le chemin étroit mènent à la vie, et il y en a peu qui le trouvent* (1). L'avertissement qui suit immédiatement ce passage, concernant les faux prophètes et ceux qui enseignent les Mystères « noirs », est ici très à sa place. Il est impossible, pour l'étudiant, de ne pas reconnaître ces expressions ; elles lui sont familières, car il les a vues employées ailleurs dans le même sens. Le « chemin ancien et étroit » est connu de tous ; le sentier « difficile à suivre comme le tranchant affilé d'un rasoir (2) » a été cité plus haut. Puis « la mort succédant à la mort » pour ceux qui suivent le sentier fleuri des désirs et ignorent Dieu, ceux-là seuls devenant immortels et échappant au gouffre béant de la mort et à une destruction sans cesse renouvelée qui ont abandonné tout désir (3). Cette allusion à la mort s'appli-

(1) S. Matthieu, VII, 13, 14.
(2) *Kathopanishad*, II, IV, 10, 11.
(3) *Brihadâranyakopanishad*, IV, IV, 7.

que naturellement aux naissances répétées de l'âme dans une vie matérielle grossière, toujours regardée comme « la mort », par rapport à « la vie » des mondes plus élevés et plus subtils.

La « Porte Étroite » était la porte de l'Initiation ; le candidat la franchissait pour entrer dans « le Royaume ». Il a toujours été, il sera toujours vrai qu'un petit nombre seulement peut entrer par cette porte, bien que des myriades, *une grande multitude que personne ne pouvait compter* (1), et non la minorité, entrent dans la félicité du monde céleste. Près de trois mille ans auparavant un autre grand Instructeur disait de même : « Sur des milliers d'hommes, un seul à peine lutte pour arriver à la perfection ; parmi ceux qui réussissent, c'est à peine s'il en existe un qui me connaisse comme je suis (2). » Car les Initiés sont rares dans chaque génération ; ils sont la fleur de l'humanité. Pourtant, le passage qui précède n'implique, pour la grande majorité de la race humaine, aucune affreuse condamnation à des peines éternelles. Les hommes sauvés,

(1) *Apoc.*, VII, 9.
(2) *Bhagavad Gîta*, VII, 3.

suivant Proclus(1), sont ceux qui échappent au cercle des générations qui enserre l'humanité.

Nous pouvons, à ce sujet, rappeler l'histoire du jeune homme qui vint à Jésus, et, l'appelant *Bon Maître*, lui demanda comment il pourrait arriver à la vie éternelle, à la libération des renaissances par la connaissance de Dieu, libération dont la possibilité était reconnue (2). La première réponse de Jésus est le précepte exotérique ordinaire : *Garde les commandements*. Mais le jeune homme ayant répondu lui-même : *J'ai observé toutes ces choses-là dès ma jeunesse*, cette conscience qui se savait pure de toute transgression reçut la réponse du véritable Maître : *Si tu veux être parfait, vends ce que tu as et le donnes aux pauvres ; et tu auras un trésor dans le ciel ; après cela viens et suis-moi. Si tu veux être parfait* et devenir un sujet du royaume, il faut épouser la pauvreté et l'obéissance. Jésus explique ensuite à Ses propres disciples qu'un riche peut difficilement entrer dans le Royaume des Cieux, plus difficilement qu'un chameau ne passe par le trou d'une aiguille.

(1) Ante, p. 26.

(2) Il ne faut pas oublier que les Juifs croyaient au retour sur la terre de toutes les âmes imparfaites.

Quant aux hommes, cela est impossible, mais quant à Dieu toutes choses sont possibles (1). Le Dieu qui est dans l'homme peut seul franchir cette barrière.

Ce texte a reçu différentes interprétations, car on ne saurait évidemment accepter son sens littéral — l'impossibilité pour un riche d'être heureux après sa mort. Cet état de béatitude, le riche peut y parvenir comme le pauvre ; du reste, les Chrétiens de tous pays montrent bien qu'ils ne craignent pas un seul instant de voir leurs richesses compromettre leur bonheur posthume. Mais si nous interprétons le texte dans son vrai sens, s'appliquant au Royaume des Cieux, nous y trouvons l'expression d'un fait naturel et réel. Nul ne peut atteindre la connaissance de Dieu, qui est la Vie Éternelle (2), avant d'avoir fait l'abandon de tout ce qui est terrestre, ni l'acquérir avant d'avoir tout sacrifié. Non seulement l'homme doit renoncer aux richesses de ce monde qui, désormais, ne feront que passer par ses mains comme par celles d'un intendant, mais il doit encore abandonner

(1) S. Matth., XIX, 16-26.
(2) S. Jean, XVII, 3.

ses richesses intérieures, celles qu'il détient pour lui-même contre le reste du monde. Sans s'être dépouillé entièrement, il ne saurait franchir la porte étroite. Telle a toujours été la condition de l'Initiation; toujours le candidat a dû faire vœu « de pauvreté, d'obéissance et de chasteté ».

La « nouvelle naissance » est un autre terme bien connu, synonyme d'Initiation. De nos jours, aux Indes, les hommes appartenant aux castes supérieures sont appelés « les deux fois nés », et la cérémonie qui leur donne cette nouvelle naissance est une cérémonie d'Initiation, aujourd'hui pure formalité extérieure, mais *représentant les choses qui sont dans le ciel* (1). Dans son entretien avec Nicodème, Jésus déclare que *si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu*. Cette naissance, est-il dit, est *d'eau et d'Esprit* (2); c'est la première Initiation; plus tard vient celle *du Saint-Esprit et de feu* (3), baptême de l'Initié parvenu à l'âge d'homme, comme la première est le baptême donné à la naissance, qui accueille l'Initié comme *un Pe-*

(1) *Heb.*, IX, 23.
(2) S. Jean, III, 3, 5.
(3) S. Matth., III, 11.

tit Enfant à son entrée dans le Royaume (1). La surprise exprimée par Jésus, quand Nicodème se montre incapable de saisir Sa phraséologie, montre à quel point ces images étaient familières aux Juifs mystiques : *Tu es un docteur en Israël et tu ne sais pas ces choses* (2) !

Un autre précepte de Jésus, qui demeure pour ses fidèles une « parole obscure », est la suivante : *Soyez donc parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait* (3). Le Chrétien ordinaire se sait incapable d'observer ce commandement : avec toute la fragilité, toute la faiblesse propre à l'âme humaine, comment pourrait-il devenir parfait comme l'est Dieu Lui-même ? Jugeant impossible la tâche qui lui est soumise il n'en tient pas compte et cesse de s'en préoccuper. En la considérant, au contraire, comme l'effort suprême, fruit de nombreuses existences toujours en progrès, comme le triomphe du Dieu qui est en nous sur la nature inférieure, le précepte de Jésus s'offre à nous dans ses véritables proportions, et nous nous rappelons que, suivant Porphyre, l'homme atteignant « les vertus paradigmati-

(1) S. Matth. 11.
(2) S. Jean, III, 10.
(3) S. Matth., V, 48.

ques est le Père des Dieux » (1), et que ces vertus s'acquéraient dans les Mystères.

Saint Paul suit les pas de son Maître, dont il reproduit exactement les idées, mais, comme son œuvre organisatrice dans le sein de l'Église le donnerait à supposer, d'une manière plus explicite et plus nette. Que l'étudiant lise attentivement les chapitres II et III et le verset 1 du chapitre IV de la *Première Épître aux Corinthiens* en se rappelant pendant sa lecture que ces paroles s'adressent aux membres de l'Église baptisés et admis à la Sainte Cène, membres effectifs, au point de vue moderne, mais que l'apôtre traite d'enfants et d'êtres charnels. Ce n'étaient pas des catéchumènes ou des néophytes, mais des hommes et des femmes en pleine possession de tous les privilèges et de toutes les responsabilités attachés à la qualité de membres de l'Église, considérés par l'Apôtre comme séparés du monde et moralement obligés à ne pas vivre comme des hommes appartenant au monde. Ils avaient reçu, en somme, tout ce que l'Église moderne accorde à ses membres. Résumons les paroles de l'Apôtre.

(1) *Anle*, p. 32.

« Je suis venu à vous, apportant le témoignage de Dieu ; je ne vous ai pas séduits par une sagesse humaine, mais par la puissance de l'Esprit. Nous parlons bien de *sagesse entre les parfaits*, mais ce n'est pas de sagesse humaine. Nous prêchons *la sagesse mystérieuse de Dieu, les plans cachés que Dieu, de toute éternité, avait arrêtés pour notre gloire et que nul des princes de ce monde n'a connue.* Ces choses sont trop hautes pour l'entendement humain, *mais Dieu nous les a révélées par l'Esprit, car l'Esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu* (1). Ces choses spirituelles, l'homme spirituel en qui est la pensée du Christ peut seul les discerner. *Moi-même, mes frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais j'ai dû vous parler comme à des hommes charnels, comme à de petits enfants, en Christ... Vous n'étiez pas assez forts ; et vous ne l'êtes pas même à présent, car vous êtes encore charnels...*

(1) Notez comme ces mots s'accordent avec la promesse de Jésus dans S. Jean, XVI, 12-14 : *J'ai encore plusieurs choses à vous dire, mais elles sont présentement au-dessus de votre portée. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous guidera dans toute la vérité... et il vous annoncera ce qui doit arriver... Il recevra de moi ce qu'il vous annoncera.*

J'ai posé le fondement, comme un sage architecte (1).... *Vous êtes le temple de Dieu et l'esprit de Dieu habite en vous.... Qu'ainsi l'on nous tienne pour des ministres de Christ et des dispensateurs des Mystères de Dieu.* »

Comment lire ce passage — et je n'ai fait, dans ce résumé, que mettre en relief les points importants — sans admettre que l'Apôtre possédait une sagesse divine donnée dans les Mystères, sagesse que ses sectateurs Corinthiens ne pouvaient recevoir encore. Remarquez le retour constant des termes techniques: la *sagesse*, la *sagesse mystérieuse de Dieu*, la *sagesse cachée* connue seulement de l'homme *spirituel*, dont on ne parle que parmi les *parfaits*, sagesse dont sont exclus les non *spirituels*, les *enfants en Christ*, les *charnels*, sagesse connue du *sage architecte*, du *dispensateur des Mystères de Dieu*.

Saint Paul ne cesse de mentionner ces Mystères. Comme il l'écrit aux chrétiens d'Éphèse : *C'est par une révélation*, par un dévoilement *que j'ai été initié au* Mystère. D'où *l'intelligence que j'ai* du Mystère de Christ ; tous les hommes pourront connaître *l'économie du*

(1) Autre expression technique, employée dans les Mystères.

Mystère (1). Aux Colossiens, il répète qu'il *est devenu ministre* de ce Mystère, savoir le *Mystère de toute éternité et avant tous les âges, mais révélé aujourd'hui aux saints* (pas au monde, ni même aux chrétiens, mais seulement aux saints). Devant eux a été dévoilé *ce glorieux Mystère*. Or, qu'était cette gloire ? —*Christ EN VOUS*—expression significative se rapportant, comme nous le verrons plus loin, tout à l'heure, à la vie de l'Initié. C'est ainsi que tous les hommes doivent finir par apprendre la sagesse et devenir *parfaits en Jésus-Christ* (2). Saint Paul exhorte les Colossiens à prier, *afin que Dieu nous ouvre une porte pour parler, en sorte que j'annonce le mystère du Christ* (3), passage où, suivant S. Clément, l'apôtre indique clairement « que la connaissance » n'appartient pas à tous (4). Saint Paul

(1) *Eph.*, III, 3, 4, 9.

(2) *Coloss.*, I, 23, 25, 28. Mais S. Clément, dans ses *Stromata*, traduit « tous les hommes » par « l'homme tout entier. » Voy. L. V, ch. X.

(3) *Coloss.*, IV, 3.

(4) Ante-Nicene Library, vol. XII. Clément d'Alexandrie, *Stromata*, L.V, ch. X. Le lecteur trouvera plusieurs autres paroles prononcées par les apôtres, parmi les citations de Clément montrant le sens attaché à ces paroles par les hommes qui, succédant aux apôtres, vivaient dans la même atmosphère intellectuelle.

écrit de même à son disciple aimé Timothée, lui recommandant de choisir ses diacres parmi ceux qui conservent *le mystère de la foi avec une conscience pure*, ce *grand mystère de la piété* qu'il avait appris (1), et dont la connaissance était nécessaire aux instructeurs de l'Église.

Or Saint Timothée est une personnalité importante, représentant la génération suivante d'instructeurs chrétiens ; élève de Saint Paul, il avait été désigné par lui pour guider et gouverner une partie de l'Église. Nous savons qu' il fut, par Saint Paul lui-même, initié aux Mystères. Le fait est mentionné, comme nous le montreront, ici encore, les expressions techniques. — *Ce que je te recommande, Timothée, mon enfant, c'est que, suivant les prédictions faites autrefois à ton sujet*... (2), c'est-à-dire la bénédiction solennelle de l'Initiateur, reçue par le candidat. Mais l'Initiateur n'était pas seul présent : *Ne néglige point le don qui est en toi, qui t'a été conféré par des paroles prophétiques lorsque le collège des anciens t'a imposé les mains* (3). Saint Paul

(1) 1 *Tim.*, III, 9, 16.
(2) 1 *Tim.*, I, 18.
(3) *Ibid.*, IV, 14.

rappelle ensuite à Saint Timothée d'avoir à saisir *la vie éternelle à laquelle tu as été appelé, et pour laquelle tu as fait ta belle profession en présence d'un grand nombre de témoins* (1). Cette profession, c'est les vœux du nouvel Initié, reçus en présence des Frères plus anciens et de l'assemblée des Initiés. Les connaissances alors communiquées sont le dépôt sacré auquel Saint Paul fait allusion, quand il s'écrie avec tant d'énergie : O *Timothée, conserve le dépôt qui t'a été confié !* non pas les connaissances familières à tous les Chrétiens, — elles ne lient pas spécialement Saint Timothée — mais le dépôt sacré qui lui a été confié, en sa qualité d'Initié et qui est essentiel à la prospérité de l'Église. Plus loin, Saint Paul revient sur ce point ; il insiste sur son importance suprême d'une manière qui serait exagérée si ces connaissances avaient été la propriété commune de tous les Chrétiens. *Conserve..... le modèle des saines leçons que tu tiens de moi... Garde ce précieux dépôt par l'Esprit Saint qui habite en nous* (2)... La parole humaine ne saurait formuler une adjuration plus solennelle. L'Initié devait encore assurer

(1) *Ibid.*, VI, 12.
(2) 2. *Tim.*, I, 13, 14.

la transmission de ce dépôt sacré, afin que l'avenir en héritât et que l'Église ne fût jamais laissée sans instructeurs. *Les enseignements que tu as reçus de moi, en présence d'un grand nombre de témoins*, l'enseignement sacré oralement communiqué au sein de l'assemblée des Initiés, garants de l'exactitude de la transmission, *confie-les à des hommes sûrs qui soient capables à leur tour d'en instruire d'autres* (1).

La certitude ou, si l'on aime mieux, l'hypothèse que l'Église possédait ces enseignements réservés, jette un flot de lumière sur ce que Saint Paul dit, çà et là, de lui-même. Rapprochez ces passages; ils vous donneront les grandes lignes de l'évolution d'un Initié. Saint Paul déclare qu'il est déjà du nombre des parfaits, des Initiés, car il dit : *Nous tous qui sommes parfaits, ayons ce même sentiment*, mais qu'il n'est cependant encore ni *arrivé* ni entièrement *parfait* ; il n'a pas encore atteint *le prix auquel Dieu m'a appelé d'en haut, en Jésus-Christ, la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances en reproduisant sa mort en ma personne...*; il s'efforce encore de parvenir à la résurrection des morts (2).

(1) *Ibid.*, II, 2.
(2) *Phil.*, III, 8, 10, 12, 14, 15.

Cette Initiation, en effet, libérait l'Initié, le transformait en Maître Parfait, en Christ ressuscité, le faisant échapper définitivement d'entre les « morts » — de l'humanité emprisonnée dans le cercle des générations — des liens qui enchaînaient son âme à la matière grossière. Ici encore se présentent beaucoup d'expressions techniques. Le lecteur superficiel, lui-même, doit comprendre que la *résurrection des morts* dont il est ici parlé ne peut être la résurrection ordinaire, telle que l'entend le chrétien à notre époque, résurrection supposée inévitable pour chacun et, par suite, ne réclamant de personne, pour être obtenue, le moindre effort spécial. Le mot même d'*arriver* ne serait pas à sa place s'il ne se rapportait qu'à une expérience humaine universelle et inévitable. Cette résurrection-là, Saint Paul ne pouvait l'éviter, suivant les idées chrétiennes modernes. Qu'était donc cette résurrection qu'il recherchait avec tant d'efforts? Une fois de plus, la seule réponse possible nous vient des Mystères. L'Initié, au moment d'atteindre l'Initiation qui libérait du cercle des renaissances, du cercle des générations, était appelé « le Christ dans la souffrance »; il partageait les souffrances du Sauveur du

monde, subissait la crucifixion mystique, *reproduisait sa mort en sa personne*, atteignait ensuite la résurrection, l'union avec le Christ glorifié, après quoi la mort n'avait plus de prise sur lui (1). Tel était *le prix* vers lequel courait le grand Apôtre, et il exhortait *tous ceux qui sont parfaits* (et non les croyants ordinaires) à faire de même, à ne pas se contenter de ce qu'ils ont obtenu, mais à persévérer toujours.

Cette ressemblance entre l'Initié et le Christ est, à vrai dire, la base même des Grands Mystères ; nous le constaterons, avec plus de détails, en étudiant « le Christ Mystique ». L'Initié devait cesser d'envisager le Christ comme extérieur à lui-même : *Si nous avons connu Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus* (2).

Le croyant ordinaire avait *revêtu Christ*. *Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ* (3). C'étaient les *enfants en Christ* dont nous avons parlé plus haut ; Christ était le Sauveur dont ils attendaient le

(1) *Apoc.*, I, 13. — *Je suis le vivant ; j'ai été mort, et voici, je suis vivant aux siècles des siècles.*

(2) 2 *Cor.*, V, 16.

(3) *Gal.*, III, 27.

secours, le connaissant *selon la chair*. Mais, après avoir dompté la nature inférieure et perdu leur caractère *charnel*, ils devaient aborder un sentier plus élevé et devenir eux-mêmes le Christ. Ce que l'Apôtre avait obtenu pour lui-même, il le souhaite ardemment pour ceux qui le suivent : *Mes chers enfants, pour qui je ressens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Christ soit formé en vous* (1). Déjà il était leur père spirituel, les ayant engendrés par l'Évangile (2). Mais maintenant il leur donne *de nouveau* la vie, comme une mère, et les amène à leur seconde naissance. Le Christ Enfant, le Saint Enfant, était né dans l'âme, *l'être caché du cœur* (3); l'Initié devenait ainsi ce *Petit Enfant*; il devait dorénavant vivre, en lui-même, de la vie du Christ, jusqu'au moment de devenir *homme fait* et d'atteindre *la hauteur de la perfection du Christ* (4). Alors l'Initié, comme Saint Paul, *achève en sa chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son corps* (5) et

(1) *Gal.*, IV, 19.
(2) 1 *Cor.*, IV, 15.
(3) S. Pierre, III, 4.
(4) *Eph.*, IV, 13.
(5) *Coloss.*, I, 24.

porte sans cesse dans son corps *la mort de Jésus* (1). Il peut donc dire avec vérité : *J'ai été crucifié avec Christ et je vis... mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi* (2). Voilà ce qu'souffrait l'Apôtre, voilà ce qu'il disait de lui-même. Et quand la lutte a pris fin, quel contraste entre le calme triomphant qui se dégage de ses paroles et la tension pénible des premières années ! Pour moi, je vais être immolé, et le moment de mon départ est imminent. *J'ai combattu le bon combat ; j'ai achevé la course ; j'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice qui m'est réservée* (3). Cette couronne était celle que recevait *le vainqueur*, celui dont disait le Christ dans la gloire : *Je ferai de lui une colonne dans le temple de mon Dieu et il n'en sortira plus* (4). Car, après la *Résurrection*, l'Initié devenait l'Homme Parfait, le Maître ; il ne sortait plus du Temple, mais, de là, servait et guidait les mondes.

Il est peut-être bon de faire remarquer,

(1) 1 *Cor.*, IV, 10.
(2) *Gal.*, II, 20.
(3) 2 *Tim.*, IV, 6, 8.
(4) *Apoc.*, III, 12.

avant de terminer ce chapitre, que Saint Paul lui-même sanctionne la pratique de l'enseignement mystique théorique, dans sa manière d'expliquer les événements historiques rapportés dans les Écritures. Il ne regarde pas l'histoire selon la Bible comme une simple relation de faits qui se seraient produits sur le plan physique ; en vrai mystique, il voyait dans les événements physiques les ombres des vérités universelles qui se développent sans cesse dans les mondes plus exaltés et plus profonds ; il savait que les événements choisis pour être enregistrés dans les ouvrages occultes étaient les plus typiques, ceux dont l'interprétation était de nature à servir l'instruction des hommes. Saint Paul, citant, par exemple, l'histoire d'Abraham, Sara, Agar, Ismaël et Isaac, dit que *tout cela a un sens allégorique* et en donne ensuite l'interprétation mystique (1). A propos de la fuite des Israélites hors du pays d'Égypte, il parle de la mer Rouge comme d'un baptême, de la manne et de l'eau comme d'une viande et d'un breuvage spirituels, du rocher d'où jaillissait la source comme de Christ (2). Il voit dans le

(1) *Gal.*, 22-31.
(2) 1 *Cor.*, X, 1-4.

mariage humain le grand mystère de l'union entre Christ et Son Église; il parle des Chrétiens comme étant la chair et les os du corps de Christ (1). L'auteur de *l'Épître aux Hébreux* donne un caractère allégorique à l'ensemble du culte Hébraïque. Dans le Temple il voit un modèle du Temple céleste; dans le Souverain Sacrificateur il voit le Christ; dans les sacrifices, l'offrande du Fils immaculé; les sacrificateurs ne sont *qu'une image et une ombre du sanctuaire céleste*, des prêtres célestes ministres du véritable tabernacle. L'allégorie, poussée au dernier point, remplit ainsi les chapitres III à X, l'auteur déclarant que, par le Saint-Esprit, il faut entendre le sens profond. Tout cela était *une figure symbolique relative au temps présent* (2). Dans cette interprétation des Saintes Écritures, il n'est pas dit que les événements relatés n'aient pas eu lieu, mais seulement que leur réalisation physique a eu peu d'importance. Une semblable explication constitue l'enlèvement du voile cachant les Mystères Mineurs ou enseignements mystiques qu'il est permis de

(1) *Eph.*, V, 23-32.
(2) *Héb.*, IX, 9.

divulguer ; elle n'est pas, comme on le croit souvent, un simple jeu de l'imagination, mais bien le résultat d'une intuition véritable, voyant les modèles dans le ciel et ne se bornant pas à regarder les ombres jetées par eux sur l'écran du temps terrestre.

CHAPITRE III

Le côté caché du Christianisme (*Fin*).

Le témoignage de l'Église.

Il se peut que certaines personnes soient disposées à reconnaître aux Apôtres et à leurs successeurs immédiats une connaissance des questions spirituelles plus profonde que les notions répandues dans le public Chrétien de cette époque, mais bien peu, sans doute, consentiront à faire un pas de plus et, quittant le cercle enchanté, à voir dans les Mystères de l'Église Primitive le réceptacle de la science sacrée. Nous savons cependant que Saint Paul veille à la transmission de l'enseignement oral ; il initie lui-même Saint Timothée et lui recommande d'initier, à son tour, d'autres personnes qui transmettront elles-mêmes

leur dépôt à d'autres. Les Écritures font donc mention de cette mesure de prévoyance qui s'étend à quatre générations successives ; or, celles-ci remplissent, et bien au delà, la période précédant les premiers auteurs de l'Église primitive, qui rendent témoignage à l'existence des Mystères. Parmi ces auteurs, en effet, il y a des élèves directs des Apôtres, bien que les déclarations les plus explicites soient faites par les auteurs séparés des Apôtres par un instructeur intermédiaire. En abordant l'étude de la littérature Chrétienne des premiers siècles, nous nous trouvons immédiatement en présence d'allusions que l'existence des Mystères peut seule expliquer, puis de passages affirmant que les Mystères existent. Nous pouvions évidemment nous y attendre, étant donné le point où le Nouveau Testament a laissé la question, mais il est agréable de voir les prévisions corroborées par les faits.

Les premiers témoins sont ceux appelés les Pères Apostoliques, les disciples des Apôtres ; mais il reste fort peu de choses de leurs écrits ; encore ces fragments sont-ils discutés. Les déclarations de ces auteurs, n'ayant pas un caractère de controverse, ne sont pas aussi

catégoriques que celles d'écrivains plus récents. Leurs lettres ont pour objet d'encourager les croyants. Polycarpe, évêque de Smyrne et disciple, en même temps qu'Ignace, de Saint Jean (1), exprime l'espoir que ses correspondants sont « versés dans les Écritures Saintes et que rien ne reste caché pour eux. Quant à lui-même, ce privilège ne lui est pas encore accordé (2) ». Barnabas parle de communiquer « une certaine partie de ce qu'il a reçu lui-même (3) », et déclare, après une exposition mystique de la Loi : « Nous donc, comprenant le vrai sens de Ses commandements, nous les expliquons comme l'entendait le Seigneur (4). » Ignace, évêque d'Antioche, et disciple de Saint Jean (5), dit de lui-même : « Je ne suis pas encore parfait en Jésus-Christ, car je commence seulement à être disciple et je vous parle comme à mes condisciples (6). »

(1) Vol. I, *Martyre d'Ignace*, ch. III. — Les traductions employées sont celles de l'*Ante-Nicene Library* de Clarke, excellent précis d'Antiquité Chrétienne. Le numéro du volume indiqué en tête des références est celui du volume de cette collection.

(2) *Ibid.*, *Epître de Polycarpe*, ch. XII.

(3) *Ibid.*, *Epître de Barnabas*, ch. I.

(4) *Ibid.*, ch. X.

(5) *Ibid.*, *Martyre d'Ignace*, ch. I.

(6) *Ibid.*, *Epître d'Ignace aux Ephésiens*, ch. III.

Et il parle de ses correspondants comme ayant été « initiés dans les mystères de l'Évangile avec Paul, le saint, le martyr (1) ». Plus loin il dit encore : « Ne pourrais-je vous écrire des choses plus remplies de mystère ? Mais je crains de le faire, de peur de vous causer du mal, à vous qui n'êtes que des enfants en bas âge. Ne m'en veuillez donc point. Incapables de recevoir des communications de cette importance, elles pourraient vous étouffer. Car moi-même qui suis lié (pour Christ), qui suis capable de comprendre les choses du ciel, les hiérarchies angéliques, les différentes espèces d'anges et d'armées célestes, la différence entre les puissances et les dominations, les distinctions entre les trônes et les autorités, la force immense des éons, la prééminence des chérubins et des séraphins, la sublimité de l'Esprit, le Royaume du Seigneur et, par-dessus tout, l'incomparable majesté du Dieu Tout-Puissant, moi qui connais toutes ces choses, je n'en suis pas, pour cela, parfait. Je ne suis pas un disciple comme Paul ou comme Pierre (2). » Ce passage est intéressant, car il montre que l'organisation des hiérarchies célestes était un des

(1) *Ibid.*, ch. XII.
(2) *Ibid.*, *aux Tralliens*, ch. V.

points communiqués dans les Mystères. Ignace parle encore du Grand Prêtre, de l'Hiérophante « qui a la garde du Lieu Très-Saint et à qui, seul, ont été confiés les secrets de Dieu (1) ».

Nous arrivons ensuite à Saint Clément d'Alexandrie et à son élève Origène, les deux auteurs des deuxième et troisième siècles qui nous en apprennent le plus sur les Mystères de l'Église primitive. L'atmosphère de l'époque est remplie d'allusions mystiques, mais ces deux Pères nous déclarent d'une manière nette et catégorique que les Mystères étaient une institution reconnue.

Or, Saint Clément, disciple de Pantaenus, dit de son maître et de deux autres, que l'on dit être Tatien et Théodote, qu'ils « conservent la tradition de la bienheureuse doctrine directement reçue des saints Apôtres Pierre, Jacques, Jean et Paul (2) ». Saint Clément n'était donc séparé des Apôtres que par un seul intermédiaire. Il dirigeait l'Ecole de catéchèse, à Alexandrie, en 189 ap. Jésus-Christ, et mourut vers 220.

(1) *Ibid.*, *aux Philadelphiens*, ch. IX.
(2) Vol. IV, CLÉMENT d'Alexandrie, *Stromata*, l. I, ch. I.

Origène, né vers 185 ap. Jésus-Christ, élève de Saint Clément, était peut-être le plus savant des Pères de l'Eglise et un homme doué de la beauté morale la plus rare. Tels sont les témoins les plus importants affirmant l'existence, dans l'Église Primitive, de véritables Mystères.

Les *Stromata*, ou mélanges, de Saint Clément sont notre source d'information en ce qui concerne les Mystères à son époque. Lui-même définit cet ouvrage comme une « réunion de notes Gnostiques, conformes à la vraie philosophie (1) » ; il en parle aussi comme de sommaires des leçons qu'il avait reçues de Pantaenus. Le passage est instructif. « Le Seigneur... nous a permis de communiquer de ces Mystères divins et de cette sainte lumière à ceux capables de les recevoir. Il n'a certes pas révélé à la masse ce qui n'appartenait pas à la masse ; mais Il a révélé les Mystères à une minorité à laquelle Il savait qu'ils appartenaient, minorité capable de les recevoir et de s'y conformer. Les choses secrètes se confient oralement et non par écrit, et Dieu fait de même. Et si l'on vient me

(1) Vol. IV, *Stromata*, l. I, ch. XXVIII.

dire (1) : *Il n'y a rien de secret qui ne doive être révélé ni rien de caché qui ne doive être dévoilé*, je répondrai, moi, qu'à celui qui écoute en secret, les choses secrètes, elles-mêmes, seront manifestées. Voilà ce que prédisait cet oracle. A l'homme capable d'observer secrètement ce qui lui est confié, ce qui est voilé sera montré comme vérité ; ce qui est caché à la masse sera manifesté à la minorité... Les Mystères sont divulgués sous une forme mystique, afin que la transmission orale soit possible ; mais cette transmission sera faite moins par les mots que par leur sens caché... Les notes que voici sont bien faibles, je le sais, comparées à cet esprit plein de grâce, que j'ai eu le privilège de recevoir. Du moins serviront-elles d'image qui rappellera l'archétype à l'homme que le Thyrse a frappé (2). » Le Thyrse, soit dit en passant, était la baguette tenue par les Initiés et dont ils touchaient les candidats pendant la cérémonie de l'Initiation. Il offrait un sens mystique et symbolisait, dans les Mystères Mineurs, la moelle

(1) Il semble qu'à cette époque déjà il y eut des personnes trouvant mauvais qu'on enseignât secrètement aucune vérité !

(2) *Stromata*, I, I, 13.

épinière et la glande pinéale, et, dans les Grands Mystères, une Verge que connaissent les Occultistes. « Celui que le Thyrse a frappé » signifie donc, en d'autres termes, l'homme initié aux Mystères.

« Nous n'avons pas la prétention, continue Clément, d'expliquer suffisamment les choses secrètes, loin de là, mais seulement de les rappeler à la mémoire, soit que quelques-unes nous aient échappé, soit dans le but de ne pas les oublier. Bien des choses, je le sais fort bien, nous ont, à la longue, échappé sans avoir jamais été rapportées par écrit... Il y a donc des choses dont nous n'avons pas conservé le souvenir, car la puissance des bienheureux était grande. » Les disciples des Grands Êtres en font souvent l'expérience, car la présence du Maître stimule et appelle à l'activité des facultés normalement encore latentes et que l'élève ne saurait, seul, mettre en jeu. « Certains points qui restèrent longtemps sans être notés par écrit nous ont maintenant échappé; d'autres ont disparu, l'intelligence en ayant perdu la trace, car les personnes sans expérience ne peuvent facilement les retenir; ces points, je les remets en lumière dans mes commentaires. J'omets intentionnellement

certaines choses, exerçant en cela une sage sélection et craignant de confier à l'écriture ce que je craignais d'exprimer de vive voix. Je n'agis point par jalousie, ce serait mal, mais je crains de voir mes lecteurs les interpréter d'une manière inexacte et trébucher ; suivant le proverbe, ce serait donner une épée à un enfant. Car il est impossible que les matières traitées par écrit ne s'échappent point (ne soient pas divulguées), même si je ne les publie point personnellement. Mais, lors même qu'elles sont dans le domaine public (l'écriture étant toujours le mode de transmission employé), elles donnent au chercheur qui les interroge des réponses plus profondes que les mots écrits. Elles exigent, en effet, l'aide de quelqu'un, soit de l'auteur, soit d'une personne ayant suivi ses pas. J'indiquerai certains points d'une manière voilée ; j'insisterai sur d'autres ; d'autres enfin ne seront que mentionnés. Je m'efforcerai de parler imperceptiblement, de montrer secrètement et de procéder par démonstration silencieuse (1). »

Ce passage suffirait, à lui seul, pour établir l'existence, dans la Primitive Église, d'un en-

(2) *Ibid.*, l. I, ch. I.

seignement secret. Mais il y en a bien d'autres. Dans le XII[e] chapitre de ce même livre I[er], intitulé « les Mystères de la Foi qui ne doivent pas être communiqués à tous », Clément déclare que, son travail pouvant tomber sous les yeux de personnes dénuées de sagesse, « il est nécessaire de jeter le voile du Mystère sur les enseignements oraux donnés par le Fils de Dieu ». A celui qui parle il fallait des lèvres pures, à celui qui écoute, un cœur attentif et pur. « Voilà pourquoi il m'était difficile d'écrire. Aujourd'hui même, je crains, comme il est dit, de *jeter les perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que, se tournant, ils ne nous déchirent*. Car il est difficile de parler de la vraie lumière, en termes absolument clairs et transparents, à des auditeurs d'une nature porcine et indisciplinée. Rien au monde ne semble plus ridicule à la multitude, mais, en même temps, rien de plus admirable ni de plus inspirateur pour les âmes nobles. Les sages n'ouvrent point la bouche sur ce qui est dit dans leur assemblée. Mais le Seigneur a commandé *de proclamer sur les maisons ce qui avait été dit à l'oreille*, prescrivant à ses disciples de recevoir les traditions secrètes de la vraie sagesse, puis de les interpréter

hautement et ouvertement. Nous devons donc transmettre aux personnes qui en sont dignes ce qui nous a été dit à l'oreille, sans pourtant communiquer à tout venant le sens des paraboles. On ne trouvera dans ces notes qu'une esquisse; les vérités y sont clairsemées, afin qu'elles échappent à ceux qui ramassent les semences comme des corneilles; les semences trouvent-elles un bon cultivateur, chacune germera et produira du blé. »

Clément aurait pu ajouter que *proclamer du haut des maisons* signifiait proclamer ou interpréter dans l'assemblée des Parfaits ou Initiés et, en aucune façon, de crier la vérité aux passants.

Il dit ailleurs : « Les personnes encore aveugles et sourdes, qui ne possèdent ni l'entendement ni la vue nette et pénétrante, facultés de l'âme contemplative... ne sauraient faire partie du chœur divin... C'est pourquoi, fidèles à la méthode secrète, les Égyptiens nommaient *adyta* et les Hébreux *le lieu voilé* la Parole véritablement sacrée, véritablement divine et très nécessaire aux hommes, déposée dans le sanctuaire de la vérité. Seules, les personnes consacrées... y avaient accès. Platon lui-même trouvait qu'il n'était pas légi-

time que les impurs touchassent les purs. Les prophéties et les oracles étaient donc prononcés sous une forme énigmatique. Quant aux Mystères, ils n'étaient pas dévoilés d'emblée à tout venant, mais seulement après certaines purifications et un enseignement préparatoire. »

Clément s'étend ensuite longuement sur les Symboles Pythagoriciens, Hébreux, Égyptiens et fait observer que les personnes ignorantes et sans instruction sont incapables d'en saisir le sens. « Mais le Gnostique comprend. Il ne convient donc pas que tout soit indistinctement montré à tous, ni que les bienfaits de la sagesse soient accordés à des hommes dont l'âme n'a jamais, même en rêve, été purifiée (car il n'est pas permis de livrer au premier venu ce qui fut acquis au prix de si laborieux efforts) ; les Mystères de la parole ne doivent pas davantage être expliqués aux profanes. » Les Pythagoriciens possédaient, comme Platon, Zénon et Aristote, des enseignements exotériques et des enseignements ésotériques. Les philosophes instituèrent les Mystères, car, « n'était-il pas préférable, pour la sainte et bienheureuse contemplation des choses réelles, qu'elle fût ca-

chée(1)? » Les Apôtres, eux aussi, approuvaient que « les Mystères de la Foi fussent voilés », car il existait « des enseignements pour les Parfaits ». — Nous trouvons des allusions à ceci dans l'*Epître aux Colossiens*, chapitre Ier, 9-11 et 25-27.

« Il y a donc, d'une part, les Mystères qui étaient restés cachés jusqu'au temps des Apôtres et leur furent confiés tels que le Seigneur les leur donna et que, dissimulés dans l'Ancien Testament, ils furent manifestés aux saints, et, d'autre part, *la richesse de ce glorieux mystère parmi les païens*, c'est-à-dire la foi et l'espoir en Christ, appelés ailleurs *le fondement* ».

Clément cite Saint Paul pour montrer que cette « connaissance n'appartient pas à tous », et dit, en se reportant à l'*Epître aux Hébreux*, chapitres V et VI, qu' « il existait certainement parmi les Juifs des enseignements oraux » ; il cite ensuite ces mots de Saint Barnabé : *Dieu a mis en nos cœurs la sagesse et la faculté de comprendre Ses secrets* ; et ajoute : « Peu d'hommes sont à même de comprendre ces choses, où subsistent des traces de la tradition Gnostique. » — « C'est pourquoi

(1) *Ibid.*, ch. IX.

l'instruction qui révèle les choses cachées s'appelle illumination, car l'instructeur seul soulève le toit de l'arche (1). »

Plus loin, Clément, revenant à Saint Paul, commente ces paroles adressées aux Romains : *Je sais qu'en me rendant auprès de vous, j'y viendrai avec une pleine bénédiction de Christ* (2), et dit que l'Apôtre entend par là « le don spirituel et l'interprétation Gnostique », et qu'il voulait, étant présent, communiquer aux Romains *la plénitude du Christ, conformément à la révélation du Mystère resté scellé à travers les âges de l'Éternité, mais aujourd'hui manifesté dans les Écrits prophétiques* (3).

... Mais à quelques-uns seulement sont montrées, telles qu'elles sont, les choses contenues dans le Mystère. C'est donc avec raison que Platon, parlant de Dieu, dit : « Il nous faut parler en énigmes ; car si quelques feuilles de nos tablettes venaient à s'égarer, sur terre ou sur mer, leur lecture n'apprendrait rien (4). »

(1) *Ibid.*, l. V, ch. X.

(2) *Rom.*, XV, 20.

(3) *Ibid.*, XVI, 25, 26 ; la version citée diffère, dans les termes, de la version autorisée Anglicane, mais le sens est le même.

(4) *Stromata*, l. V, ch. X.

Après s'être étendu considérablement sur certains écrivains Grecs et avoir passé en revue la philosophie, Saint Clément déclare que la Gnose « communiquée et révélée par le Fils de Dieu, est la sagesse... Or la Gnose, elle-même est un dépôt qui est parvenu par transmission à quelques hommes ; elle avait été communiquée oralement par les Apôtres (1). » Saint Clément décrit très longuement la vie du Gnostique, de l'Initié, et dit, en terminant ; « Que l'exemple ici donné suffise à qui sait entendre. Car il n'est pas désirable de dévoiler le mystère, mais seulement de donner, à ceux qui savent, des indications suffisantes pour le leur rappeler (2). »

Regardant l'Écriture comme composée d'allégories et de symboles où se dissimule le sens, afin d'encourager l'esprit d'examen et de préserver les ignorants de certains dangers (3), Saint Clément réserve naturellement aux personnes instruites les leçons supérieures. « Notre Gnostique, dit-il, sera profondément instruit (4) » ; et ailleurs : « Or, le Gnostique

(1) *Ibid.*, l. VI, ch. VII.
(2) *Ibid.*, l. VII, ch. XIV.
(3) *Ibid.*, l. VI, ch. XV.
(4) *Ibid.*, l. VI, ch. X.

doit être érudit (1). » Les dispositions acquises par un entraînement préparatoire permettent d'assimiler les connaissances plus avancées. « Un homme peut assurément posséder la foi sans avoir rien appris; mais, nous l'affirmons, il est impossible pour un homme sans instruction de comprendre les choses déclarées dans la foi (2). »

« Certaines personnes, se croyant douées d'une manière spéciale, ne veulent s'occuper ni de philosophie, ni de logique. Que dis-je! Elles ne veulent pas apprendre les sciences naturelles. Elles demandent la foi et rien de plus... J'appelle véritablement instruit l'homme qui découvre en toutes choses la vérité, si bien que, empruntant à la géométrie, à la musique, à la grammaire et à la philosophie les éléments qui lui conviennent, il protège la foi contre les attaques... Combien il est nécessaire à l'homme qui désire participer à la puissance divine, de traiter par la méthode philosophique des sujets intellectuels (3)! » « Le Gnostique emploie les différentes branches de la science comme exercices préparatoires auxi-

(1) *Ibid.*, l. VI, ch. VII.
(2) *Ibid.*, ch. IX.
(3) *Ibid.*, ch. IX.

liaires (1). » Tant Saint Clément était éloigné de penser que l'ignorance des illettrés devait donner la mesure des enseignements Chrétiens ! « L'homme familiarisé avec tous les genres de sagesse sera le Gnostique par excellence (2). » Ainsi, tout en accueillant les ignorants et les pécheurs. et en trouvant pour eux, dans l'Évangile, ce qui convenait à leurs besoins, Clément ne regardait comme candidats dignes des Mystères que les personnes instruites et pures. « L'Apôtre, distinguant la foi ordinaire de la perfection Gnostique, appelle la première *la fondation* et parfois *le lait* (3) » ; mais sur cette fondation devait s'élever l'édifice de la Gnose, et la nourriture de l'homme devait remplacer celle de l'enfant. Aucune rudesse, rien de méprisant dans la distinction établie par Clément, mais seulement une constatation faite, avec calme, par un esprit éclairé.

Malgré toute la préparation du candidat, malgré l'instruction et l'entraînement du disciple, il n'était possible d'avancer que pas à pas dans les vérités transcendantes révélées

(1) *Ibid.*, l. VI, ch. X.
(2) *Ibid.*, l. I, ch. XIII.
(3) Vol. XII, *Stromata*, l. V, ch. IV.

dans les Mystères ; Clément le donne nettement à entendre dans son commentaire de la vision d'Hermas ; ici encore il indique, à mots couverts, certaines méthodes à suivre pour la lecture des ouvrages occultes. « La Puissance apparue dans la Vision, à Hermas, sous l'apparence de l'Eglise, ne lui a-t-Elle pas Elle-même donné à transcrire le livre qu'Elle désirait faire connaître aux élus ? Or, ce livre, Hermas nous dit qu'il le transcrivit littéralement sans parvenir à compléter les syllabes. Il faut entendre par là que l'Écriture ne présente d'obscurité pour personne quand elle est prise dans son sens le plus simple et que cette foi représente l'instruction rudimentaire. D'où aussi l'emploi de cette expression figurée : *lire suivant la lettre*. Enfin, nous comprenons que l'élucidation Gnostique des Écritures, quand le développement de la foi est déjà considérable, est ici comparée à une lecture *suivant les syllabes*... Grâce à l'enseignement donné par le Sauveur aux Apôtres, l'interprétation orale des textes sacrés a été transmise jusqu'à nous et gravée, par la puissance de Dieu, sur des cœurs nouveaux, conformément à la rénovation du livre. Voilà pourquoi les Grecs les plus éminents consacrent la grenade

à Hermès, qui, disent-ils, représente la parole (les mots ayant besoin d'interprétation). Car la parole dissimule bien des choses... L'histoire de Moïse nous enseigne que cette difficulté d'atteindre la vérité n'existe pas seulement pour ceux qui lisent superficiellement, mais que la grâce de contempler cette vérité n'est pas accordée d'emblée, même aux hommes dont la prérogative est de la connaître. Le jour où nous serons accoutumés à contempler, comme les Hébreux, la gloire de Moïse, et comme les prophètes d'Israël les visions angéliques, nous deviendrons, nous aussi, capables de regarder en face les splendeurs de la vérité (1). »

Nous pourrions citer d'autres textes, mais ce précède suffira pour établir que Saint Clément connaissait l'existence de Mystères dans l'Église, qu'il y avait été admis, enfin qu'il écrivait pour ceux qui y avaient été initiés avec lui.

Son disciple Origène vient, à son tour, nous apporter son témoignage. Origène, dont l'érudition, le courage, la sainteté, la dévotion, l'humilité, l'ardeur, illuminent le siècle, et dont les ouvrages subsistent, semblables à des

(1) *Ibid.*, l. VI, ch. XV.

mines d'or où le chercheur peut découvrir les trésors de la sagesse.

Dans sa fameuse dispute contre Celse, le Christianisme eut à subir des attaques qui provoquèrent, de la part d'Origène, une défense des principes chrétiens ; il y fait souvent mention des enseignements secrets (1). Celse ayant attaqué le Christianisme, en alléguant que c'était un système secret, Origène s'élève contre cette opinion et déclare que, si certaines doctrines étaient secrètes, bien d'autres étaient publiques et que ce système d'enseignements exotériques et ésotériques adopté par les Chrétiens était répandu de même parmi les philosophes. On remarquera, dans le passage qui suit, la distinction établie entre la résurrection de Jésus envisagée au point de vue historique et « le mystère de la résurrection ».

« D'ailleurs, Celse appelant souvent la doctrine chrétienne un système secret, nous devons, ici encore, le réfuter; car, enfin, le monde entier, ou peut s'en faut, est plus au courant des doctrines prêchées par les chrétiens que des opinions favorites des philoso-

(1) Le livre du *Contre Celse* se trouve dans le vol. X, de l'Ante-Nicene Library. Les autres livres se trouvent dans le vol. XXIII.

phes ! Qui ne sait que Jésus est né d'une vierge; qu'Il a été crucifié, que Sa résurrection est un article de foi pour beaucoup de personnes et qu'un jugement général est annoncé, qui punira les méchants comme ils le méritent et récompensera les justes ? Et pourtant le Mystère de la résurrection, étant mal compris, est tourné en ridicule par ceux qui ne croient point. Dans ces conditions, il est complètement absurde d'appeler la doctrine Chrétienne un système *secret*. Si, d'autre part, certaines doctrines cachées à la masse sont révélées après l'enseignement des doctrines exotériques, ce n'est pas là un fait particulier au Christianisme, car il se retrouve dans les systèmes philosophiques, dont certaines vérités sont exotériques et d'autres ésotériques. Parmi les auditeurs de Pythagore, les uns se contentaient de ses affirmations, tandis que d'autres étaient secrètement instruits dans les doctrines qui n'étaient pas jugées communiquables à des oreilles profanes et insuffisamment préparées. D'ailleurs, si les nombreux Mystères, partout célébrés en Grèce et dans les contrées barbares, sont tenus secrets, ils n'en sont pas pour cela discrédités. Celse s'efforce donc inutilement de calomnier les doctrines

secrètes du Christianisme, puisqu'il ne se fait pas une idée exacte de sa nature (1). »

Dans ce passage, il est impossible de le nier, Origène place nettement les Mystères Chrétiens dans la même catégorie que ceux du monde Païen et demande qu'une manière d'agir non reprochée à d'autres religions ne devienne pas un sujet d'attaques quand sa présence est constatée dans le Christianisme.

Origène déclare, s'opposant toujours aux idées de Celse, que l'Eglise conserve les enseignements secrets de Jésus; il invoque en termes précis les explications données par Jésus à Ses disciples, dans Ses paraboles, pour répondre à la comparaison établie par Celse entre les Mystères intérieurs de l'Église de Dieu et le culte des animaux pratiqué en Égypte.

« Je n'ai pas encore parlé de l'observance de tout ce qui est écrit dans les Évangiles, car chacun d'eux contient de nombreuses doctrines difficiles à comprendre, non seulement pour la masse, mais aussi pour certains esprits plus intelligents, par exemple une explication très profonde des paraboles adressées par Jésus à ceux du dehors, paraboles dont il ré-

(1) Vol. X, *Origène contre Celse*, l. I, ch. VII.

servait l'interprétation complète aux hommes qui avaient dépassé le stage de l'enseignement exotérique et qui venaient vers lui en particulier, dans la maison. Quand le lecteur aura compris cela, il admirera la raison qui a fait dire des uns qu'ils sont *au dehors*, des autres, qu'ils sont *dans la maison*. »

Origène fait ensuite, à mots couverts, une allusion à la « montagne » gravie par Jésus, montagne dont Il redescendit pour aider « ceux qui ne pouvaient Le suivre là où L'accompagnaient Ses disciples (1). » Cette allusion se rapporte à « la Montagne de l'Initiation », expression mystique bien connue. Moïse, de même, fit le tabernacle selon la forme qui lui avait été montrée sur la montagne (2). Plus loin, Origène y revient de nouveau, disant que Jésus se montra sur « la Montagne » très différent de ce qu'Il paraissait être à ceux qui ne pouvaient Le suivre aussi haut (3). »

Dans son commentaire du chapitre XV de l'Évangile selon Saint Mathieu, Origène dit encore, à propos de l'épisode de la femme

(1) *Ibid.*, l. III, ch. XXI.
(2) *Ex.*, XXV, 40 ; XXVI, 30.
Cf. *Héb.*, VIII, 5, et IX, 23.
(3) *Origène contre Celse*, l. IV, ch. XVI.

Syro-Phénicienne : « Peut-être certaines paroles de Jésus sont-elles des pains qu'il est possible de donner exclusivement, comme à des enfants, aux personnes les plus développées; d'autres sont, en quelque sorte, les miettes qui viennent du palais et de la table des grands, miettes que certaines âmes viendront, comme des chiens, ramasser. »

Celse ayant trouvé mauvais que des pécheurs fussent admis dans l'Église, Origène lui répond que l'Église a des remèdes pour les malades, mais aussi, pour les âmes bien portantes, l'étude et la connaissance des choses divines. On apprend aux pécheurs à ne plus pécher; puis, quand ils ont fait des progrès et qu'ils ont été « purifiés par la Parole », « alors seulement nous les invitons à participer à nos Mystères. Car nous parlons de la sagesse parmi ceux qui sont parfaits (1) ». Les pécheurs viennent demander leur guérison : « Car il y a, dans la divinité de la Parole, des ressources pour ceux qui sont malades... D'autres, encore, dévoilent aux hommes purs de corps et d'âme *la révélation du mystère qui était resté caché depuis le commencement du*

(1) *Ibid.*, l. III, ch. LIX.

monde, mais qui aujourd'hui est manifesté par les écrits des prophètes et par l'apparition de Notre Seigneur Jésus-Christ. Cette *apparition* se manifeste à tout homme parfait et illumine la raison, dans la connaissance véritable des choses (1). » Des apparitions semblables se produisaient, comme nous l'avons constaté, dans les Mystères Païens ; les Mystères de l'Église étaient également visités par des Présences glorieuses. « Dieu le Verbe », dit Origène, « fut envoyé aux pécheurs comme un médecin, mais comme un Maître des divins Mystères à ceux qui déjà sont purs et ne pèchent plus (2). » « La sagesse n'entrera point dans l'âme d'un homme vil et n'habitera point dans un corps esclave du péché. » Voilà pourquoi ces enseignements supérieurs sont exclusivement donnés à ceux qui sont « des athlètes dans la piété comme dans toutes les vertus ».

Les Chrétiens ne communiquaient pas ces connaissances aux impurs, mais disaient : « Un homme a-t-il des mains pures, élève-t-il, par conséquent, vers Dieu des mains saintes... qu'il vienne à nous... Un homme est-il pur, non

(1) *Ibid.*, ch. LXI.
(2) *Ibid.*, ch. LXII.

CENTRE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE
BIBLIOTHÈQUE

seulement de toute souillure, mais encore de transgressions considérées comme moins graves, qu'il se fasse hardiment initier aux Mystères de Jésus que, seuls, doivent connaître les saints et les purs. » C'est encore pourquoi, avant le commencement de la cérémonie d'Initiation, le personnage remplissant les fonctions d'Initiateur, suivant les préceptes de Jésus l'Hiérophante, adressait ces paroles significatives à ceux dont le cœur a été purifié : « Que l'homme dont l'âme n'a, depuis longtemps, été consciente d'aucun mal, en particulier depuis qu'il s'est soumis à l'action curative de la Parole, que cet homme reçoive les doctrines communiquées, en secret, par Jésus à Ses vrais disciples. » Ainsi commençait « l'Initiation, aux Mystères sacrés, des hommes déjà purifiés (1) ». Ceux-là seuls pouvaient apprendre à connaître les réalités des mondes invisibles, seuls ils pouvaient pénétrer dans l'enceinte sacrée où, comme autrefois, les anges venaient enseigner et où les leçons se donnaient par la vue directe et non pas seulement par la parole. Il est impossible de ne pas être frappé de la différence entre le

(1) *Ibid.*, ch. LX.

ton de ces Chrétiens d'autrefois et celui de leurs successeurs modernes. Pour les premiers, une vie parfaitement pure, la pratique des vertus, l'accomplissement de la Loi Divine, dans tous les détails de la conduite extérieure, la justice irréprochable, n'étaient, comme pour les païens d'ailleurs, que le commencement du chemin, au lieu d'en marquer le terme. Aujourd'hui la religion est considérée comme ayant glorieusement atteint son but, quand elle a fait un Saint; jadis elle soumettait les Saints à ses énergies suprêmes et, prenant par la main les hommes au cœur pur, les menait jusqu'à la vision béatifique.

Origène fait encore mention de l'enseignement secret quand il discute les arguments de Celse concernant l'opportunité de conserver les coutumes des ancêtres basées sur cette croyance que « les différentes régions terrestres ont été, dès le commencement, assignées en partage à différents Esprits directeurs et distribuées ainsi entre certaines Puissances gouvernantes, mode suivant lequel procède l'administration du monde (1) ».

Origène critique les déductions de Celse,

(1) Vol. XXIII, *Origène contre Celse*, l. V, ch. XXV.

puis il ajoute : « Mais, jugeant probable que certaines personnes habituées à pousser plus avant leurs recherches partageront les idées de ce traité, nous oserons donner quelques aperçus d'un caractère plus profond, renfermant des vues mystiques et secrètes concernant le partage primitif des différentes régions terrestres, dont quelques-unes d'ailleurs sont mentionnées dans l'histoire Grecque elle-même. Origène cite ensuite le *Deutéronome*, XXXII, 8-9 : « *Quand le Souverain partagea les nations, quand il dispersa les fils d'Adam, il établit les bornes du peuple suivant le nombre des fils d'Israël, mais la portion du Seigneur fut son peuple Jacob et Israël la corde de son héritage.* » Les termes sont ceux de la version des Septante et non ceux de la version autorisée Anglicane, mais ils semblent bien indiquer que le nom de « Seigneur » n'était donné qu'à l'Ange Souverain des Juifs et non pas au « Très-Haut », c'est-à-dire à Dieu. L'ignorance a fait perdre de vue cette distinction ; d'où l'inexactitude de maint passage se rapportant au « Seigneur », quand il est appliqué au « Très-Haut ». Nous citerons, comme exemple, *Juges*, I, 19.

Origène raconte alors l'histoire de la Tour

de Babel et poursuit en ces termes : « Mais il y aurait, et cela au point de vue mystique, beaucoup à dire sur ces questions. Nous citerons, à ce propos, le passage suivant, de *Tobie*, XII, 7 : *Il est bon de garder le secret d'un roi*, afin que la doctrine de la descente des âmes dans des corps (je ne veux pas dire le passage d'un corps à un autre) ne soit pas livrée aux esprits vulgaires, ni les choses saintes données aux chiens, ni les perles jetées devant les pourceaux. Procéder de la sorte serait impie, ce serait trahir les mystérieuses déclarations de la sagesse Divine... Il suffit cependant de représenter, dans le style d'un récit historique, ce qui est destiné à offrir, sous le voile de l'histoire, un sens secret, afin que ceux qui en sont capables parviennent eux-mêmes à s'assimiler tout ce qui a trait à la question (1) ». Origène interprète ensuite, d'une manière plus complète, l'histoire de la Tour de Babel. « En second lieu », dit-il, « que tous ceux qui le peuvent comprennent que, dans les récits donnés sous la forme historique et qui contiennent certaines choses littéralement

(1) *Ibid.*, ch. XXIX.

vraies tout en présentant un sens plus profond (1)..... »

Après s'être efforcé de montrer que le « Seigneur » était plus puissant que les autres Esprits directeurs des différentes régions terrestres et qu'Il avait envoyé Son peuple au dehors expier ses fautes sous la domination des autres puissances, pour le faire revenir ensuite, avec toutes les nations moins favorisées qui s'y prêtèrent, Origène termine par ces mots : « Comme nous l'avons déjà fait observer, il faut comprendre que nous avons parlé à mots couverts, afin de mettre en lumière les erreurs de ceux qui affirment (2)... » comme le faisait Celse.

Plus loin, Origène constate que « l'objet du Christianisme est de nous faire acquérir la sagesse », puis il dit : « Si maintenant vous prenez les livres écrits après l'époque de Jésus-Christ, vous verrez que ces multitudes de croyants qui écoutent les paraboles sont, pour ainsi dire, *au dehors* ; ils ne sont dignes que des doctrines exotériques ; les disciples, au contraire, reçoivent en particulier l'explication des paraboles. En effet, Jésus dévoila

(1) *Ibid.*, ch. XXXI.
(2) *Ibid.*, ch. XXXII.

tout, en secret, à Ses propres disciples, mettant au-dessus du vulgaire ceux qui désiraient connaître Sa sagesse. Il promit d'ailleurs à ceux qui croient en Lui de leur envoyer des hommes sages et des scribes... Paul, de son côté, dans son énumération des *charismata* que Dieu accorde à l'homme, met en première ligne *la Parole de la Sagesse*, en seconde ligne, comme lui étant inférieure, *la Science*, en troisième ligne, enfin, et plus bas, *la Foi*. Et, parce qu'il regardait *la Parole* comme supérieure au don des miracles, il place le don des *miracles* et des *guérisons* au-dessous des dons de *la Parole* (1).

Assurément l'Évangile est une aide pour les ignorants, « néanmoins l'éducation, l'étude des meilleurs auteurs et la sagesse sont, non pas un obstacle, mais bien un secours pour l'homme qui désire connaître Dieu (2) ». Quant aux inintelligents, « je m'efforce, eux aussi, de les former de mon mieux, malgré mon désir de ne pas faire entrer dans la communauté Chrétienne d'éléments semblables. Car je recherche de préférence les esprits

(1) *Ibid.*, ch. XLVI.
(2) *Ibid.*, ch. XLVII-LIV.

plus cultivés et plus capables, parce qu'ils sont à même de saisir le sens des paroles obscures (1) ».

Nous trouvons ici, clairement énoncées, les anciennes idées Chrétiennes; elles sont identiques avec les considérations présentées dans le premier chapitre de cet ouvrage. Le Christianisme est ouvert aux ignorants mais il ne leur est pas exclusivement réservé ; pour les esprits « cultivés et capables », il y a des enseignements profonds.

C'est pour eux qu'Origène s'efforce de démontrer que les Écritures Judaïques et Chrétiennes présentent un sens caché sous le voile de récits dont le sens extérieur est choquant et absurde. Il fait ici allusion au serpent et à l'arbre de vie et aux « récits suivants dont la seule lecture pourrait suffire à faire comprendre à un lecteur candide que toutes ces choses avaient, à juste titre, un sens allégorique (2) ».

De nombreux chapitres sont consacrés à ces significations allégoriques et mystiques, cachées dans les paroles de l'Ancien et du Nouveau Testament ; Origène allègue que

(1) *Ibid.*, ch. LXXIV.
(2) *Ibid.*, l. IV, ch. XXXIX.

Moïse, suivant l'habitude des Égyptiens, donnait à ses histoires un sens occulte (1). « Le lecteur veut-il envisager ces récits sans parti pris... », telle est, en résumé, la méthode d'interprétation adoptée par Origène; « tient-il, d'autre part, à ne pas être induit en erreur, il exercera son jugement pour déterminer les récits qu'il admettra, ceux qu'il prendra au figuré, cherchant à découvrir ce qu'ont voulu dire les auteurs d'inventions semblables, ceux enfin auxquels il refusera de croire, parce qu'ils ont été écrits pour satisfaire certaines personnes. Or, nous disons cela, par anticipation, de tous les récits renfermés dans les Évangiles concernant Jésus (2) ».

Les exemples d'interprétation mystique de récits Bibliques remplissent une bonne partie du Livre Quatrième; toute personne désireuse d'étudier cette question pourra le lire en entier.

Dans le *De Principiis*, Origène nous dit que, suivant la doctrine de l'Église, « les Écritures ont pour auteur l'Esprit de Dieu et qu'elles offrent un sens déterminé, non seule-

(1) Vol. X, *Origène contre Celse*, l. I, ch. XVII et autres.
(2) *Ibid.*, ch. XLII.

ment celui qui se découvre à première vue, mais encore un autre qui échappe à la plupart des lecteurs. Car ces (mots) écrits sont les formes de certains Mystères et les images de choses divines. A cet égard l'Église est unanime à penser que, dans son ensemble, la loi est vraiment spirituelle, que cependant le sens spirituel de la loi n'est pas connu de tous, mais seulement de ceux qui ont reçu l'Esprit Saint dans la parole de sagesse et de science (1) ». — Le lecteur qui se rappelle les citations précédentes reconnaîtra dans « la parole de sagesse » et « la parole de science » les deux grands enseignements mystiques, spirituel et intellectuel.

Dans le Quatrième Livre du *De Principiis*, Origène explique longuement comment il comprend l'interprétation des Écritures. Elles ont un « corps », c'est-à-dire « le sens ordinaire et historique », une « âme », sens figuré qui peut être intellectuellement saisi, enfin un « esprit », sens intérieur et divin que peuvent seuls connaître ceux qui possèdent « l'intelligence de Christ ». Origène estime que les éléments hétérogènes et impossibles

(1) Vol. X, *De Principiis*. Préface, p. 8.

introduits dans l'histoire ont pour objet d'exciter le lecteur intelligent et de l'obliger à chercher une explication plus profonde. Quant aux lecteurs simples, ils lisent sans s'apercevoir des difficultés (1).

Le Cardinal Newman, dans *Arians of the Fourth Century* (les Ariens du Quatrième Siècle), fait quelques remarques intéressantes au sujet de la *Disciplina Arcani*, mais, avec le scepticisme invétéré du dix-neuvième siècle, ne parvient pas à croire complètement aux « richesses de la gloire du Mystère », ou, sans doute, n'a pas un seul instant jugé possible l'existence d'aussi merveilleuses réalités. Il croyait pourtant à Jésus, à Jésus dont la promesse est claire et catégorique : *Je ne vous laisserai point orphelins ; je viendrai à vous. Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez; parce que je vis, vous aussi vous vivrez. En ce jour-là, vous connaîtrez que Je suis en mon Père et que vous êtes en Moi et que Je suis en vous* (2). Cette promesse fut largement tenue, car Il vint vers Ses disciples et les instruisit dans Ses Mystères ; ils Le vi-

(1) *Ibid.*, ch. I.
(2) S. Jean, XIV, 18-20.

rent alors, bien que le monde ne Le vit plus, et ils surent que le Christ était en eux et que leur vie était celle du Christ.

Le cardinal Newman admet l'existence d'une tradition secrète remontant aux Apôtres, mais suppose qu'elle consistait en doctrines Chrétiennes divulguées plus tard ; il oublie que les hommes déclarés encore incapables de recevoir cet enseignement n'étaient pas des païens, ni même des catéchumènes encore incomplètement instruits, mais des membres de l'Église Chrétienne admis aux sacrements. Il estime que cette tradition secrète fut plus tard « volontairement répandue au dehors, qu'elle se perpétua sous des formes symboliques » et fut incorporée « dans les credos des premiers Conciles (1) ». Mais cette thèse est insoutenable, car les doctrines des credos se trouvent clairement énoncées dans les Évangiles et dans les Épîtres, ayant toutes été antérieurement divulguées ; ces doctrines, enfin, les membres de l'Église les possédaient certainement à fond. Ainsi expliquées, les affirmations maintes fois répétées qu'il y avait un enseignement secret n'ont plus

(1) *Loc. cit.*, ch. I, sec. III, p. 55.

aucun sens. Le Cardinal ajoute, par contre, que « tout ce qui n'a pas ainsi reçu un caractère d'authenticité, soit prophéties, soit commentaires sur les dispensations obtenues dans le passé, se trouve, de fait, perdu pour l'Église (1) ». Au point de vue de l'Église, ceci est très probablement, certainement même, exact, mais il n'en est pas moins possible de retrouver la doctrine perdue.

Le Cardinal s'exprime en ces termes, au sujet d'Irénée, qui, dans son ouvrage *Contre les Hérésies*, insiste beaucoup sur l'existence, dans l'Église, d'une Tradition Apostolique :

« Il parle ensuite de la puissance et de la clarté des traditions conservées dans l'Église, ces traditions qui contiennent la véritable sagesse des parfaits mentionnée par Saint Paul et que les Gnostiques ont la prétention de posséder. Il n'existe pas de preuves péremptoires de l'existence et de l'autorité, dans les temps primitifs, d'une Tradition Apostolique, mais il est bien certain qu'une tradition semblable a dû exister, en admettant que les Apôtres causassent et que leurs amis eussent, tout comme d'autres, de la mémoire. Il est

(1) *Ibid.*, ch. I, sec. III, pp. 55, 56.

impossible de croire qu'ils n'aient pas été amenés à disposer la série des doctrines révélées, plus systématiquement que dans leurs Écrits, dès le moment où leurs convertis se virent exposés aux attaques et aux appréciations erronées des hérétiques, à moins qu'il ne leur ait pas été permis de le faire ; mais cette supposition est à écarter. Les déclarations Apostoliques ainsi motivées auraient, tout naturellement, été conservées, ainsi que ces autres vérités secrètes moins importantes auxquelles Saint Paul semble faire allusion et dont les auteurs les plus anciens reconnaissent plus ou moins l'existence, vérités relatives tant aux types de l'Église Juive qu'aux perspectives d'avenir de l'Église Chrétienne. De semblables souvenirs des enseignements apostoliques auraient évidemment été des articles de foi pour les fidèles auxquels ils étaient communiqués : à moins de supposer que, venant d'instructeurs inspirés, ils n'eussent cependant pas une origine divine (1). »

Dans la section de son ouvrage relative à la méthode « allégorisante », le Cardinal dit encore, trouvant dans le sacrifice d'Isaac et

(1) *Ibid.*, pp. 54, 55.

ailleurs « le type de la révélation du Nouveau Testament » ; « Pour corroborer cette observation, je ferai observer qu'il semble avoir existé (1) dans l'Église une interprétation traditionnelle de ces types historiques, interprétation remontant aux Apôtres, mais reléguée parmi les doctrines secrètes, comme étant dangereuse pour la majorité des auditeurs. A coup sûr Saint Paul, dans l'*Épitre aux Hébreux*, nous donne un exemple d'une tradition semblable et nous montre à la fois son existence et son caractère secret (malgré son origine Juive bien caractérisée), lorsque, après avoir interrompu ses explications et mis en doute la foi de ses frères, il leur communique, non sans hésitation, le sens évangélique du récit concernant Melchisédec, tel qu'il est donné dans le livre de la *Genèse* (2). »

Les convulsions sociales et politiques qui marquèrent la fin de l'Empire Romain commençaient à torturer son vaste organisme ; les Chrétiens eux-mêmes se trouvèrent attirés dans la mêlée orageuse des intérêts person-

(1) « Semble avoir existé » est une expression plutôt faible — étant données les affirmations de Clément et d'Origène — affirmations dont nous avons cité plus haut quelques exemples.

(2) *Ibid.* p. 62.

nels. Nous trouvons encore mentionnées çà et là certaines connaissances spéciales communiquées aux chefs et aux instructeurs de l'Église, ainsi la connaissance des hiérarchies célestes, des enseignements donnés par les Anges, et d'autres encore. Mais le manque d'élèves qualifiés amena la disparition des Mystères ; ils cessèrent d'être une institution dont l'existence était connue de tous, et les enseignements furent communiqués, de plus en plus secrètement, aux âmes de plus en plus rares qui, par leur savoir, leur pureté, leur dévotion, se montraient capables de les recevoir. Il n'y eut plus, désormais, d'écoles enseignant les premiers éléments, et, avec leur disparition, « la porte se ferma ».

Il est cependant possible de retrouver dans la Chrétienté deux courants ayant pris leur source dans les Mystères disparus : l'un est le courant de la science mystique ; il descend de la Sagesse, de la Gnose communiquée dans les Mystères ; l'autre est le courant de la contemplation mystique, issu, lui aussi, de la Gnose ; il mène à l'extase et à la vision spirituelle ; mais cette vision, sans l'aide de la science, atteignit rarement la véritable extase, ou bien elle se perdit dans une foule chan-

geante de formes subtiles hyperphysiques, visibles sous une apparence objective par la vision intérieure ; amenée prématurément par le jeûne, les veilles et des efforts d'attention soutenus, elle naquit, le plus souvent, des pensées et des émotions du visionnaire. Alors même que les formes aperçues n'étaient pas des pensées extériorisées, elles étaient vues à travers une atmosphère déformante d'idées et de croyances préconçues et, par ce fait, perdaient une grande partie de leur valeur. Certaines visions furent cependant bien des visions de choses célestes. Jésus apparut véritablement de temps à autre à Ses adorateurs fervents ; des anges illuminèrent parfois de leur présence la cellule du moine et de la religieuse, la solitude de l'extatique et du chercheur, à l'esprit tendu vers Dieu. Nier la possibilité d'expériences semblables serait saper, dans ses fondations mêmes, les réalités auxquelles les hommes de toute religion ont *le plus sûrement attaché leur foi* et que connaît tout Occultiste, la communication entre les Esprits voilés de chair et les Esprits couverts d'enveloppes plus subtiles, le contact entre les intelligences malgré les barrières physiques, l'épanouissement, en l'homme, de la Divinité, la

certitude d'une vie au delà des portes de la mort.

Jamais, au cours des siècles qui le séparent de son origine, le Christianisme n'a été entièrement privé de Mystères. « C'est probablement vers la fin du cinquième siècle, au moment ou la philosophie ancienne se mourait dans les Écoles d'Athènes, que la philosophie spéculative du Néo-Platonisme prit pied définitivement dans la pensée Chrétienne, grâce aux supercheries littéraires du « Pseudo-Denys ». Les doctrines du Christianisme étaient déjà si fermement établies que l'Église pouvait le voir, sans inquiétude, interpréter d'une manière symbolique et mystique. Aussi l'auteur de la *Theologia Mystica* et d'autres ouvrages attribués à l'Aréopagite, fait-il des doctrines de Proclus, sans y apporter grand changement, un système de Christianisme ésotérique. Dieu est l'Unité, innommée, supra-essentielle, supérieure à la Bonté même. C'est donc la *théologie négative* qui, s'élevant de la créature jusqu'à Dieu, en écartant, l'un après l'autre, tout attribut déterminé, nous amène le plus près de la vérité. Le retour à Dieu est la consommation suprême et le but indiqué par l'enseignement Chrétien. Ces mêmes doctrines

furent prêchées, mais avec une ferveur plus ecclésiastique, par Maxime le Confesseur (580-622). Maxime représente à peu près la dernière activité spéculative de l'Église Grecque, mais l'influence des ouvrages du « Pseudo-Denys » fut transmise à l'Occident, au neuvième siècle, par Erigène, dont le génie spéculatif a donné naissance à la scolastique comme au mysticisme du Moyen-Age. Erigène traduisit en latin l'œuvre de Denys ainsi que les commentaires de Maxime ; son propre système est, au fond, basé sur les leurs. Erigène adopte la théologie négative ; il déclare que Dieu est un Être sans attributs et qu'Il peut par conséquent, non sans raison, être appelé *Rien* (Aucune Chose ?). De ce *Rien* ou essence incompréhensible est éternellement créé le monde des idées ou des causes primordiales. C'est là le Verbe ou Fils de Dieu. En Lui existent toutes choses si, du moins, elles ont une existence réelle. Toute existence est une théophanie. Dieu, comme Il est le commencement de toutes choses, en est aussi la fin. Erigène enseigne le retour à Dieu de toutes choses, sous la forme de l'*adunatio* ou *deificatio* de Denys. Tels sont les caractères permanents de ce qu'on peut appeler la philosophie du Mysticisme de notre

ère ; le peu de changements avec lequel on les retrouve de siècle en siècle est remarquable (1) ».

Au onzième siècle, Bernard de Clairvaux (1091-1153) et Hugues de Saint-Victor continuent la tradition mystique, ainsi que Richard de Saint-Victor au siècle suivant et, au treizième siècle, Saint Bonaventure, le Docteur Séraphique et le grand Saint Thomas d'Aquin (1227-1274). Thomas d'Aquin domine l'Europe du Moyen-Age, autant par la force de son caractère que par son savoir et sa piété. Il voit dans la « Révélation » une première source de nos connaissances qui se répand dans deux canaux, l'Écriture et la tradition ; l'influence du « Pseudo-Denys », évidente dans ses œuvres, le rattache aux Néo-Platoniciens. La deuxième source est la Raison, dont les déversoirs sont la philosophie Platonicienne et les méthodes d'Aristote. Le Christianisme n'eut pas à se féliciter de cette dernière alliance, car Aristote devint un obstacle pour les progrès de la pensée supérieure ; les luttes qu'eut à soutenir Giordano Bruno, le Pythagoricien, devaient en être la preuve.

(1) Article « Mysticisme », *Encycl. Bril.*

Thomas d'Aquin fut canonisé en 1323, et le grand Dominicain reste le type de cette alliance entre la théologie et la philosophie, à laquelle il a consacré sa vie.

Ces hommes appartiennent à la grande Église de l'Europe Occidentale ; ils justifient sa prétention d'avoir reçu en dépôt la torche sainte de la science mystique. Autour d'elle s'élevèrent des sectes nombreuses, jugées hérétiques, mais possédant des traditions exactes de l'enseignement occulte ; tels sont les Cathares et bien d'autres encore, persécutés par une Église jalouse de son autorité et craignant de voir les perles saintes tomber entre des mains profanes. Le quatorzième siècle voit encore, en Sainte Elizabeth de Hongrie, rayonner la douceur et la pureté, tandis que Eckhart (1261-1329) se montre un digne héritier des Écoles d'Alexandrie. Eckhart enseignait que « le Dieu suprême est l'essence absolue (*Wesen*) impossible à connaître, non seulement pour l'homme, mais encore pour Lui-Même. Il est l'obscurité, la privation absolue de tout attribut déterminé, le *Nicht* opposé à l'*Icht* ou à l'existence définie et compréhensible. Et cependant Il renferme potentiellement toutes choses ; Sa nature est de

parvenir, par un processus triadique, à la conscience de Lui-Même, Dieu à la fois triple et unique. La création n'est pas un acte temporel, mais une éternelle nécessité de la nature divine. Je suis aussi nécessaire à Dieu, aimait à dire Eckhart, que Dieu m'est nécessaire. Dans ma connaissance et dans mon amour, Dieu Se connaît et S'aime Lui-même (1) ».

A Eckhart succédèrent, au quatorzième siècle, Jean Tauler et Nicolas de Bâle, « l'Ami de Dieu, dans l'Oberland » ; ils donnèrent naissance à la Société des Amis de Dieu, véritables mystiques, continuateurs de la tradition ancienne. Mead fait observer que Thomas d'Aquin, Tauler et Eckhart succédèrent au « Pseudo-Denys », celui-ci à Plotin, Jamblique et Proclus, ces derniers enfin à Platon et Pythagore (2). Tel est le lien qui unit à travers les âges les fidèles de la Sagesse. Un « Ami » fut sans doute l'auteur de *Die Deutsche Theologie* ; cet ouvrage de dévotion mystique eut la fortune étrange d'être approuvé par Staupitz, le Vicaire Général des Augustins, qui le recommanda à Luther ; celui-ci l'approuva lui-même et le publia en 1516, comme étant

(1) Article « Mysticisme », *Encycl. Brit.*
(2) *Orpheus*, pp. 53, 54.

un livre à placer immédiatement après la Bible et les écrits de saint Augustin d'Hippône. Un « Ami » encore, Ruysbroeck, dont l'action, jointe à celle de Groot, donna naissance à l'ordre des Frères du Sort Commun ou de la Vie Commune, Société à jamais mémorable, puisqu'elle a compté parmi ses membres ce prince des mystiques, Thomas à Kempis (1380-1471), l'auteur de l'immortelle *Imitation de Christ*.

Dans les deux siècles suivants, le côté purement intellectuel du mysticisme est plus marqué que le côté extatique, qui domine si fortement dans ces sociétés du quatorzième siècle. Nous trouvons à cette époque : le Cardinal Nicolas de Cuse, Giordano Bruno, le chevalier-martyr de la philosophie, et Paracelse, le savant si souvent calomnié qui puisa directement ses connaissances à la source-mère, en Orient, et non pas à ses canaux Helléniques.

Le seizième siècle vit naître Jacob Böhme (1575-1614), « le savetier inspiré », un Initié traversant, en vérité, une période obscure, cruellement persécuté par des hommes ignorants. A cette époque aussi parurent Sainte Thérèse, la mystique Espagnole qui eut à subir tant

d'oppressions et de souffrances; Saint Jean de la Croix, flamme ardente de profonde dévotion ; enfin, Saint François de Sales. Sage fut l'Église Romaine en les canonisant, plus sage que la Réforme, qui persécuta Böhme. Mais l'esprit de la Réforme a toujours été profondément anti-mystique, et partout où son souffle a passé, les fleurs exquises du mysticisme se sont flétries, comme au souffle du sirocco.

Rome, après avoir cruellement tourmenté Thérèse, l'avait canonisée après sa mort ; mais elle méconnut Madame Guyon (1648-1717), une véritable mystique. Miguel de Molinos (1627-1696), digne émule de Saint Jean de la Croix, sous une forme particulièrement passive, le Quiétisme, montra, au dix-septième siècle, la dévotion exaltée d'un mystique.

Au dix-septième siècle, encore, parut l'école des Platoniciens de Cambridge, dont Henry More (1614-1687) fut un représentant remarquable. Alors aussi vécurent Thomas Vaughan et Robert Fludd, le Rose-Croix, et se forma la *Philadelphian Society*. William Law (1686-1761), dont la carrière active appartint au dix-huitième siècle, a pu connaître Saint Martin (1748-1803), dont les ouvrages ont exercé leur

fascination sur bien des chercheurs du dix-neuvième siècle (1).

N'oublions pas Christian Rosenkreutz (mort vers 1484), dont la Société mystique de la Rose-Croix, formée en 1614, posséda la connaissance vraie et dont l'esprit se retrouve dans « le Comte de Saint-Germain », ce personnage mystérieux qui apparaît et disparaît dans l'ombre, sous les éclairs livides du dix-huitième siècle expirant. Il faut aussi compter parmi les mystiques certains Quakers, cette secte des « Amis », tant persécutés, qui demandent l'illumination à la Lumière Intérieure et dont l'oreille est tendue sans cesse vers la Voix du Dedans. Il y eut bien d'autres mystiques encore, « dont le monde n'était pas digne », comme cette vraiment charmante et sage Mère Juliane de Norwich, qui vécut au quatorzième siècle. C'étaient là des Chrétiens d'élite, trop peu connus, mais qui justifiaient le Christianisme dans le monde.

Nous saluons, avec respect, ces Enfants de la Lumière qui émergent, çà et là, au cours des siècles, mais, il faut bien le reconnaître,

(1) Nous devons ces détails à l'article « Mysticisme », dans l'*Encyclopædia Britannica*, bien que cette publication ne soit aucunement responsable des opinions exprimées.

ils ne possédaient pas cette union étroite d'intelligence pénétrante et d'ardente dévotion, que donnait l'entraînement des Mystères ; nous sommes étonnés par leurs sublimes envolées, mais nous ne pouvons regretter que leurs dons si rares n'aient pas été développés sous cette magnifique *disciplina arcani*.

Alphonse Louis Constant, mieux connu sous son pseudonyme, Eliphas Lévi, s'est exprimé en termes assez justes, au sujet de la disparition des Mystères et la nécessité de les rétablir. — « Un grand malheur », dit-il en substance, « est arrivé au Christianisme. En trahissant les Mystères, les faux Gnostiques (car les Gnostiques, j'entends *ceux qui savaient*, furent les Initiés du Christianisme primitif) amenèrent l'Église à rejeter la Gnose et l'éloignèrent des vérités suprêmes de la Kabbale qui contiennent tous les secrets de la théologie transcendante..... Que la science absolue, que la raison la plus haute redeviennent le patrimoine des conducteurs du peuple ; que l'art sacerdotal et l'art royal saisissent le double sceptre des initiations antiques, et une fois encore le monde social émergera du chaos. Cessez de brûler les saintes images, car il faut aux hommes des temples et des

images ; mais chassez les mercenaires de la maison de prière. Que les aveugles cessent de conduire les aveugles. Reconstituez la hiérarchie de l'intelligence et de la sainteté. Reconnaissez enfin ceux qui savent comme maîtres de ceux qui croient (1). »

Les Églises reprendront-elles, de nos jours, l'enseignement mystique, les Mystères Mineurs ; prépareront-elles ainsi leurs enfants pour le rétablissement des Grands Mystères ; appelleront-elles de nouveau sur la terre des Instructeurs Angéliques, ayant pour Hiérophante le Maître Divin, Jésus ? — De cette question dépend l'avenir du Christianisme.

(1) *Les Mystères de la Magie.* Trad. par A.-E. Waite, pp. 58 et 60.

La citation est tirée, ainsi que celle de la p. 162 du présent volume, de l'ouvrage de A.-E. Waite, qui est plutôt une adaptation qu'une traduction de l'œuvre d'E. Lévi (N. de t.).

CHAPITRE IV

Le Christ historique.

Nous avons déjà montré, dans le chapitre premier, les points identiques communs à toutes les religions de ce monde. Nous avons vu que l'étude de ces croyances, symboles, rites, cérémonies, histoires et fêtes commémoratives identiques a fait naître une école moderne qui leur donne pour source commune l'ignorance humaine et une interprétation naïve de phénomènes naturels. Ces identités ont fourni des armes pour frapper tour à tour chaque religion, et les attaques les plus effectives portées contre le Christianisme et l'existence historique de son Fondateur ont puisé leur force à cette source. Au moment d'aborder maintenant l'étude de la vie du Christ—l'étude du Christianisme, de ses sacrements, de ses

doctrines — il serait dangereux d'ignorer les faits rassemblés par la Mythologie Comparée ; compris comme ils doivent l'être, ces faits cesseront d'être des adversaires et deviendront des alliés. Comme nous l'avons vu, les Apôtres et leurs successeurs n'hésitaient pas à voir, dans l'Ancien Testament, un sens allégorique et mystique beaucoup plus important que le sens historique — sans cependant nier celui-ci — et ils ne se faisaient aucun scrupule d'enseigner aux fidèles instruits, que certains de ces récits, historiques en apparence, étaient au fond purement allégoriques. La nécessité de bien comprendre ce fait n'est peut-être jamais plus grande qu'en étudiant l'histoire de Jésus, surnommé le Christ — car, en négligeant de démêler les fils embrouillés et de chercher où les symboles ont été pris pour des événements et des allégories pour de l'histoire, le récit perd pour nous ce qu'il offre de plus instructif, et sa beauté ce qu'elle a de plus rare. Nous ne saurions trop insister sur ce fait que le Christianisme gagne — au lieu de perdre — quand, suivant l'exhortation de l'Apôtre, la science vient s'ajouter à la foi et à la vertu (1). Cer-

(1) II, S Pierre, I, 5.

taines personnes ont peur d'affaiblir le Christianisme en laissant la raison l'étudier et trouvent « dangereux » de reconnaître à des événements, considérés jusqu'ici comme historiques, un sens plus profond — mythique ou mystique. Or ce serait, au contraire, fortifier le Christianisme, et l'étudiant, découvre avec joie que la perle de grand prix luit d'un orient plus pur et plus éclatant quand la couche d'ignorance disparaît et en laisse voir les couleurs.

Aujourd'hui deux écoles sont en présence, dont la rivalité acharnée a pour sujet l'histoire du grand Instructeur Hébreu. Pour la première, il n'y a dans les relations de Sa vie que des mythes et des légendes ayant pour objet d'expliquer certains phénomènes naturels, vestiges d'une manière pittoresque de présenter certains faits — d'inculquer aux esprits ignorants certaines grandes classifications d'événements naturels qui, par leur importance propre, se prêtaient à des enseignements moraux. Les partisans de cette manière de voir forment une école bien définie, comptant parmi ses membres beaucoup d'hommes très cultivés et fort intelligents ; une foule de personnes moins instruites leur font cortège et

insistent avec une ardeur immodérée sur leurs vues les plus subversives. Cette école a pour rivaux ceux dont la foi est le Christianisme orthodoxe; pour ceux-ci, toute la vie de Jésus est de l'histoire, sans mélange d'éléments légendaires ou mythiques ; ils affirment qu'il faut y voir uniquement la biographie d'un homme né en Palestine il y a environ dix-neuf siècles, auquel il est arrivé tout ce que les Évangiles rapportent ; ces récits ne sont, pour eux, que les annales d'une vie à la fois divine et humaine. Les deux écoles sont donc irréconciliables — l'une affirmant que tout est légende — l'autre maintenant que tout est histoire. De nombreuses opinions intermédiaires, recevant la dénomination générale de « libre-pensée », regardent le récit des Évangiles comme un mélange de légende et d'histoire, mais n'offrent aucun mode d'interprétation précis et rationnel — aucune explication satisfaisante de cet ensemble complexe. Nous trouvons, en outre, dans le sein de l'Eglise Chrétienne, un nombre considérable et toujours croissant de Chrétiens fidèles, pieux et cultivés, d'hommes et de femmes doués d'une foi sincère et d'aspirations religieuses, mais qui voient dans les Évangiles plus que l'histoire

d'un Homme Divin. S'appuyant sur les Écritures, ils affirment que l'histoire de Jésus renferme un sens plus profond et plus important que le sens superficiel et — sans nier le caractère historique de Jésus — soutiennent que LE CHRIST est plus que Jésus homme et qu'Il a un sens mystique. Ils basent leur opinion sur des paroles comme celles de Saint Paul : *Mes chers enfants, pour qui je ressens de nouveau les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Christ soit formé en vous* (1). Saint Paul ne parle évidemment pas ici d'un Jésus historique — mais bien d'une manifestation de l'âme humaine, où il voit la formation de Christ. Ailleurs le même Instructeur déclare que, même s'il a connu Christ selon la chair, il ne le connaît plus de cette manière (2) ; il nous donne forcément à conclure que, tout en reconnaissant le Christ selon la chair — Jésus, — il s'est élevé à une conception supérieure qui éclipse celle du Christ historique. Beaucoup de nos contemporains penchent vers cette manière de voir et, en présence des faits réunis par la Religion Comparée, déroutés par les contradictions des Évangiles,

(1) *Gal.*, IV, 19.
(2) II, *Cor.*, V, 16.

se heurtant à des problèmes qu'ils ne pourront résoudre tant qu'ils resteront liés au sens superficiel des Écritures, ils s'écrient, désespérés, que la lettre tue, mais que l'esprit vivifie et cherchent à découvrir un sens vaste et profond dans un récit aussi ancien que les religions de la terre et qui toujours a été le centre et l'âme de chacune des religions où il a reparu. Ces penseurs qui cherchent leur voie — trop isolés les uns des autres et trop indécis encore pour qu'on puisse les regarder comme une école — semblent, d'une part, tendre la main à ceux qui voient partout des légendes, en leur demandant d'accepter une base historique; de l'autre, ils mettent leurs frères Chrétiens en garde contre un danger sans cesse grandissant — celui de perdre entièrement le sens spirituel, en voulant se cramponner au sens littéral et unique que les progrès de la science contemporaine ne permettent plus de défendre. Oui — nous risquons de perdre « l'histoire du Christ » avec cette conception du Christ qui a soutenu et inspiré des millions de belles âmes, en Orient et en Occident. Peu importe que le Christ reçoive des noms différents ou qu'Il soit adoré sous d'autres formes ; nous risquons de laisser échapper la

perle de grand prix et d'être appauvris à jamais.

Ce qui est nécessaire, pour détourner ce danger, c'est de démêler les différents fils de l'histoire du Christ et de les ranger côte à côte — le fil historique, le fil légendaire, le fil mystique. Ces fils ont été réunis en un seul, et c'est un grand malheur pour les esprits sérieux ; en les démêlant, nous découvrirons que le savoir, loin de le déprécier, rend plus précieux le récit évangélique et que, pour ce récit comme pour tout ce qui est basé sur la vérité, plus la lumière est vive, plus elle révèle de beautés.

Nous étudierons d'abord le Christ historique, puis le Christ mythique, en troisième lieu le Christ mystique — et nous constaterons que la fusion d'éléments tirés de ces trois aspects nous donne le Jésus-Christ des Églises. Tous trois contribuent à constituer la Figure grandiose et pathétique qui règne souverainement sur les émotions et sur la pensée des Chrétiens — l'Homme de Douleur, le Sauveur, Celui qui aime les hommes, leur Seigneur.

Le Christ Historique ou Jésus Guérisseur et Instructeur.

Le fil de la biographie de Jésus peut être séparé sans difficulté des deux autres auxquels il s'enlace ; nous en faciliterons l'étude en nous reportant à ces annales du passé que les personnes compétentes peuvent vérifier par elles-mêmes et dont certains détails concernant le Maître Hébreu ont été donnés au monde par H.-P. Blavatsky et d'autres personnes encore, compétentes en matière d'investigations occultes. Beaucoup de lecteurs seront sans doute tentés de critiquer l'emploi du mot « compétent », quand il s'agit d'occultisme. Et pourtant cette expression signifie simplement une personne arrivée, par des études et un entraînement spéciaux, à acquérir des connaissances spéciales et à développer en elle-même des facultés lui permettant d'exprimer une opinion basée sur une connaissance personnelle et directe de l'objet dont elle s'occupe. Nous disons que Huxley est compétent en biologie — qu'un *Senior Wrangler* (1) est

(1) Grade universitaire. (N. d. t.)

compétent en mathématiques ou que Lyell est compétent en géologie. Nous pouvons, de même, appeler compétent en occultisme un homme arrivé—d'abord à approfondir intellectuellement certaines théories fondamentales concernant la constitution de l'homme et de l'univers — ensuite à développer en lui-même les facultés latentes chez tous, facultés susceptibles de développement quand on se consacre à des études appropriées et qui permettent d'étudier soi-même la nature, dans ses opérations les plus obscures. Un homme peut naître avec des dispositions pour les mathématiques et, en cultivant ces dispositions pendant des années, développer considérablement ses facultés de mathématicien. Un homme peut, de même, naître avec certaines facultés qui sont le propre de l'Ame et les développer par un entraînement et une discipline déterminés. Cet homme consacre-t-il ces facultés développées à l'étude des mondes invisibles, il devient compétent en matière de Science Occulte et peut vérifier, à volonté, les annales dont j'ai parlé plus haut. Ces vérifications sont inaccessibles aux personnes ordinaires, tout comme un ouvrage de mathématiques écrit en symboles de mathématiques pures est un

livre fermé pour les personnes ignorant cette science. Ces connaissances ne sont pas plus inaccessibles que d'autres. L'homme né avec une certaine disposition et qui la développe, arrive à acquérir les notions correspondantes; celui qui naît sans dispositions spéciales ou qui, les possédant, ne les cultive pas, doit se résigner à rester ignorant. Telles sont les conditions partout imposées à qui veut s'instruire; elles s'appliquent à l'Occultisme comme à toute autre science.

Les annales occultes confirment sur certains points le récit des Évangiles et le contredisent sur d'autres; elles nous montrent la vie de Jésus et nous permettent, par là, de la dégager des mythes qui l'entourent.

L'enfant dont le nom Hébreu a été changé en celui de Jésus naquit en Palestine, l'an 105 avant Jésus-Christ, sous le consulat de Publius Rutilius Rufus et de Gnœus Mallius Maximus. Ses parents étaient pauvres, mais de bonne famille; il fut instruit dans la connaissance des Écritures Hébraïques; sa ferveur religieuse et une gravité naturelle précoce décidèrent ses parents à le consacrer à la vie religieuse et ascétique. Peu après un séjour à Jérusalem — où le jeune homme montra son

extraordinaire intelligence et son ardeur à s'instruire, en se rendant dans le Temple auprès des docteurs — il fut envoyé dans le désert de la Judée méridionale, pour y être l'élève d'une communauté Essénienne. A l'âge de dix-neuf ans il entra dans le monastère Essénien qui se trouvait près du Mont Serbal — monastère très fréquenté par les savants allant de Perse et des Indes en Égypte ; une magnifique bibliothèque d'ouvrages occultes — dont plusieurs originaires de l'Inde Trans-Himâlayenne — y avait été formée. De cet asile de l'érudition mystique, Jésus se rendit plus tard en Égypte. La doctrine secrète, qui était l'âme de la secte Essénienne, lui ayant été entièrement communiquée, il reçut, en Égypte, l'initiation et devint disciple de la Loge unique et sublime à laquelle toute grande religion doit son Fondateur. L'Égypte était restée, pour le monde, un des centres où l'on gardait les vrais Mystères, dont tous les Mystères semi-publics ne sont qu'un pâle et lointain reflet. Les Mystères historiquement connus comme Égyptiens étaient l'ombre de la réalité « sur la Montagne (1) », et c'est en Égypte que le jeune

(1) *Origène contre Celse*, l. IV, ch. XVI. (N. d. t.)

Hébreu reçut la consécration solennelle le préparant à la Prêtrise Royale qu'il devait atteindre plus tard. Sa pureté surhumaine, sa dévotion débordante étaient telles que, dans sa virilité pleine de grâce, il s'élevait d'une manière extraordinaire au-dessus des ascètes farouches parmi lesquels il avait été formé, répandant sur les Juifs sévères qui l'entouraient le parfum d'une sagesse accompagnée de tendresse et de suavité — comme un rosier transporté dans un désert, y répandrait ses effluves embaumés sur la plaine stérile. Le charme dominateur de sa pureté immaculée entourait son front comme d'un radieux halo, et ses paroles, bien que rares, respiraient toujours la douceur et l'amour, éveillaient, même chez les plus rudes natures, une douceur momentanée, chez les plus inflexibles une sensibilité passagère. Jésus vécut ainsi pendant vingt-neuf années de son existence mortelle, croissant de grâce en grâce.

Cette pureté surhumaine et cette ferveur religieuse rendaient Jésus — homme et disciple — digne de servir de temple et d'habitation à une Puissance plus auguste, à une Présence immense. L'heure avait sonné où allait se produire l'une de ces manifestations Divines qui,

périodiquement, viennent aider l'humanité quand une impulsion nouvelle est nécessaire pour hâter l'évolution spirituelle des hommes, quand paraît à l'horizon une civilisation nouvelle. Les siècles allaient donner naissance au monde Occidental, et la sous-race Teutonique (1) allait relever le sceptre impérial que laissait échapper la main défaillante de Rome. Avant son avènement, un Sauveur du Monde devait apparaître et bénir l'Hercule-enfant, encore au berceau.

Un puissant « Fils de Dieu » allait s'incarner sur la terre — un Instructeur suprême *plein de grâce et de vérité* (2), un Être dans lequel habiterait au plus haut point la Sagesse Divine, véritablement « le Verbe » fait chair, un torrent de Lumière et de Vie surabondantes, une Fontaine d'où jaillirait à flots la Vie. Le Seigneur de toute Compassion et de toute sagesse — tel est Son nom — quittant le séjour des Régions Secrètes, apparut dans le monde des hommes.

(1) La sous-race Teutonique est, dans la classification théosophique, la cinquième de la quatrième race : elle comprend la plupart des populations du centre et de l'occident de l'Europe, notamment la majorité des Anglais, Allemands, Français. (N. d. t.)

(2) S. Jean, I, 14.

Il lui fallait un tabernacle humain, une forme humaine, le corps d'un homme ; or, où trouver un homme plus digne d'abandonner son corps, par un acte de renoncement joyeux et volontaire, à un Être devant lequel les Anges et les hommes s'inclinent avec la vénération la plus profonde—que cet Hébreu d'entre les Hébreux, le plus pur — le plus noble des « Parfaits », dont le corps sans souillure et le caractère immaculé étaient comme la fleur même de l'humanité? L'homme Jésus se présenta volontairement au sacrifice, « s'offrit sans tache » au Seigneur d'amour qui prit cette jeune enveloppe pour tabernacle et l'habita pendant trois années de vie mortelle.

Cette époque est marquée, dans les traditions réunies dans les Évangiles, par le Baptême de Jésus, quand le Saint-Esprit se montre *descendant du ciel comme une colombe et demeurant sur Lui* (1), et qu'une voix céleste s'écrie : « *C'est ici mon Fils bien-aimé ; écoutez-Le* ». Jésus, véritablement « *le Fils bien-aimé en qui le Père met toute son affection* (2) », Jésus « *se mit dès lors à prêcher* (3) » et fut

(1) S. Jean, I, 32.
(2) S. Matth., III, 17.
(3) *Ibid.*, IV, 17.

ce mystère merveilleux : « *Dieu manifesté en chair* (1). » Jésus est Dieu, mais Il n'est pas le seul, car : « *N'est-il pas écrit dans votre loi — J'ai dit : vous êtes des dieux? — Si la loi a appelé « dieux » ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et si l'Écriture ne peut être rejetée, comment pouvez-vous dire à celui que le Père a consacré et qu'il a envoyé dans le monde « tu blasphèmes » parce que j'ai dit : « Je suis le Fils de Dieu* (2)? » Les hommes sont véritablement tous Dieux par l'Esprit qui habite en eux, mais le Dieu Suprême ne se manifeste pas chez tous, comme chez ce Fils bien-aimé du Très-Haut.

Cette Présence ainsi manifestée, nous pouvons à juste titre lui donner le nom de « Christ » ; c'est Lui qui vient sous la forme de Jésus homme, parcourant les montagnes et les plaines de la Palestine, enseignant et guérissant, entouré de disciples choisis parmi les âmes les plus avancées. Le charme rare de Son amour souverain, qui répandait autour de Lui comme les rayons d'un soleil, attirait à Lui les hommes souffrants, fatigués, accablés ; la magie subtilement tendre de Sa Sagesse pleine de

(1) 1. *Tim.*, III, 16.
(2) S. Jean, X, 34-36.

bonté rendait plus pures, plus nobles et plus belles les vies qui entraient en contact avec la Sienne. Par des paraboles et un langage lumineusement imagé, Il instruisit les foules ignorantes qui se pressaient autour de Lui et, mettant en jeu les forces de l'Esprit pur, guérit de nombreux malades par la parole ou le toucher, renforçant les énergies magnétiques de Son corps immaculé par la force irrésistible de Sa vie intérieure. Rejeté par Ses frères Esséniens parmi lesquels il avait d'abord poursuivi Sa tâche (et dont les arguments hostiles à Sa résolution de vivre une vie aimante et laborieuse sont résumés dans le récit de la tentation), parce qu'Il apportait au peuple la sagesse spirituelle regardée par eux comme leur plus précieux et plus secret trésor et parce que Son amour sans limites accueillait les déclassés et les dégradés et s'adressait, dans les plus humbles comme dans les plus élevés, au Roi Divin, Il ne vit que trop tôt s'amasser autour de Lui les sombres nuages de la haine et du soupçon. Les docteurs et les magistrats de Son peuple en vinrent bientôt à Le regarder avec jalousie et colère; Sa spiritualité était pour leur matérialisme un reproche continuel; Sa puissance, la démonstration tacite mais

permanente de leur faiblesse. Trois années à peine après Son baptême, l'orage qui Le menaçait éclata, et le corps humain de Jésus expia le crime d'avoir servi de sanctuaire à la Présence glorieuse d'un Instructeur plus qu'humain.

La petite troupe de disciples choisis auxquels Jésus avait confié le dépôt de Ses instructions fut ainsi privée de la présence physique de son Maître avant d'avoir assimilé Sa doctrine — mais c'étaient des âmes déjà hautes et développées, prêtes à recevoir la Sagesse et capables de la transmettre à des hommes moins avancés. Le plus impressionnable était « le disciple que Jésus aimait » ; jeune, zélé, fervent, profondément dévoué à son Maître, il partageait Son esprit d'inépuisable amour. Saint Jean représenta, pendant le siècle qui suivit le départ physique du Christ, l'esprit de dévotion mystique qui aspire à l'extase, à la vision du Divin, à l'union avec Lui. Saint Paul, au contraire, le grand Apôtre qui vint plus tard, représente dans les Mystères le côté de la Sagesse.

Le Maître n'oublia pas Sa promesse de venir à eux quand le monde ne Le verrait plus (1) et,

(1) S. Jean, XIV, 18, 19.

pendant plus de cinquante années, les visita, revêtu de Son corps spirituel subtil, continuant les leçons commencées quand Il était avec eux et les formant dans la connaissance des vérités occultes. La plupart des disciples habitaient en commun, dans un lieu retiré situé sur les confins de la Judée ; n'attirant pas l'attention parmi les nombreuses communautés semblables en apparence à la leur, ils étudiaient les vérités profondes que le Maître leur avait enseignées et développaient en leur âme « les dons de l'Esprit ».

Ces leçons, commencées quand Il vivait physiquement auprès d'eux et qu'Il poursuivit après avoir quitté Son corps, formèrent la base des « Mystères de Jésus » que nous avons vus gardés par l'Église Primitive et servirent de vie intérieure — de noyau — aux éléments hétérogènes d'où sortit plus tard le Christianisme ecclésiastique.

Nous possédons, dans un fragment remarquable intitulé *Pistis Sophia*, un document du plus haut intérêt, traitant de la doctrine secrète et écrit par le fameux Valentin. Il est dit dans cet ouvrage que, pendant les onze années qui suivirent Sa mort, Jésus instruisit Ses disciples jusqu'à « la région des premiers statuts seu-

lement et jusqu'à la région du premier mystère, du mystère qui est derrière le voile (1) ». Ils n'avaient pas encore appris la répartition des ordres angéliques, dont quelques-uns sont mentionnés par Ignace (2). Puis Jésus, étant « sur la Montagne » avec Ses Disciples, après avoir reçu Son vêtement mystique, la connaissance de toutes les régions et les Paroles de Pouvoir qui en sont la clef, poursuivit l'instruction de Ses disciples et leur fit cette promesse : « Je vous rendrai parfaits en toute perfection, depuis les mystères de l'intérieur jusqu'aux mystères de l'extérieur. Je vous remplirai de l'Esprit, et ainsi vous serez appelés spirituels, parfaits en toute perfection (3) ». Alors Jésus leur parla de la Sophia ou Sagesse, de sa tentative de s'élever jusqu'au Très-Haut suivie par sa chute au sein de la matière, de ses appels à la Lumière en qui elle avait eu foi ; Il leur dit que Jésus fut envoyé pour l'arracher du chaos, la couronner de Sa lumière et faire cesser son esclavage. Il leur parla encore du Mystère suprême, ineffable, le plus simple et

(1) Valentin, trad. de G. R. S. MEAD, *Pistis Sophia*, l. I, 1.
(2) *Ante*, p. 77.
(3) *Ibid.*, 60.

le plus clair de tous, bien qu'il soit le plus élevé, Mystère qu'un renoncement absolu au monde permet seul de connaître (1). Cette connaissance transforme les hommes en Christs, car de tels « hommes sont Moi-Même et Je suis ces hommes », et Christ est Le Mystère suprême (2). Sachant cela, les hommes sont « transformés en lumière pure et sont amenés au sein de la lumière (3) ». Et Jésus accomplit pour Ses disciples la grande cérémonie de l'Initiation, le baptême « qui conduit au séjour de la vérité et au séjour de la lumière », et leur prescrivit de la célébrer à leur tour pour d'autres, qui en seraient dignes : « Cachez pourtant ce mystère, ne le communiquez pas à tous, mais à celui-là (seul) qui observera toutes les choses que Je vous ai dites dans mes commandements (4). »

Après quoi, leur instruction étant complète, les apôtres retournèrent dans le monde, pour y prêcher, toujours aidés par leur Maître.

Or, ces mêmes disciples et leurs premiers collègues notèrent de mémoire toutes les pa-

(1) *Ibid.*, l. II, 218.
(2) *Ibid.*, 230.
(3) *Ibid.*, 357.
(4) *Ibid.*, 377.

roles et toutes les paraboles qu'ils avaient entendu prononcer en public par le Maître et réunirent avec un grand zèle tous les récits qu'il leur fut possible de trouver, les rédigeant également, et faisaient circuler ces recueils parmi tous ceux qui, peu à peu, s'attachaient à leur petite communauté. Les recueils ainsi formés diffèrent entre eux, chaque membre de la communauté rédigeant ce qu'il se rappelait personnellement, en y ajoutant un choix fait parmi les récits des autres. Les enseignements intérieurs donnés par le Christ à Ses disciples d'élite ne furent pas notés par écrit, mais communiqués oralement aux personnes jugées dignes de les recevoir — à des étudiants réunis en communautés peu nombreuses, afin de mener une vie retirée, tout en restant en relation avec le groupe central.

Le Christ historique est donc un Être glorieux appartenant à la grande hiérarchie spirituelle qui dirige l'évolution spirituelle de l'humanité ; Il employa, pendant environ trois années, le corps humain du disciple Jésus et consacra la dernière de ces trois années à enseigner en public, parcourant la Samarie et la Judée ; Il guérit les maladies et accomplit d'autres actes occultes remarquables ; Il S'en-

toura d'une petite troupe de disciples qu'Il forma dans la connaissance des vérités intimes de la vie spirituelle; Il attira les hommes à Lui par Son amour et Sa douceur extraordinaires et la haute sagesse que respirait Sa personne; enfin, Il fut mis à mort pour blasphème, ayant enseigné que la Divinité habitait en lui, comme en tous les hommes. Il vint donner à la vie spirituelle de ce monde une impulsion nouvelle, communiquer de nouveau la doctrine intérieure intéressant la vie spirituelle, montrer une fois encore à l'humanité le chemin étroit qui existait de tout temps, proclamer l'existence du « Royaume des Cieux », de l'Initiation conduisant à cette connaissance de Dieu qui est la vie éternelle, faire entrer enfin dans ce Royaume quelques élus capables de transmettre leur savoir à d'autres. Autour de cette Glorieuse Figure s'amassèrent les mythes qui L'unissent à la longue suite de Ses prédécesseurs ; ces mythes donnent sous une forme allégorique l'histoire de toutes les carrières semblables, car ils symbolisent l'action du Logos dans l'Univers et l'évolution supérieure de l'âme humaine individuelle.

Il ne faudrait pas supposer que le Christ cessa d'agir pour Ses disciples après avoir ins-

tué les Mystères ou qu'Il Se borna désormais à y faire de rares apparitions. Cet Être Puissant qui avait pris pour véhicule le corps de Jésus et dont la protection veille sans cesse sur l'évolution spirituelle de la cinquième Race, remit l'Église naissante entre les fortes mains du saint disciple qui Lui avait sacrifié son corps. Atteignant la perfection de l'évolution humaine, Jésus devint un des Maîtres de la Sagesse et Se chargea spécialement du Christianisme, qu'Il chercha toujours à guider dans la bonne voie, à protéger, à garder et à fortifier. C'était Lui l'Hiérophante des Mystères Chrétiens, le Maître direct des Initiés ; c'était la sienne l'inspiration qui alimentait, dans l'Église, la flamme de la Gnose, jusqu'au jour où la masse envahissante de l'ignorance devint si grande que Son souffle même ne put empêcher la flamme de s'éteindre. C'était Son travail patient qui donnait à tant d'âmes la force de supporter les ténèbres et de conserver précieusement l'étincelle de l'aspiration mystique, la soif d'atteindre le Dieu Caché. C'était Lui qui versait à flots la vérité dans les intelligences aptes à la recevoir — si bien que les mains, se rencontrant à travers les siècles, se passèrent la torche de la connaissance, sans qu'elle

s'éteignît jamais. C'était la Sienne la Figure qui se tenait près de la roue du supplice et dans la flamme des bûchers, encourageant Ses confesseurs et Ses martyrs et remplissant leur cœur de Sa paix. C'était Lui qui soulevait l'éloquence tonnante de Savonarole — guidait la sagesse d'Érasme — inspirait l'éthique profonde de Spinoza, dans sa divine ivresse. C'était Son énergie qui poussait Roger Bacon, Galilée, Paracelse, à sonder la nature. C'était Sa beauté qui attirait Fra Angelico, Raphaël et Léonard de Vinci — qui inspirait le génie de Michel-Ange — qui brillait pour Murillo — qui permit d'élever ces merveilles du monde : le Dôme de Milan, Saint-Marc de Venise et la cathédrale de Florence. C'était Ses harmonies qui chantèrent dans les messes de Mozart, les sonates de Beethoven, les oratorios de Händel, les fugues de Bach, l'austère splendeur de Brahms. C'était Sa Présence qui soutenait les mystiques solitaires, les occultistes persécutés, les chercheurs patients, dans leur poursuite de la vérité. Par la persuasion et par la menace — par l'éloquence d'un saint François et les sarcasmes d'un Voltaire — par la douce soumission d'un Thomas à Kempis et la rudesse virile d'un Luther, Il s'efforça d'instruire

et de réveiller, d'attirer à la sainteté ou d'éloigner du mal par la souffrance. Depuis tant de siècles Il a lutté, il a combattu et jamais — bien qu'Il eût à porter le pesant fardeau des Églises — jamais Il ne laissa sans réponse ou sans consolation un seul cœur humain dont l'appel montait vers Lui. Il S'efforce aujourd'hui de détourner pour le Christianisme une partie du grand fleuve de Sagesse qui descend sur l'humanité altérée; Il cherche au sein des Églises des hommes capables d'entendre la Sagesse et de répondre, quand Il demandera des messagers pour la transmettre à son troupeau : « Me voici, envoie-moi. »

CHAPITRE V

Le Christ mythique.

Nous avons déjà vu comment la Mythologie Comparée sert d'arme pour combattre la Religion ; ses coups les plus dangereux ont été portés contre le Christ. La mise au monde par une Vierge le « Jour de Noël », le massacre des Innocents, Les miracles du Christ et Ses enseignements, Sa crucifixion, Sa résurrection et Son ascension, tous ces événements que présente l'histoire de Sa vie, on nous les montre de même dans les récits d'autres vies et ces identités servent d'argument pour mettre en doute son existence historique. En ce qui concerne les miracles et la doctrine, nous n'insisterons pas. La plupart des grands Instructeurs, nous le reconnaissons, ont accompli des actes qui, sur le plan physique, semblent mira-

culeux à Leurs contemporains, mais — comme les occultistes le savent — sont dus à l'emploi de facultés propres à tout Initié au-dessus d'un certain grade. Nous reconnaissons aussi que la doctrine de Jésus ne Lui appartient pas exclusivement ; mais, si l'étudiant de la Mythologie Comparée croit avoir prouvé que l'inspiration divine n'existe pas, en montrant l'identité des enseignements moraux donnés par Manou, par le Bouddha, par Jésus, l'occultiste déclare que Jésus devait forcément répéter les enseignements de Ses prédécesseurs, puisqu'Il était envoyé par la même Loge. Les vérités profondes concernant l'Esprit Divin et l'Esprit Humain étaient aussi absolues vingt mille ans avant la naissance de Jésus en Palestine qu'après Sa venue. Affirmer que le monde a été privé d'une semblable doctrine et que l'homme a été laissé dans les ténèbres morales depuis son origine jusqu'à une époque plus ancienne que la nôtre de vingt siècles, équivaut à dire qu'il y avait une humanité sans Maître, des enfants sans Père, des âmes demandant à grands cris la lumière, au sein de ténèbres qui restaient muettes — idée aussi blasphématoire envers Dieu qu'elle est désolante pour l'homme — théorie contredite par

l'apparition de tant de Sages, par l'existence de littératures sublimes, pendant des milliers de siècles avant l'avènement du Christ.

Reconnaissant donc en Jésus le grand Maître de l'Occident, le Messager suprême envoyé par la Loge au monde occidental, il nous reste à résoudre une difficulté qui a détaché beaucoup de personnes du Christianisme. Pourquoi les fêtes commémoratives d'événements arrivés dans la vie de Jésus se retrouvent-elles dans des religions plus anciennes que le Christianisme et y rappellent-elles des événements identiques survenus dans la vie d'autres Instructeurs ?

La Mythologie Comparée est venue, dans les temps modernes, poser cette question ; elle est née il y a environ un siècle, ayant fait son apparition avec l'*Histoire Abrégée de différents cultes* de Dulaure, l'*Origine de tous les cultes* de Dupuis, le *Hindu Pantheon* de Moor et l'*Anacalypsis* de Godfrey Higgins. Ces ouvrages furent suivis d'une foule d'autres, toujours plus scientifiques et plus exacts dans leur manière de réunir et de comparer les faits, si bien qu'il est devenu impossible pour une personne instruite, même de mettre en doute les identités et les ressemblances qui se pré-

sentent partout. De nos jours, aucun Chrétien, à moins d'être illettré, ne voudrait soutenir que les Symboles, cérémonies et rites Chrétiens sont uniques. Parmi les personnes sans instruction, nous voyons bien encore la foi naïve marcher de pair avec l'ignorance des faits, mais, en dehors de cette catégorie, aucun Chrétien, même le plus fervent, ne nie que le Christianisme a beaucoup de points communs avec des religions plus anciennes. On sait d'ailleurs que, dans les premiers siècles « après Jésus-Christ », ces ressemblances étaient reconnues de tous et que la Mythologie Comparée moderne ne fait que répéter, avec plus de précision, ce qui était universellement admis dans l'Église Primitive. Justin, Martyr, par exemple, ne se lasse pas de citer les religions de son temps et, si un adversaire moderne du Christianisme voulait réunir un grand nombre de cas où la doctrine Chrétienne est identique à celle de religions plus anciennes, il ne saurait suivre de meilleurs guides que les apologistes du deuxième siècle. Ils citent les enseignements, les récits, les symboles Païens et s'appuient sur le fait même de leur identité à ceux du Christianisme, pour montrer qu'il ne faut pas rejeter ces derniers à

la légère, comme inadmissibles. « Les auteurs, dit Justin, Martyr, qui nous ont transmis les mythes des poètes, ne fournissent point de preuves aux jeunes gens qui les étudient. Quant à nous, nous allons démontrer qu'ils sont dus à l'inspiration de méchants démons et destinés à tromper et à dévoyer la race humaine. Car, ayant entendu proclamer par les prophètes la venue du Christ et le châtiment par le feu des hommes impies, ces démons firent apparaître certains hommes sous le nom de fils de Jupiter, espérant par là donner l'impression que ce qu'on dit du Christ n'est qu'un conte merveilleux du même genre que les récits des poètes. » « A vrai dire, les démons, ayant entendu le prophète prescrire ces ablutions, inspirèrent à ceux qui pénètrent dans leurs temples pour offrir des libations et des holocaustes, l'idée de s'asperger de la même façon ; ils ont amené de même leurs fidèles à se laver entièrement en quittant le temple. » « Les méchants démons l'ont imitée (la Cène) dans les mystères de Mithras et prescrivent de célébrer un rite analogue (1). » « Quant à moi, je ris en découvrant le méchant déguisement dont les

(1) Vol. II, Justin, Martyr, *Première Apologie*, §§, liv. LXII et LVXI.

esprits malins ont affublé les doctrines divines du Chritianisme, afin d'en détourner les autres hommes (1). »

Ces identités étaient donc regardées comme l'œuvre des démons — comme des copies d'originaux Chrétiens répandues à profusion dans le monde, antérieurement au Christ, pour nuire à la réception de la vérité quand elle apparaîtrait. Il est difficile de voir dans les doctrines les plus anciennes des copies et dans les plus récentes les originaux — mais, sans discuter avec Justin, Martyr, si les copies ont précédé les originaux, ou les originaux les copies, nous acceptons son témoignage quand il déclare que ces identités existaient entre les croyances répandues à cette époque dans l'Empire Romain et la religion nouvelle qu'il défendait lui-même.

Tertullien est tout aussi catégorique; il mentionne en ces termes l'objection faite, de son temps également, au Christianisme : « Les peuples qui n'ont aucune notion de ce que l'Esprit peut accomplir attribuent à leurs idoles la faculté de communiquer à l'eau des propriétés identiques. » — « Je reconnais le

(1) Vol. II, Justin, Martyr, *Deuxième Apologie*, § XIII.

fait, répond très franchement Tertullien, mais ces gens-là emploient, sans s'en douter, une eau privée de toute efficacité. Certaines ablutions accompagnent en effet leur initiation à des rites sacrés propres à une Isis ou à un Mithras célèbre ; ils honorent les Dieux eux-mêmes par des ablutions..... Aux jeux Apollinaires et Eleusiniens ils sont baptisés et supposent qu'ils obtiendront ainsi la régénération et la rémission des peines méritées par leurs parjures. Nous reconnaissons le fait et constatons ici encore le zèle du diable cherchant à imiter les choses de Dieu en baptisant, lui aussi, ses serviteurs (1). »

Pour résoudre le problème de ces identités, il faut étudier le Christ Mythique — le Christ des mythes ou légendes solaires — car ces mythes sont les formes pittoresques sous lesquelles ont été données au monde certaines vérités profondes.

Or un « mythe » ne répond en aucune façon à l'idée qu'on s'en fait généralement ; ce n'est pas une histoire fantastique reposant sur un fait ou même dépourvue de toute base réelle. **Le mythe est infiniment plus vrai que l'histoire ;**

(1) TERTULLIEN, *Du Baptême*, ch. V.

l'histoire ne nous montre que des ombres, le mythe nous parle des corps qui les produisent. « Ce qui est en haut est analogue à ce qui est en bas... » Nous pouvons ajouter que ce qui est en haut *précède* ce qui est en bas. Notre système a été édifié suivant certains grands principes; ces principes, des lois déterminées en assurent l'application détaillée; certains Êtres personnifient ces principes; les lois sont Leurs modes d'action. D'innombrables êtres de grade inférieur servent de véhicules — d'agents — d'instruments à Leurs activités ; parmi ces derniers se trouvent des Egos humains qui leur sont associés dans cette tâche et jouent un rôle dans le grand drame cosmique. Tous ces travailleurs, appartenant aux mondes invisibles, projettent leurs ombres sur la matière physique, et ces ombres sont des « choses », les corps, les objets qui composent l'univers physique. Ces ombres ne donnent qu'une pauvre idée des objets dont elles proviennent; ce ne sont que des silhouettes présentant, au lieu de détails, une obscurité uniforme ; elles ont une longueur et une largeur, mais aucune profondeur.

L'Histoire est un récit, très imparfait et souvent défiguré, du jeu capricieux de ces ombres

dans le monde irréel de la matière physique. Il suffit d'avoir vu des Ombres chinoises habilement réglées et d'avoir comparé les mouvements exécutés derrière l'écran où se projettent les ombres au jeu des ombres sur l'écran, pour se faire une idée très nette de la nature illusoire des *ombres-actions* et pouvoir en déduire plusieurs analogies suggestives (1).

Le mythe est le récit des mouvements de ceux qui projettent leurs ombres, et le langage employé pour ce récit est ce qu'on appelle le langage symbolique. Ici-bas nous employons des mots pour représenter les objets ; le mot « table », par exemple, est le symbole d'un objet déterminé d'un certain genre. Or, sur des plans plus élevés, les symboles représentent également des objets ; ils constituent un alphabet pittoresque employé par tous les auteurs de mythes, et chacun possède un sens déterminé. Un symbole sert à représenter un certain objet, tout comme nos mots servent à distinguer les objets entre eux. La connaissance des symboles est donc nécessaire pour lire un mythe ; car les premiers auteurs des

(1) L'étudiant lirait avec avantage les pages de Platon sur la « Caverne » et ses habitants, en se rappelant que Platon était un Initié (*République*, l. VII).

grands mythes ont toujours été des Initiés, habitués à employer le langage symbolique et qui, naturellement, emploient les symboles dans leur sens fixe et conventionnel.

Un symbole offre un sens principal, puis différents sens secondaires qui se rattachent au premier. Le Soleil, par exemple, est le symbole du Logos ; c'est là son sens principal ou primaire. Mais le Soleil marque aussi l'incarnation du Logos — ou encore l'un quelconque des grands Envoyés qui Le représentent momentanément — comme un ambassadeur représente son Roi. Les grands Initiés chargés de missions spéciales, qui S'incarnent parmi les hommes et vivent avec eux, pendant quelque temps, comme Rois ou Instructeurs, seraient désignés par le symbole du Soleil. Individuellement parlant, ce symbole ne leur appartient pas, mais il leur est conféré par leur dignité.

Tous ceux qui sont représentés par ce symbole offrent certaines particularités, se trouvent dans certaines situations, suivent certains modes d'activité pendant leurs vies terrestres. Le Soleil est l'ombre physique ou, comme il est appelé, le corps du Logos ; par suite, son cours annuel représente Son acti-

vité, mais d'une manière imparfaite : telle une ombre représentant les mouvements de l'objet qui la cause. Le Logos, « le Fils de Dieu », descendu sur le plan matériel, a pour ombre le cours annuel du Soleil ; cette vérité nous est présentée dans le Mythe Solaire. De même, une incarnation du Logos, ou de l'un de Ses grands ambassadeurs, représentera aussi comme une ombre, dans Son corps d'homme, cette activité du Logos. Les biographies de ces ambassadeurs offrent donc forcément des points identiques. Bien plus, l'absence de ces points indiquerait immédiatement que la personne en question n'était pas un ambassadeur plénipotentiaire, mais que sa mission était moins haute.

Le Mythe Solaire est donc un récit exposant tout d'abord l'activité du Logos ou Verbe dans le Cosmos ; subsidiairement, il raconte la vie d'un être qui est, soit une incarnation du Logos, soit un de Ses ambassadeurs. Le Héros du mythe est généralement représenté comme un Dieu ou Demi-Dieu, et sa carrière — comme l'aura fait comprendre ce qui précède — sera déterminée par le cours du Soleil, cet astre étant l'ombre du Logos. La partie du trajet parcourue pendant la vie humaine

est celle qui tombe entre le solstice d'hiver et l'arrivée au zénith, en été. Le Héros naît au solstice d'hiver, meurt à l'équinoxe de printemps et, vainqueur de la mort, monte au ciel.

A cet égard, la citation suivante est intéressante, bien que l'auteur, se plaçant à un point de vue plus général, envisage le mythe comme une allégorie représentant des vérités sous-jacentes :

« La légende, a dit Alfred de Vigny, est souvent plus vraie que l'histoire, car elle ne raconte pas des faits souvent incomplets et avortés, mais le génie même de grands hommes et de grandes nations. — Cette belle pensée peut s'appliquer admirablement à l'Évangile, car l'Évangile n'est pas seulement le récit du passé ; c'est encore le récit de tout ce qui est et de tout ce qui sera éternellement. Toujours le Sauveur du monde sera adoré par les rois de l'intelligence, représentés par les Mages. Toujours Il multipliera le pain Eucharistique pour nourrir et réconforter les âmes ; toujours, quand nous L'invoquerons dans la nuit et dans la tempête, Il viendra vers nous, marchant sur les eaux ; toujours Il étendra Sa main pour nous faire franchir la crête des

vagues ; toujours Il guérira nos maladies et nous rendra la lumière ; toujours, à Ses fidèles, Il apparaîtra lumineux et transfiguré, sur le Thabor, interprétant la loi de Moïse et modérant le zèle d'Élie (1). »

Comme nous le verrons, les mythes sont intimement liés aux Mystères, car les Mystères consistaient, en partie, à montrer dans des tableaux animés les événements des mondes supérieurs prenant corps dans les mythes. Dans les Pseudo-Mystères, des fragments incomplets des tableaux animés montrés dans les véritables Mystères étaient même représentés dans un drame et sur une scène, par des acteurs. Beaucoup de mythes secondaires sont précisément ces drames mis en paroles.

Rien de plus clair, dans ses grandes lignes, que l'histoire du Dieu-Solaire ; sa vie laborieuse occupe les six premiers mois de l'année solaire, les six derniers étant une période de protection et de conservation générales ; il naît toujours au solstice d'hiver, après le jour le plus court de l'année, à minuit, le 24 Décembre, quand le signe Virgo s'élève au dessus de l'horizon ; né au moment où paraît ce

(1) ELIPHAS LÉVI, *The Mysteries of Magic*, p. 48. V. note page 124. (N. d. T.)

signe, il est toujours mis au monde par une vierge qui conserve sa virginité après la naissance de l'Enfant Solaire, comme la Virgo céleste demeure intacte et pure quand, dans les cieux, elle donne naissance au Soleil. L'enfant est faible et débile comme un nouveau-né ; il est venu au monde quand les jours sont les plus courts et les nuits les plus longues (nous sommes au nord de l'équateur) ; son enfance est entourée de dangers et, tout d'abord, le règne des ténèbres est beaucoup plus long que le sien ; il survit néanmoins à tous ces périls qui le menacent, et le jour s'allonge à mesure que s'approche l'équinoxe de printemps ; enfin, arrive le moment de son passage, la crucifixion, dont la date varie chaque année. Certaines sculptures représentent le Dieu Solaire entouré par le cercle de l'horizon ; sa tête et ses pieds touchent le cercle au Nord et au Sud, ses mains étendues le touchent à l'Est et à l'Ouest. « Il a été crucifié. » Puis il s'élève triomphant et monte au ciel ; il mûrit l'épi et la grappe et donne de sa propre vie pour former leur substance et, par eux, le corps de ses adorateurs. Le Dieu né à l'aube du 25 Décembre est toujours crucifié à l'équinoxe vernal et donne toujours sa vie

pour nourrir ses adorateurs. Tels sont les caractères les plus saillants du Dieu Solaire. La date de la naissance est fixe, celle de la mort est variable, et ce fait devient des plus significatifs quand nous nous rappelons que la première répond à une position solaire fixe et la seconde à une position variable. « Pâques » est une fête variable, calculée d'après les positions relatives du soleil et de la lune. Ce serait là une manière impossible de fixer chaque année l'anniversaire d'un événement historique, tandis que c'est une manière très naturelle, ou mieux inévitable, de calculer une fête solaire. Ces dates changeantes ne se rapportent pas à l'histoire d'un homme, mais au Héros du mythe solaire.

Les mêmes événements se retrouvent dans les vies des différents Dieux-Solaires, et l'antiquité nous en donne d'innombrables exemples. L'Isis Égyptienne — comme Marie de Bethléem — était Notre-Dame Immaculée, l'Etoile de la Mer, la Reine du Ciel, la Mère de Dieu; nous la voyons représentée debout sur le croissant, couronnée d'étoiles; elle nourrit le jeune Horus, et la chaise où sa mère est assise, l'enfant sur ses genoux, porte une croix sur le revers du dossier. La Virgo du Zodiaque est

représentée, dans certains dessins anciens, comme une femme allaitant un enfant; elle est le type de toutes les Madones à venir, portant des Enfants divins, et montre l'origine du symbole; Devaki est, de même, représentée tenant dans ses bras le divin Krishna, comme l'est également Mylitta ou Istar à Babylone, toujours avec la couronne d'étoiles; l'enfant Tammuz est sur ses genoux. Mercure et Hercule, Persée et les Dioscures, Mithras et Zarathustra étaient tous de naissance à la fois divine et humaine.

Le rapport entre le solstice d'hiver et Jésus est également significatif. La naissance de Mithras était célébrée, au solstice d'hiver, avec de grandes réjouissances; Horus, lui aussi, était né à cette date : « Sa naissance est un des plus grands mystères de la religion (Égyptienne). Des peintures murales la représentant se trouvaient dans les temples... Il était le fils de la Divinité. A Noël, ou le jour correspondant à notre fête, son image était portée hors du sanctuaire avec des cérémonies spéciales, comme à Rome l'image du Bambino est encore portée hors des églises et montrée en public (1). »

(1) BONWICK, *Egyptian Belief*, p. 157. Cité dans *The Great Law*, de WILLIAMSON, p. 26.

Relativement au choix du 25 Décembre comme date de la naissance de Jésus, Williamson s'exprime en ces termes :

« Tous les chrétiens savent que le 25 Décembre est *maintenant* la fête, reconnue, de la naissance de Jésus, mais peu de personnes savent qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Cent trente-six dates différentes, dit-on, furent choisies par différentes sectes chrétiennes. Lightfoot place cet événement au 15 Septembre, d'autres en Février ou Août. Epiphane mentionne deux sectes dont l'une célébrait Noël en Juin, l'autre en Juillet. La question fut définitivement réglée par le pape Jules Ier, en 337 ap. J.-C., et saint Chrysostôme, écrivant en 390, dit : *A Rome ce jour-là* (c'est-à-dire le 25 Décembre) *vient aussi d'être choisi comme celui de la naissance de Christ, afin que — les païens étant occupés par leurs cérémonies (les Brumalia, en l'honneur de Bacchus) — les Chrétiens puissent célébrer leurs propres rites sans être molestés.* Gibbon, dans *la Décadence et la Chute de l'Empire Romain*, dit aussi : *Les Romains* (Chrétiens), *tout aussi ignorants que leurs frères relativement à la date de Sa naissance (celle du Christ), choisirent pour la fêter solennellement, le* 25 *Décem-*

bre, moment des Brumalia du solstice d'hiver, où les Païens célèbrent chaque année la naissance du Soleil. King, dans *Gnostics and their remains*, dit à son tour: *L'antique fête célébrée le 25 Décembre en l'honneur de la naissance de l'Être Invincible* (1), *et marquée par les grands jeux au Cirque, se rapporta ensuite à la commémoration de la naissance de Christ, dont la date exacte, comme l'avouent de nombreux Pères de l'Église, était alors, comme aujourd'hui, inconnue.* De nos jours enfin, suivant le Chanoine Farrar: *Tout effort pour découvrir le mois et le jour de la Nativité est inutile. Nous n'avons aucune donnée qui nous permette de les déterminer, même d'une manière approximative.* Nous pouvons conclure de ce qui précéde que la fête du solstice d'hiver a été, dans l'antiquité, célébrée dans les pays les plus éloignés les uns des autres, en l'honneur de la naissance d'un Dieu qu'on appelle presque invariablement un *Sauveur* et dont la mère est nommée Vierge immaculée. Enfin, les ressemblances frappantes dont nous avons donné des exemples, non

(1) La fête « Natalis Solis Invicti », le jour de la naissance de l'Invincible Soleil.

seulement entre les naissances, mais aussi entre les vies de ces Dieux Sauveurs, sont beaucoup trop nombreuses pour s'expliquer par une simple coïncidence (1). »

En ce qui concerne le Bouddha, il nous est possible de constater la manière dont un mythe s'attache à un personnage historique. L'histoire de Sa vie est bien connue et, dans la plupart des récits Indiens, Sa naissance est simplement celle d'un homme ; mais, d'après la relation Chinoise, Il est né d'une vierge — Mayâdevi — le mythe archaïque trouvant en Lui un nouveau Héros.

Williamson nous dit aussi que, chez les peuples Celtiques, on allumait et on allume encore des feux sur les collines ; ces feux, que les Irlandais et les montagnards Écossais appellent Bheil ou Baaltinne, portent ainsi le nom de Bel, Bal ou Baal — l'ancienne divinité des Celtes — le Dieu-Soleil — bien qu'ils soient maintenant allumés en l'honneur du Christ (2).

Envisagée sous son véritable jour, la fête de Noël ne pourrait que présenter de nou-

(1) WILLIAMSON, *The Great Law*, pp. 40-42. Les personnes désirant étudier cette question, ne sauraient mieux faire que de lire *The Great Law*, dont l'auteur est un homme profondément religieux et un chrétien.

(2) *Ibid.*, p. 36, 27.

veaux motifs de se réjouir et un caractère plus sacré, puisque les serviteurs de Christ, y voyant la répétition d'une antique solennité, la retrouveraient dans le monde entier et loin — bien loin — en remontant le cours des siècles. Les cloches de Noël résonnent donc à travers l'histoire de l'humanité, et la nuit des temps nous renvoie l'écho de leurs harmonies vibrantes. Ce n'est pas la possession exclusive, mais bien l'acceptation universelle qui est la marque distinctive de la vérité.

La date de la mort — comme nous l'avons dit plus haut — n'est pas une date fixe comme celle de la naissance. La première est calculée d'après les positions relatives du Soleil et de la Lune à l'équinoxe de printemps, qui varie chaque année, et la mort de tous les Héros Solaires est célébrée à cette époque. L'animal qui symbolise le Héros est le signe du Zodiaque, dans lequel, à son époque, le Soleil atteint l'équinoxe vernal ; or celui-ci varie suivant la précession des équinoxes. En Assyrie, Oannes avait pour signe Pisces, le Poisson ; il était représenté sous cette forme. Mithras coïncide avec Taurus ; aussi chevauche-t-il sur un Taureau. Osiris était adoré sous la forme d'Osiris-Apis ou Sérapis — le Taureau.

A Babylone, Mérodach était adoré sous la forme d'un Taureau — comme l'était Astarté en Syrie. Quand le Soleil est en Aries — le Bélier ou l'Agneau — Osiris est représenté sous la forme du Bélier; il en est de même d'Astarté et de Jupiter Ammon, et c'est encore le même animal qui devient le symbole de Jésus, l'Agneau de Dieu. On trouve partout sculpté, dans les catacombes, l'Agneau comme symbole de Jésus ; Il est souvent aussi représenté appuyé contre une croix. Williamson dit à ce sujet: « L'Agneau finit par être représenté sur la croix, mais ce ne fut que lors du sixième synode de Constantinople, réuni vers 680, qu'il fut décidé de remplacer le symbole primitif par une figure humaine attachée sur la croix. Ce décret fut confirmé par le pape Adrien Ier (1). » Le Poisson, symbole desplus anciens, est également appliqué à Jésus, et c'est ainsi qu'Il est représenté dans les catacombes.

La mort et la résurrection du Héros Solaire arrivent au moment — ou presque au moment — de l'équinoxe vernal, aussi invariablement que sa naissance au solstice d'hiver. C'est le

(1) *The Great Law*, p. 116.

moment où Osiris, tombé sous les coups de Typhon, est représenté sur le cercle de l'horizon, les bras étendus, comme un crucifié. Cette attitude indiquait primitivement, non pas la souffrance, mais la bénédiction. Chaque année, à l'équinoxe de printemps, la mort de Tammuz était pleurée en Babylonie et en Syrie; même coutume en Syrie et en Grèce pour Adonis, en Phrygie pour Attis, « représenté sous la forme d'un homme attaché, un agneau à ses pieds » (1). La mort de Mithras était célébrée d'une manière analogue en Perse, et celle de Bacchus et de Dionysius — un seul et même Héros — en Grèce. Au Mexique nous retrouvons la même idée, comme toujours, rappelée par la croix.

Dans tous ces pays, au deuil pour la mort succèdent immédiatement les réjouissances pour la résurrection. Notons, à ce propos, le fait intéressant que le mot « Easter » (1), comme l'ont constaté les chercheurs, dérive du nom d'Ishtar, vierge et mère de Tammuz immolé.

Il est également intéressant de constater que le jeûne précédant la mort, à l'équinoxe de printemps — notre Carême — se retrouve au

(1) *Ibid.*, p. 56.

Méxique, à Babylone, en Assyrie, en Égypte, en Perse, en Asie Mineure; dans certains cas, sa durée est également de quarante jours (1).

Dans les Pseudo-Mystères, l'histoire du Dieu Soleil était représentée sous la forme d'un drame ; dans les anciens Mystères, l'Initié la reproduisait dans sa propre vie ; voilà pourquoi les « mythes » solaires et les grands faits de l'Initiation se trouvèrent confondus. Voilà pourquoi, quand Christ, le Maître, devint le Christ des Mystères, les légendes des Héros plus anciens célébrés dans ces Mystères se rattachèrent à Lui et que ces récits furent renouvelés, le plus récent des Intructeurs divins représentant dès lors le Logos solaire. Alors aussi la fête de Sa nativité devint la date immémoriale où le Soleil naquit de la Vierge, où l'allégresse des armées célestes remplit le ciel de minuit, où

« *Very early — very early — Christ was born.* »

La grande légende du Soleil s'étant rattachée à la personne du Christ, le signe de l'Agneau devint celui de Sa crucifixion, comme celui de la Vierge était devenu celui de Sa

(1) *Ibid.*, pp. 120-123.

nativité. Nous avons vu que, si le Taureau était consacré à Mithras et le Poisson à Oannes, l'Agneau l'était à Christ. La raison est toujours la même : l'Agneau était le signe de l'équinoxe vernal, à l'époque historique ou Il franchit le grand cercle de l'horizon et fut « crucifié dans l'espace ».

Ces Mythes Solaires, qui se répètent à travers les âges, chaque fois avec un Héros de nom différent, l'étudiant ne peut les méconnaître, bien qu'ils puissent, naturellement et à juste titre, être ignorés de l'adorateur. Sont-ils employés comme une arme pour amoindrir ou détruire la majestueuse figure du Christ, il faut, non pas nier les faits, mais comprendre le sens profond de ces récits et les vérités spirituelles exprimées d'une manière voilée par ces légendes.

Pourquoi ces légendes se sont-elles mêlées à l'histoire de Jésus ? Pourquoi se sont-elles cristallisées autour de Lui, personnage historique ? Ces récits ne se rapportent pas, au fond, à un homme déterminé nommé Jésus, mais bien au Christ universel — à un homme symbolisant un Être Divin et représentant une vérité naturelle fondamentale — à un homme investi d'une certaine charge, placé vis-à-vis

de l'humanité dans certaines conditions caractéristiques, ayant avec elle des rapports particuliers qui se renouvellent d'âge en âge, à mesure que les générations succèdent aux générations, les races aux races. Jésus est donc, comme tous Ses prédécesseurs, le « Fils de l'Homme », titre particulier et distinctif, celui d'un office et non d'un individu. Le Christ du Mythe Solaire était le Christ des Mystères et nous trouvons dans le Christ mythique le secret du Christ mystique.

CHAPITRE VI

Le Christ Mystique.

Nous abordons maintenant le sens plus intime qui donne à l'histoire du Christ son véritable pouvoir sur le cœur humain. Nous approchons de cette inépuisable vie qui sort en bouillonnant des profondeurs d'une source invisible ; ses flots resplendissants descendent sur Celui qui la représente, et, par la vertu de ce baptême, tous les cœurs vont au Christ et sentent qu'il leur serait presque plus facile de rejeter les faits présentés par l'histoire que de nier ce qu'ils reconnaissaient intuitivement comme une vérité essentielle et suprême de la vie d'en haut. Nous nous approchons du portique sacré donnant accès aux Mystères ; nous soulevons un coin du voile qui cache le sanctuaire à nos yeux.

Comme nous l'avons constaté, nous trouvons reconnue partout, même aux époques les plus reculées, l'existence d'un enseignement caché — d'une doctrine secrète que communiquent, sous des conditions sévères et rigoureuses, à des candidats acceptés, les Maîtres de la Sagesse. Des candidats ainsi qualifiés recevaient l'initiation aux « Mystères », nom qui, dans l'antiquité, comportait, comme nous l'avons vu, tout ce qu'il y a de plus spirituel dans la religion, de plus profond dans la philosophie, de plus précieux dans la science. Autrefois tout grand Instructeur avait passé par les Mystères, et les plus grands en étaient les Hiérophantes. Tous ceux qui allèrent vers l'humanité pour lui parler des mondes invisibles avaient franchi le portique de l'Initiation et appris le secret des lèvres mêmes des Êtres Saints ; tous ceux qui parurent firent le même récit, dont les mythes solaires sont invariablement des versions identiques dans leurs grandes lignes et ne différant que par la couleur locale.

Ce récit est, en principe, celui de la descente du Logos au sein de la matière. C'est à juste titre que le Logos a pour symbole le Dieu-Soleil — puisque le Soleil est Son corps et qu'Il

est souvent appelé « Celui qui habite dans le Soleil ». Sous un de Ses aspects le Christ des Mystères est le Logos descendant dans la matière, et le grand Mythe du Soleil est cette sublime vérité sous la forme de l'enseignement populaire. Comme il arrive toujours — l'Instructeur Divin qui apporta la Sagesse Antique et la proclama de nouveau dans le monde fut considéré comme une manifestation spéciale du Logos — et le Jésus des Églises devint graduellement le centre des récits qui appartenaient à cet Être exalté. Jésus S'identifia ainsi, dans la nomenclature Chrétienne avec la Seconde Personne de la Trinité — avec le Logos ou Verbe Divin (1), et les grandes dates dont parle le Mythe du Dieu-Soleil devinrent les grandes dates de l'histoire de Jésus regardé comme la Divinité incarnée — comme le « Christ Mystique ». Comme, dans l'univers, ou macrocosme, le Christ des Mystères représente le Logos, la Seconde

(1) Voyez à ce sujet le commencement de l'Évangile selon S. Jean, I, 1-5. Le terme Logos (la Parole), appliqué au Dieu manifesté qui façonne la matière—(« Toutes choses ont été faites par Elle ») — est Platonicien, et par conséquent, dérivé directement des Mystères. Bien longtemps avant Platon, le mot Vâk — la Voix — ayant la même origine, était employé parmi les Hindous.

Personne de la Trinité — de même, dans l'homme, ou microcosme, Il représente le second aspect de l'Esprit Divin dans l'homme — nommé pour cette raison, dans l'homme, « le Christ (1) ». — Le second aspect du Christ des Mystères est donc la vie de l'Initié — la vie qui s'ouvre au postulant après la première grande Initiation marquant la naissance du Christ dans l'homme — et suivie par Son développement dans l'homme. Pour rendre ceci tout à fait intelligible, il faut considérer les conditions imposées au candidat qui se présente à l'Initiation et aussi la nature de l'Esprit qui est dans l'homme.

Ceux-là seuls pouvaient être regardés comme candidats à l'Initiation qui étaient déjà bons, humainement parlant, et se conformaient à la loi d'une manière absolue. Purs — saints — sans souillure — sans péché — vivant sans transgression — telles sont quelques-unes des épithètes qui leur étaient appliquées (2). De plus, ils devaient être intelligents et offrir des facultés mentales bien développées et bien exercées (3). L'évolution

(1) *Ante*, p. 129.
(2) *Ante*, pp. 98-99.
(3) *Ante*, p. 90.

qui, dans les vies successives, a le monde pour théâtre — le développement et la soumission des facultés intellectuelles, des émotions, du sens moral — les leçons des religions exotériques — l'accomplissement des devoirs regardé comme un moyen d'avancement — les efforts pour aider et relever son prochain — tout cela constitue la vie ordinaire d'un homme qui évolue. Quand il a fait tout cela, cet homme est devenu « bon » — le « Chrêstos » des Grecs — et cette qualité, il doit l'acquérir avant de pouvoir devenir le « Christos » — l'Oint. Étant parvenu à vivre d'une manière vertueuse au point de vue exotérique, il devient candidat à la vie ésotérique et commence à se préparer à l'initiation, c'est-à-dire à satisfaire à certaines exigences.

Ces exigences déterminent les qualités qu'il doit acquérir, et tant qu'il lutte pour les faire naître en lui-même, il marche — suivant une expression quelquefois employée — dans le Sentier de la Probation — le Sentier qui mène à la « Porte Étroite », qui donne accès au « Chemin Étroit », au « Sentier de la Sainteté », au « Chemin de la Croix ». Le candidat n'est pas supposé pouvoir développer ces qualités d'une manière parfaite, mais il

doit les avoir poussées toutes assez loin avant que le Christ puisse naître en lui ; il doit préparer une demeure pure à cet Enfant Divin qui va grandir en lui.

La première de ces qualités — elles sont mentales et morales — est *le Discernement*. Il faut entendre par là que le postulant doit commencer à établir intellectuellement une distinction entre l'Éternel et le Temporaire — entre le Réel et l'Illusoire — entre le Céleste et le Terrestre. — *Les choses visibles ne sont que pour un temps, mais les invisibles sont éternelles*, dit l'Apôtre (1). Les hommes sont victimes d'une illusion permanente causée par le monde visible qui les empêche de percevoir l'invisible. Le postulant doit apprendre à distinguer entre ces deux mondes ; ce qui est irréel, pour le monde, doit devenir réel pour lui, car c'est la seule manière de *marcher par la foi et non par la vue* (2). — C'est encore ainsi qu'un homme devient un de ceux dont l'Apôtre parle dans ce verset : *La nourriture solide est pour les hommes faits, dont la pratique a exercé les facultés à discerner ce qui*

(1) II, *Cor.*, IV, 18.
(2) II, *Cor.*, V, 7.

est bon et mauvais (1). — Le sentiment de l'irréel doit ensuite faire naître *le Dégoût* de l'irréel et du passager — de ces déchets de l'existence, incapables de rassasier et qui ne sauraient assouvir que des pourceaux (2). — Ce stage, Jésus le décrit en termes énergiques : — *Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, bien plus — s'il ne hait pas sa propre vie, il ne peut être mon disciple* (3). — C'est là une « obscure » parole assurément, mais de cette haine naîtra un amour plus profond, plus véritable ; il faut passer par là pour atteindre la Porte Étroite. Le postulant doit ensuite apprendre à devenir *maître de ses pensées* et, par là, *maître de ses actions ;* car, pour la vue intérieure, la pensée et l'action ne font qu'un : — *Quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur* (4). — Il faut acquérir la faculté d'*endurer*, car ceux qui aspirent à suivre « le Chemin de la Croix » devront affronter de longues et amères souffrances, et ils

(1) *Héb.*, V, 14.
(2) S. Luc, XV, 16.
(3) *Ibid.*, XIV, 26.
(4) S. Math., V, 27.

doivent pouvoir les endurer, comme s'ils voyaient *Celui qui est invisible* (1). — Aux qualités qui précèdent il faut joindre la *Tolérance* — pour être l'enfant de Celui qui *fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et répand sa pluie sur les justes et sur les injustes* (2) — un disciple de Celui qui invita Ses apôtres à ne point empêcher un homme d'employer Son nom, bien qu'il ne suivît point le Maître avec eux (3). — Le postulant doit encore acquérir la *Foi*, pour laquelle rien n'est impossible (4) et l'*Équilibre* décrit par l'Apôtre (5). — Il doit enfin ne rechercher que *les choses qui sont en haut* (6) et désirer avec ardeur le bonheur de voir Dieu et de s'unir à Lui (7). — Quand un homme a fait entrer ces qualités dans son caractère, il est considéré comme étant prêt pour l'Initiation, et les Gardiens des Mystères lui ouvriront la Porte Étroite. C'est ainsi — mais seulement ainsi — qu'il devient un candidat prêt à être agréé.

(1) *Héb.*, XI, 27.
(2) S. Math., V, 45.
(3) S. Luc, IX, 49.
(4) S. Math., XVII, 20.
(5) II, *Cor.*, VI, 8-10.
(6) *Col.*, III, 1.
(7) S. Math., 8, et S. Jean, XVII, 21.

L'Esprit, dans l'homme, est le don du Dieu Suprême et réunit les trois aspects de l'Existence Divine — l'Intelligence, l'Amour et la Volonté — puisqu'il est l'Image de Dieu. Au cours de son évolution, il commence par développer l'aspect de l'Intelligence — il développe les facultés mentales — et cette évolution s'accomplit dans la vie journalière. Ce développement, poussé très loin et parallèlement au développement moral, amène l'homme qui progresse à devenir candidat. — Le deuxième aspect de l'esprit est l'Amour ; son évolution est celle du Christ. Dans les véritables Mystères, cette évolution s'accomplit; la vie du disciple est le Drame des Mystères, et les phases en sont marquées par les Grandes Initiations. Dans les Mystères célébrés sur le plan physique ces Initiations étaient représentées sous une forme dramatique, et les cérémonies copiaient, à différents égards, « le modèle » toujours manifesté « sur la Montagne » — car elles étaient les ombres, dans un âge de décadence, des formidables Réalités du monde spirituel.

Le Christ Mystique est donc double — d'abord le Logos, Deuxième Personne de la Trinité, descendant dans la matière — puis

l'Amour, ou deuxième aspect de l'Esprit Divin évoluant en l'homme. L'un représente des processus cosmiques accomplis jadis ; — il est la racine du Mythe Solaire ; l'autre représente un processus qui s'accomplit dans l'individu — phase dernière de l'évolution humaine — et a déterminé l'apparition, dans le Mythe, de nouveaux et nombreux détails ; tous deux se retrouvent dans le récit des Évangiles, et leur union nous présente l'Image du « Christ Mystique ».

Considérons tout d'abord le Christ Cosmique, c'est-à-dire la Divinité qui S'entoure de matière — la façon dont S'incarne le Logos et dont Dieu Se revêt de « chair ».

La matière destinée à former notre système solaire ayant été séparée de celle dont l'océan incommensurable remplit l'espace, la Troisième Personne de la Trinité, le Saint-Esprit, déverse Sa Vie dans cette matière, pour l'animer et lui permettre de prendre forme. La matière, condensée, est ensuite façonnée par la vie du Deuxième Logos ou Seconde Personne de la Trinité, qui Se sacrifie en S'enfermant dans des limites matérielles et devient ainsi « l'Homme Céleste » ; dans Son Corps toutes les formes existent — de Son Corps toutes les

formes font partie. Tel était le processus cosmique représenté dramatiquement dans les Mystères ; dans les véritables Mystères, il était montré en action dans l'espace ; dans les Mystères du plan physique, il était représenté au moyen de méthodes magiques ou autres — pour certains détails, même, par des acteurs.

La progression est très clairement indiquée dans la *Bible*. *Quand l'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux* — dans les ténèbres qui *étaient sur la face de l'abîme* (1) — l'immense abîme de la matière n'avait pas de formes ; il était vide ; il commençait. La Forme fut donnée par le Logos — la Parole ; dont il est écrit : *Toutes choses ont été faites par Elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Elle* (2). Comme l'a dit C.-W. Leadbeater en termes excellents : « Cette première grande effusion (le *mouvement* de l'Esprit) a pour résultat d'éveiller cette merveilleuse et glorieuse vitalité qui imprègne toute matière (malgré l'apparence d'inertie que la matière peut offrir à notre faible vue physique). Dès lors les atomes des différents plans manifestent, quand ils sont électrisés par cette vitalité, toutes sortes d'attractions et

(1) *Gen.*, I, 2.
(2) S. Jean, I, 3,

de répulsions, latentes jusque-là, et se combinent de mille façons (1). »

Quand le travail de l'Esprit est achevé — et alors seulement — le Logos, le Christ Cosmique et Mystique, peut Se revêtir de matière ; Il entre alors, véritablement, dans le sein de la Vierge — dans le sein de la Matière encore vierge et infertile. Cette matière avait été vivifiée par le Saint-Esprit, qui — planant au-dessus de la Vierge — avait versé Sa vie dans la matière, la préparant ainsi à recevoir la vie du Deuxième Logos ; Celui-ci la prend alors pour véhicule de Son énergie. C'est ainsi que Christ S'incarne et Se fait chair : — « Tu n'as point méprisé le sein de la Vierge. »

Dans les traductions Latine et Anglaise du texte original Grec du Symbole de Nicée et dans le passage exprimant cette période de la descente de Christ, les prépositions ont été changées et, avec elles, le sens lui-même. Le texte original dit : « ... et fut incarné *du* Saint-Esprit *et* de la Vierge Marie » ; tandis que la traduction dit : ... « et fut incarné *par*

(1) *The Christian Creed*, p. 29.
Précieux petit volume et d'un intérêt captivant, mettant en lumière le véritable sens du Credo. (Trad. franç. en prép. (N. d. T.)

le Saint-Esprit, *de* la Vierge Marie (1) ». Le Christ « ne Se revêt pas seulement de la matière vierge, mais de la matière déjà imprégnée, palpitante, de la vie du Troisième Logos (2) ; si bien que la vie et la matière L'entourent comme d'un double vêtement (3)».

Telle est la descente du Logos dans la matière, décrite comme la naissance donnée au Christ par une Vierge ; elle devient, dans le Mythe Solaire, la naissance du Dieu-Soleil, au moment où se lève le signe Virgo.

Alors commence l'action du Logos sur la matière. Dans le Mythe, le symbole de cette période primitive est l'enfance du Héros. La majestueuse puissance du Logos se plie à l'extrême faiblesse de l'enfance et fait à peine sentir sa présence aux formes si fragiles dont elle est l'âme. La matière emprisonne — semble vouloir tuer son Roi-Enfant — dont la gloire est voilée par les limites qu'Il S'est imposées. Lentement Il façonne la matière pour une destinée sublime. Il l'amène à sa maturité — puis Lui-Même S'étend sur la croix de la matière afin de pouvoir répandre, de cette croix, toutes

(1) *Ibid.*, p. 42.
(2) Nom donné au Saint-Esprit.
(3) *Ibid.*, p. 43.

les puissances de Sa vie sacrifiée. C'est le Logos dont Platon dit qu'Il est comme une croix étendue sur l'univers: c'est l'Homme Céleste debout dans l'espace, les bras ouverts pour bénir; c'est le Christ crucifié dont la mort sur la croix de la matière imprègne toute la matière de Sa vie. Il semble mort, enseveli, disparu — mais Il Se relève, vêtu de la matière au sein de laquelle Il avait semblé périr et porte au ciel Son corps matériel, maintenant radieux, où ce corps, recevant la vie qui émane du Père, devient le véhicule de vies humaines immortelles. C'est la vie du Logos qui forme le vêtement de l'âme humaine; ce vêtement, Il le donne afin que l'homme vive à travers les âges et parvienne à « l'état d'homme fait » — à la hauteur « de Sa propre stature ». Nous sommes véritablement revêtus de Lui — d'abord matériellement — puis spirituellement. Il S'est sacrifié pour amener beaucoup de Ses fils à la gloire et Il est toujours avec nous; oui, jusqu'à la fin de cet âge.

La crucifixion de Christ est donc une partie du grand sacrifice cosmique. La représentation allégorique de cette crucifixion, dans les Mystères du plan physique, et le symbole sacré de l'homme crucifié dans l'espace se matéria-

lisèrent au point de devenir une véritable mort subie sur la croix et un crucifix portant un être humain expirant. C'est alors que cette histoire — aujourd'hui celle d'un homme — fut appliquée à l'Instructeur Divin, Jésus, et devint l'histoire de Sa mort physique — tandis que la naissance de l'enfant d'une vierge, le bas âge entouré de périls, la résurrection et l'ascension devinrent également des incidents de Sa vie humaine. Les Mystères disparurent, mais leurs représentations grandioses et saisissantes de l'œuvre cosmique accomplie par le Logos entourèrent et rehaussèrent la figure vénérée de l'Instructeur de la Judée; le Christ Cosmique des Mystères devint ainsi, sous les traits du Jésus historique — la Figure centrale de l'Église Chrétienne.

Mais il y a plus. Un autre fait donne à l'Histoire du Christ un caractère de fascination suprême : c'est que, dans les Mystères, il est encore un Christ, intimement lié et cher au cœur humain — le Christ de l'Esprit humain — le Christ qui existe en chacun de nous, y naît et y vit, est crucifié, ressuscite d'entre les morts et monte au ciel, dans les souffrances et dans le triomphe de tout « Fils de l'Homme ».

La vie de tout Initié aux véritables Mystères

— aux Mystères célestes — est retracée, dans ses grandes lignes, par la biographie des Évangiles. Voilà pourquoi Saint Paul parle, comme nous l'avons constaté (1), de la naissance, de l'évolution et de la pleine maturité du Christ dans le disciple. Tout homme est potentiellement un Christ et le développement, en lui, de la vie du Christ, suit, d'une manière générale, le récit des Évangiles dans ses incidents marquants ; ceux-ci, comme nous l'avons vu, ont un caractère universel et non particulier.

Cinq grandes Initiations se succèdent dans la vie d'un Christ; chacune marque un degré atteint, dans son développement, par la Vie de l'Amour. Ces Initiations sont accordées aujourd'hui comme dans le passé ; la dernière indique le triomphe final de l'Homme qui, arrivé à la Divinité, a dépassé le niveau de l'humanité, en devenant un Sauveur du monde.

Suivons l'histoire de cette carrière qui, sans cesse, se répète dans le domaine des expériences spirituelles et voyons l'Initié reproduisant dans sa propre vie l'existence du Christ.

A la première grande Initiation, le Christ naît dans le disciple, qui réalise alors pour la première fois *en lui-même* l'effusion de

(1) *Ante*, p. 129, et *Gal.*, IV, 19.

l'Amour divin et éprouve cette transformation étrangement merveilleuse par laquelle il se sent un avec tout ce qui vit. C'est la « Seconde Naissance », accueillie avec allégresse par les êtres célestes — car le disciple est né dans « le Royaume de Dieu », comme un de ces « petits », comme un « petit enfant ». Tels sont les noms toujours donnés aux nouveaux Initiés. Ainsi l'entendait Jésus, quand Il disait : *Si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux* (1). Certains auteurs Chrétiens du commencement de notre ère disent — en termes significatifs — que Jésus « naquit dans une caverne » — « l'étable » des Evangiles. Or, la « Caverne de l'Initiation » est un terme ancien bien connu; c'est toujours là que naît l'Initié. Au-dessus de la caverne *où est le petit enfant* brille « l'Étoile de l'Initiation » — cette Étoile qui resplendit toujours dans l'Orient quand naît un Christ-Enfant. Chacun de ces Enfants est entouré de dangers et de menaces — de périls étranges auxquels ne sont pas exposés les autres enfants, car il est oint du chrême de la nouvelle naissance et les Puissances Ténébreuses du monde invisible cherchent sans

(1) S. Math., XVIII, 2.

cesse sa perte. Malgré toutes ces épreuves, il atteint l'âge viril — car le Christ étant né, ne peut jamais mourir — le Christ dont le développement a commencé ne peut faiblir dans son évolution. Sa vie s'épanouit en beauté et en force, grandissant sans cesse en sagesse et en spiritualité, jusqu'au moment de la deuxième grande Initiation — le Baptême du Christ par l'Eau et par l'Esprit — qui lui confère les pouvoirs nécessaires à un Instructeur destiné à parcourir le monde et à accomplir la tâche du « Fils bien-aimé ».

Alors l'Esprit divin descend, à flots, sur lui, et la gloire du Père invisible l'éclaire de sa pure lumière. Mais, quittant ce lieu de bénédiction, il est conduit par l'Esprit dans le désert et, de nouveau, exposé à l'épreuve de tentations terribles. Car maintenant les pouvoirs de l'Esprit se développent en lui, et les Êtres Obscurs s'efforcent de lui faire abandonner sa route; ils emploient pour cela ces pouvoirs eux-mêmes et l'invitent à les faire servir à son propre salut, au lieu de se reposer sur son Père avec une patiente confiance. Dans les transitions brusques et soudaines qui mettent à l'épreuve sa force et sa foi, le chuchotement du Tentateur incarné succède à la voix du

Père — et les sables du désert brûlent ses pieds que lavaient naguère les ondes fraîches de la rivière sainte. Vainqueur de ces tentations, il se rend parmi les hommes, afin de consacrer à leur service les pouvoirs qu'il n'avait pas voulu mettre en jeu pour son propre usage — et lui, qui avait refusé de changer une pierre en pain pour apaiser sa propre faim, nourrit avec quelques pains *cinq mille hommes, sans compter des femmes et des enfants*.

Sa vie de service incessant traverse alors de nouveau une courte période de gloire — quand il gravit une haute montagne, à part — la Montagne sacrée de l'Initiation. Là il est transfiguré et rencontre quelques-uns de ses grands Prédécesseurs — Êtres Puissants qui jadis avaient suivi le même chemin. Il reçoit ainsi la troisième grande Initiation — puis l'ombre de sa Passion prochaine s'étend sur lui et il tourne résolument son visage vers Jérusalem, repoussant les paroles tentatrices de ses disciples — Jérusalem, où l'attend le baptême du Saint-Esprit et du Feu. Après la Nativité — la persécution d'Hérode; après le Baptême — la tentation dans le désert; après la Transfiguration — l'entrée dans la dernière étape du Chemin de la Croix. C'est ainsi que toujours

l'épreuve succède au triomphe, jusqu'à ce que le but soit atteint.

La vie de l'amour ne cesse de grandir — toujours plus riche et plus parfaite — la présence lumineuse du Fils de Dieu se montrant dans le Fils de l'Homme, jusqu'à l'heure imminente de la bataille finale ; la quatrième grande Initiation le fait alors entrer triomphalement à Jérusalem — en vue de Gethsémané et du Calvaire. Il est maintenant le Christ prêt à s'offrir — prêt à se sacrifier sur la croix. Le moment est venu, pour lui, d'affronter la cruelle agonie du Jardin — là s'endorment ceux même qu'il a choisis, pendant qu'il se débat contre sa mortelle angoisse. Il demande, un instant, que la coupe passe loin de lui — mais sa volonté puissante triomphe ; il étend la main pour saisir la coupe et boire ; dans sa solitude, un ange vient à lui pour le fortifier — comme les anges ont coutume de le faire quand ils voient un Fils de l'Homme fléchissant sous le faix de son agonie. Il boit la coupe amère de la trahison, de l'abandon, du reniement et, seul au milieu de ses ennemis qui le raillent, il s'avance vers sa suprême et terrible épreuve. Torturé par la douleur physique, transpercé par les cruelles épines du soupçon, dépouillé, aux yeux du monde, de son

vêtement immaculé, laissé entre les mains de ses ennemis, abandonné en apparence par Dieu et par les hommes, il supporte tout avec patience et, dans sa détresse extrême, attend tristement le secours. Il lui reste à souffrir sur la croix, à mourir à la vie de la forme, à renoncer entièrement à la vie du monde inférieur ; environné d'ennemis triomphants et moqueurs, l'horreur de la grande obscurité l'enveloppe et, dans ces ténèbres, il subit l'assaut de toutes les forces du mal ; sa vision intérieure se voile ; il se trouve seul — complètement seul ; enfin, son cœur héroïque, s'affaissant dans le désespoir, pousse un cri vers le Père, qui semble l'avoir abandonné. L'âme humaine affronte, dans une solitude absolue, l'intolérable torture d'une apparente défaite. Mais, faisant appel à toute la force d'un « esprit indomptable », faisant le sacrifice de la vie inférieure, acceptant sa mort de plein gré, abandonnant le corps du désir, l'Initié *descend aux enfers* — car toutes les régions de l'Univers qu'il va secourir doivent lui être connues ; les plus déshérités doivent être atteints par son amour infini. S'élançant alors du sein des ténèbres, il revoit la lumière, se sent de nouveau le Fils, inséparable du Père,

auquel il appartient, s'élève vers la vie qui n'a point de fin, rayonnant de joie, dans la certitude d'avoir bravé et vaincu la mort, assez fort désormais pour prêter à tout enfant des hommes un secours infini, capable de répandre sa vie dans toute âme qui lutte. Il demeure encore, pour un temps, parmi ses disciples, les instruit, leur dévoile les mystères des mondes spirituels, les prépare à suivre le sentier qu'il a lui-même parcouru — puis, sa vie terrestre étant terminée, il monte vers le Père et, par la cinquième grande Initiation, devient le Maître triomphant — le trait d'union entre Dieu et l'homme.

Telle était l'histoire — vécue, dans les véritables Mystères d'autrefois, comme dans ceux d'aujourd'hui — représentée sous une forme dramatique et symbolique dans les Mystères du plan physique, qui ne lèvent le voile qu'à demi. Tel est le Christ des Mystères sous Son double aspect — Logos et homme — cosmique et individuel. Comment s'étonner que cette histoire, vaguement comprise par les mystiques, sans même qu'ils la connussent, soit indissolublement unie au cœur humain et que toute noble vie trouve en elle son inspiration? Le Christ du cœur humain est, presque

toujours, Jésus envisagé comme le Christ humain mystique, qui lutte, souffre, meurt et finalement triomphe — l'Homme en qui l'humanité a été vue crucifiée et ressuscitée — dont la victoire promet la victoire à tous ceux qui, semblables à Lui, sont fidèles jusqu'à la mort et au delà — le Christ qui jamais ne sera oublié tant que le monde aura besoin de Sauveurs et que des Sauveurs se sacrifieront pour l'humanité.

CHAPITRE VII

La Rédemption.

Nous allons étudier maintenant certains aspects de la Vie du Christ, tels que nous les présentent les doctrines Chrétiennes. Dans les enseignements exotériques, ils ne semblent se rapporter qu'à la Personne du Christ; dans les enseignements ésotériques, ils s'appliquent assurément à Lui, puisque, dans leur sens primaire, le plus étendu et le plus profond, ils font partie des modes d'action du Logos, mais ne sont présents que par reflet dans le Christ, et par suite dans toute Ame-Christ qui suit le chemin de la Croix ; étudiés sous ce jour, ils apparaîtront profondément vrais ; sous leur forme exotérique, au contraire, ils déroutent souvent l'intelligence et froissent les sentiments.

La doctrine de la Rédemption vient en première ligne. Non seulement elle a provoqué des attaques acharnées venant du dehors, mais encore elle a fait le tourment, au sein du Christianisme, de bien des consciences sensibles. Certains esprits profondément Chrétiens, appartenant à la seconde moitié du dix-neuvième siècle, ont été torturés par leurs doutes concernant cette doctrine de l'Église; ils se sont efforcés de l'envisager et de la présenter sous une forme qui atténue ou rend acceptable, par des explications, les notions plus naïves basées sur une interprétation inintelligente de quelques textes extrêmement mystiques. Il faudrait ici, plus peut-être que partout ailleurs, se rappeler cet avertissement de Saint Pierre (1) :... *Paul, notre bien-aimé frère, vous l'a aussi écrit, selon la sagesse qui lui a été donnée, comme il le dit, d'ailleurs, dans toutes les lettres où il aborde ces sujets, lettres qui, en certains passages, sont difficiles à comprendre et que des personnes ignorantes et mal affermies tordent pour leur propre ruine, comme elles tordent aussi les autres Écritures.* Car les textes qui nous parlent de l'identité du Christ

(1) II, S. Pierre, III, 15, 16.

avec les hommes Ses frères ont été *tordus* de manière à Le montrer substitué juridiquement à ceux-ci ; on y a vu, par suite, une manière d'éviter les conséquences du péché, au lieu d'un encouragement à la vertu.

Suivant l'enseignement généralement donné, dans l'Église Primitive, au sujet de la Rédemption, Christ, Représentant de l'Humanité, brava et vainquit Satan, représentant des Puissances Ténébreuses, qui retenait l'humanité en esclavage, lui arracha sa captive et la remit en liberté. Petit à petit, à mesure que les docteurs Chrétiens perdaient le sentiment des vérités spirituelles et qu'ils altéraient, par leur intolérance et leur dureté croissantes, l'idée du Père aimant et pur dont parlait le Christ, ils Le montrèrent irrité contre l'homme, que Christ ne sauvait plus désormais des liens du mal, mais bien de la colère Divine. Puis des expressions juridiques se glissèrent dans les textes et matérialisèrent encore une idée jadis spirituelle — jusqu'à ce que le *plan de la rédemption* fût esquissé, pour la défense de l'homme. — « Ce fut Anselme, dans son grand ouvrage, *Cur Deus Homo*, qui donna un corps à l'idée du *plan de la rédemption*, et la doctrine qui avait lentement grandi dans la

théologie Chrétienne reçut désormais le sceau de l'Église. A l'époque de la Réforme, les Catholiques Romains et les Protestants voyaient, les uns et les autres, dans la rédemption opérée par le Christ, un remplacement et une substitution ; ils sont d'accord sur ce point. Je préfère laisser la parole aux théologiens Chrétiens; ils exposeront eux-mêms les caractère de la rédemption... D'après Luther : *Christ a véritablement et effectivement éprouvé, pour toute l'humanité, la colère de Dieu, la malédiction et la mort. C'est* à *la colère*, dit Flavel, *à la colère non mitigée d'un Dieu infini, aux tortures mêmes de l'enfer, que Christ a été livré, et cela par la main de son propre père.* Suivant l'homélie Anglicane : *Le péché arrache Dieu du ciel pour lui faire subir les horreurs et les souffrances de la mort.* L'homme, brandon de l'enfer et esclave du diable, *fut racheté par la mort de Son fils unique et bien-aimé; l'ardeur de Son courroux — Son courroux ardent* — ne pouvaient être *apaisés* que par Jésus, *tant Lui étaient agréables le sacrifice et l'oblation de la vie de son fils.* Edwards, en esprit logique, comprit toute l'injustice qu'il y avait à ce que le péché fût deux fois puni, et les peines de l'Enfer, punition du péché, deux fois infligées

—d'abord à Jésus, remplaçant de l'humanité— puis à une partie de l'humanité regardée comme perdue. Aussi Edwards se voit-il forcé, et la plupart des Calvinistes avec lui, de réserver la rédemption pour les élus seuls ; suivant son expression, Christ n'a pas porté les péchés du monde, mais ceux des élus, il a souffert *non pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés*. Edwards adhère néanmoins à l'idée de la substitution et rejette la rédemption universelle par la raison même que *la meilleure manière de prouver que Christ n'est mort pour personne — dans le sens où les Chrétiens l'ont compris jusqu'à présent — est de croire qu'il est mort pour tous. Christ*, déclare-t-il, *a subi la colère de Dieu, pour les péchés des hommes*. Dieu a fait *tomber sur Christ sa colère, et Christ a subi les souffrances de l'enfer méritées par les péchés des hommes*. Owen regarde les souffrances de Christ *comme une large et précieuse compensation offerte à la justice de Dieu pour tous les péchés des élus*, et dit que Christ subit *la même punition qui les attendait infailliblement* (1). »

(1) A. BESANT, *Essay on the Atonement*.

Pour montrer que ces doctrines continuent à être prêchées dans les églises, j'écrirai encore les lignes suivantes :

« Stroud fait boire à Christ *la coupe de la colère divine*. Suivant Jenkyns, *Il a souffert comme s'Il eût été désavoué, réprouvé et abandonné de Dieu*. Dwight considère qu'Il a subi *la haine et le mépris de Dieu*. Suivant l'évêque Jeune, *quand l'homme eut été jusqu'au bout dans le mal, Christ eut pis encore à souffrir : Il tomba dans les mains de son père. Les nuages de la colère divine* — dit l'archevêque Thomson dans un sermon — *s'amassèrent sur toute la race humaine, mais l'orage ne fondit que sur Jésus. Il s'attira pour nous la malédiction et la colère*. Liddon partage cette manière de voir : *Les Apôtres*, dit-il, *nous enseignent que l'humanité est en esclavage et que Christ paie sur la croix leur rançon. Christ crucifié se dévoue et se fait maudire volontairement*. Liddon va jusqu'à parler *du degré précis d'ignominie et de souffrance exigé pour la rédemption*, et dit que la *victime divine* paya au delà de ce qui était nécessaire (1). »

Telles sont les opinions contre lesquelles

(1) *Ibid.*

s'élève le docteur Mc Leod Campbell — un homme érudit et profondément religieux — dans son ouvrage bien connu, *On the Atonement*, livre rempli de pensées vraies et belles. F. D. Maurice, et d'autres Chrétiens encore, se sont efforcés de délivrer le Christianisme du fardeau d'une doctrine aussi contraire à toute notion vraie concernant les relations entre l'homme et Dieu.

Il n'en est pas moins vrai qu'en donnant un regard en arrière aux effets produits par cette doctrine, nous constatons que la croyance en elle, même sous sa forme juridique — et pour nous d'un exotéricisme naïf — accompagne parfois, chez les Chrétiens, un développement moral extrêmement avancé; que certains Chrétiens et certaines Chrétiennes admirables y ont puisé leur force, leur inspiration et leur paix. Il serait injuste de ne pas reconnaître le fait. Or, quand un fait se présente à nous, d'apparence surprenante et anormale, il est bon de s'y arrêter et de chercher à le comprendre. Si cette doctrine ne renfermait que ce qu'y voient ses adversaires, tant dans les Églises qu'au dehors — si, dans sa véritable signification, elle était aussi répulsive pour la conscience et l'intelligence qu'elle l'est pour

beaucoup de Chrétiens réfléchis, elle n'eût pas, certainement, exercé sur la pensée et sur le cœur des hommes une fascination irrésistible, ni fait naître tant d'actes d'abnégation héroïque — tant d'exemples de renoncement profondément touchants, en faveur de l'humanité. Il doit y avoir, dans cette doctrine, quelque chose de plus que ce qu'on voit à la surface — un principe profond dont la vie a nourri ceux qu'elle a inspirés ; si nous l'étudions comme faisant partie des Mystères Mineurs, nous découvrons la vie cachée, inconsciemment absorbée par ces natures d'élite, par ces âmes dont l'union avec la vie était si étroite que la forme dont elle se voile ne les arrêtait pas.

Envisageons cette doctrine comme un des Mystères Mineurs et nous éprouverons, en l'étudiant, le sentiment que, pour la pénétrer, il faut un certain degré de développement spirituel — un certain éveil de la vision interne. Pour la bien comprendre, il est nécessaire que son esprit ait déjà commencé à grandir dans notre vie, et ceux-là seuls qui se font une idée pratique de ce que peut signifier le renoncement seront capables d'entrevoir le sens de l'enseignement ésotérique, quand il montre, dans cette doctrine, la manifestation typique

de la Loi du Sacrifice. Nous ne saurions la comprendre, dans son application au Christ, sans y voir une manifestation particulière d'une loi universelle — l'image ici-bas du Modèle qui est là-haut — nous montrant, dans une vie humaine concrète, ce que signifie le sacrifice.

La Loi du Sacrifice est au fond de notre système solaire comme de tous les autres ; elle est la base de tous les univers ; elle est la racine de l'évolution et seule la rend intelligible ; dans la doctrine de la Rédemption, elle prend une forme concrète, se personnifiant dans des hommes arrivés à un certain degré de développement spirituel qui leur permet de réaliser leur unité avec l'humanité et de devenir — réellement et véritablement — les Sauveurs des hommes.

Toutes les grandes religions de ce monde ont déclaré que l'univers prenait naissance dans un acte de sacrifice ; toutes ont incorporé l'idée de sacrifice dans leurs rites les plus solennels. Suivant l'Hindouisme, l'aurore de la manifestation est un sacrifice (1), et l'humanité émane d'un sacrifice (2); c'est la Divinité

(1) *Brihadâranyakopanishat*, I, 1, 1.
(2) *Bhagavad Gitâ*, III, 10.

qui Se sacrifie (1); le sacrifice a pour objet la manifestation ; la Divinité ne peut Se manifester sans accomplir un acte de sacrifice, et rien ne pouvant se manifester avant Elle (2), l'acte de sacrifice est appelé « l'aurore » de la création.

La religion de Zoroastre enseignait que, dans l'Existence illimitée, impossible à comprendre et à nommer, un sacrifice fut accompli et que la Divinité manifestée apparut. Ahuramazdâo naquit d'un acte de sacrifice (3).

Dans la religion Chrétienne la même idée se retrouve dans ces mots —*l'Agneau immolé dès la fondation du monde....* immolé à l'origine des choses — expression ne pouvant se rapporter qu'à la grande vérité : un monde ne peut être fondé tant que la Divinité n'a pas accompli un acte de sacrifice. Cet acte, est-il dit, consiste, pour la Divinité, à Se limiter afin de Se manifester. — « La Loi du Sacrifice devrait peut-être s'appeler plus exactement la Loi de la Manifestation, ou encore la Loi de l'Amour et de la Vie — car partout, dans l'univers, du plus

(1) *Brihadâranyakopanishat*, I, II, 7.
(2) *Mundakopanishat*, II, II, 10.
(3) HAUG, *Essai sur les Parsis*, pp. 12-14.

haut au plus bas, elle est la cause de la manifestation et de la vie (1). »

« Or, en considérant ce monde physique comme étant le plus à notre portée, nous constatons que toute la vie qu'il renferme, tout développement, tout progrès — qu'il s'agisse d'unités ou de groupes — a pour condition un sacrifice continuel. Les minéraux sont sacrifiés aux végétaux — les végétaux aux animaux — et les uns et les autres à l'homme — l'homme à ses semblables — jusqu'à ce qu'enfin les formes supérieures se désagrègent de nouveau et viennent renforcer de leurs éléments constitutifs le règne le plus bas. Les sacrifices se succèdent, d'une manière ininterrompue, du plus bas au plus haut, et le progrès a pour signe essentiel que le sacrifice, d'abord involontaire et imposé, devient volontaire et librement accepté. Ceux que l'intelligence de l'homme a placés le plus haut — ceux à qui son cœur s'attache le plus sont ces victimes suprêmes — ces âmes de héros qui luttèrent, souffrirent et moururent afin que leur race tirât profit de leurs douleurs. Si le monde est l'œuvre du Logos — si le progrès du monde a pour loi, dans son ensemble comme dans ses détails, le sacrifice,

(1) W. Williamson, *The Great Law*, p. 406.

— il faut bien que la Loi du Sacrifice se rattache à la nature même du Logos et qu'elle ait sa racine dans la Nature Divine. Un instant de réflexion nous montrera ensuite que l'existence d'un monde, d'un univers, n'est possible qu'à une seule condition : il faut que l'Existence Unique Se soumette à des restrictions et rende ainsi la manifestation possible ; il faut que le Logos Lui-même soit ce Dieu volontairement limité — limité pour Se manifester — manifesté pour amener un univers à l'existence. Une limitation volontaire et une manifestation semblable ne peuvent être qu'un acte suprême de sacrifice ; aussi, comment s'étonner que partout le monde porte la marque de sa naissance et que la Loi du Sacrifice soit la loi de l'être — la loi des vies filiales.

« Cette limitation volontaire étant un acte de sacrifice qui a pour but d'appeler à l'existence des vies individuelles et de leur faire partager la béatitude Divine, elle est, bien véritablement, un acte de substitution — un acte accompli pour l'amour d'autrui. Aussi, — comme nous l'avons déjà montré, le progrès a-t-il pour signe que le sacrifice devient volontaire et librement consenti et nous reconnaissons que l'humanité est parvenue à sa perfection dans

l'homme qui se donne pour ses semblables et, au prix de sa propre souffrance, acquiert pour sa race quelque avantage sublime.

« C'est ici, dans ces régions transcendantes, que se trouve la vérité essentielle du sacrifice pour autrui. Ce sacrifice a été présenté d'une manière qui le dégrade et le fausse — mais la vérité spirituelle qui est en l'âme nous le rend, indestructible et éternel ; il est la source d'où jaillit l'énergie spirituelle qui — sous mille formes et de mille manières — rachète le monde au péché et le fait rentrer dans la maison paternelle — en Dieu (1). »

Quand le Logos quitte *le sein du Père* — en ce jour où Il est dit être *engendré* (2) — à l'aurore du Jour de la Création ou de la Manifestation — quand, par Lui, Dieu *fait les mondes* (3) — le Logos Se circonscrit volontairement Lui-même — façonne en quelque sorte une sphère enveloppant la Vie Divine — apparaît comme un orbe Divinement radieux, la Substance Divine ou Esprit étant à l'intérieur et la limitation, ou Matière, à l'extérieur. Ce voile ma-

(1) A. BESANT, *Nineteenth Century*, juin 1895, « The Atonement ».

(2) *Héb.*, I, 5.

(3) *Ibid.*, 2.

tériel rend possible la naissance du Logos : c'est Marie, la Mère du Monde, nécessaire pour que l'Éternel puisse Se manifester dans les bornes du temps — se manifester pour former les mondes.

C'est dans cette circonscription ou limitation que consiste l'acte de sacrifice, acte volontaire accompli par amour, afin que de Lui d'autres vies puissent naître. Une manifestation semblable a été considérée comme une mort, car, auprès de l'existence inimaginable de Dieu en Lui-même, un tel emprisonnement dans la matière peut véritablement s'appeler ainsi. Elle a été regardée, nous l'avons vu plus haut, comme une crucifixion au sein de la matière et, représentée de cette façon, Telle est la véritable origine du symbole de la croix — qu'il s'agisse de la croix dite de forme Grecque, symbolisant l'action vivifiante exercée par le Saint-Esprit sur la matière, ou de la croix dite Latine, représentant l'Homme Céleste — le Christ Supérieur (1).

« En remontant jusque dans la nuit des temps, pour y rechercher les origines du symbolisme de la croix Latine, les investigateurs

(1) C.-W. LEADBEATER, *The Christian Creed*, pp. 54, 56.

s'attendaient à voir disparaître la figure et subsister seul l'emblème cruciforme qu'ils supposaient plus ancien ; or, il arriva précisément le contraire, et ils constatèrent avec surprise que la croix finit par disparaître, laissant isolée la figure aux bras étendus. Celle-ci cesse d'impliquer aucune idée de souffrance ou de chagrin — bien qu'elle parle de sacrifice ; elle est plutôt, maintenant, le symbole de la joie la plus pure qui puisse se trouver dans le monde, la joie de donner librement, car elle représente l'Homme Divin, debout dans l'espace, les bras étendus pour bénir, répandant Ses dons sur l'humanité entière, Se prodiguant Lui-même dans toutes les directions, descendant dans cette « mer épaisse » de matière où Il Se laisse enserrer, enfermer, emprisonner, afin que, par cette descente, *nous* puissions être appelés à l'existence (1). »

Ce sacrifice est perpétuel, car, dans cet univers infiniment varié, il n'est pas de forme qui ne recouvre cette vie et ne l'ait pour âme : c'est le « Cœur du Silence » du rituel Egyptien, le « Dieu Caché ». Ce sacrifice est le secret de l'évolution. La Vie Divine, emprisonnée dans

(1) *Ibid.*, pp. 56, 57.

une forme, exerce vers l'extérieur une pression constante, afin que la forme puisse se dilater — mais cette pression est douce, de peur que la forme ne se brise avant d'avoir atteint la limite extrême d'expansion dont elle est susceptible. Avec une patience, un tact, une prudence infinies, l'Être Divin maintient la pression qui dilate, sans mettre en jeu une puissance qui pourrait détruire. Dans toute forme — dans le minéral, dans le végétal, dans l'homme, cette énergie expansive du Logos agit sans cesse. Telle est la force évolutive — la vie qui habite les formes et les fait progresser ; la science l'entrevoit mais en ignore l'origine. Le botaniste nous parle d'une énergie qui réside dans la plante et sans cesse la fait croître ; il ignore comment, il ignore pourquoi ; il se borne à nommer cette énergie la *vis a fronte*, parce qu'il constate sa présence ou plutôt ses résultats. Elle existe dans d'autres formes tout comme dans le monde végétal et les rend de plus en plus aptes à exprimer la vie qu'elles contiennent. Une forme quelconque atteint-elle la limite du développement dont elle est susceptible, ne présente-elle plus aucun avantage à son âme — ce germe du Logos au-dessus duquel Il plane — Il retire alors Son

énergie, et la forme se désagrège ; c'est ce que nous appelons la mort et la décomposition. Mais l'âme est auprès de Lui ; Il façonne pour elle une forme nouvelle, et la mort de l'ancienne est la naissance de l'âme à une vie plus large. Si nous voyions par les yeux de l'Esprit au lieu de voir par les yeux de la chair, nous ne pleurerions pas sur une forme — ce n'est qu'un cadavre restituant les éléments dont il a été bâti — mais nous verrions, avec joie, la vie en progrès passer dans une forme plus haute, pour développer sous l'action d'un processus invariable les forces encore latentes en elle.

Ce sacrifice perpétuel du Logos permet à toutes les vies d'exister ; il est le principe vivant qui permet l'éternel *devenir* de l'univers. Cette vie est Une mais elle revêt des formes innombrables qu'elle tend à réunir en maîtrisant avec douceur leur résistance. Par là elle est une force d'unification (1) qui permet aux vies séparées de devenir graduellement conscientes de leur unité ; elle tend à développer dans cha-

(1) Le mont *Atonement*, pris dans son sens habituel, signifie expiation et par suite rédemption — mais étymologiquement, *At-one-ment*, mot qui se trouve ici dans le texte, signifie la réunion en un seul d'éléments séparés. Il n'existe pas en français de mot offrant ce double sens. (N. d. T.)

cun une soi-conscience qui finira par se reconnaître une avec toutes les autres, comme elle reconnaîtra l'Unité et la divinité de sa racine.

Tel est le grand — l'incessant sacrifice. On voit qu'il consiste en une effusion de Vie, déterminée par l'Amour — effusion volontaire et joyeuse de Lui-même, afin de créer d'autres centres individuels. C'est là *la joie de ton maître* (1), dans laquelle entre le fidèle serviteur ; et ces mots sont suivis par la déclaration significative que — dans les enfants et dans les hommes secourus ou négligés — Il avait eu faim et soif, qu'Il avait été malade, étranger, prisonnier. Pour l'Esprit libéré de toute entrave, se donner est une joie, et il se sent vivre d'une manière d'autant plus intense que sa vie se répand plus généreusement. Plus il donne, plus Il se développe — car la croissance de la vie a pour loi qu'elle augmente en se dépensant et non pas en empruntant au dehors — en donnant et non en prenant. Le Sacrifice est donc essentiellement une cause de joie. Le Logos Se répand au dehors pour créer un monde et — voyant le travail de Son âme — Il est satisfait (2).

(1) S. Math., 21, 23, 31-45.
(2) *Esaïe*, LIII, 11.

Le mot a pourtant fini par impliquer une idée de douleur. Tout rite de sacrifice religieux présente un élément de souffrance — quand ce ne serait qu'une perte légère éprouvée par l'homme qui sacrifie. Il est bon de comprendre comment l'expression de « Sacrifice » est arrivée à évoquer distinctement une idée de souffrance.

Nous en trouvons l'explication en nous plaçant au point de vue, non plus de la Vie qui se manifeste, mais des formes qu'elle revêt — et en envisageant la question du sacrifice comme elle apparaît, vue du côté des formes. Se donner est la vie même de la Vie — mais prendre est la vie ou la conservation de la forme ; car la forme s'use par l'action ; elle diminue par l'effort ; pour continuer à exister, elle est obligée de prendre autour d'elle des éléments nouveaux et de réparer ainsi les pertes qu'elle éprouve ; autrement elle se réduirait et finirait par disparaître. La forme ne saurait se maintenir sans saisir et sans garder, sans assimiler enfin ce qu'elle a saisi ; la condition de son développement est de prendre et d'absorber ce qu'elle trouve à sa portée dans les régions de l'univers qui s'étendent autour d'elle. A mesure que la conscience s'identifie

davantage avec la forme et la considère graduellement comme elle-même, le sacrifice prend un aspect pénible. L'homme sent que le don, la cession, la perte de ce qu'il a acquis est incompatible, au fond, avec le maintien de la forme ; aussi la Loi du Sacrifice perd-elle son caractère de joie pour revêtir un caractère douloureux.

L'homme avait à apprendre, par la destruction continuelle des formes et par les souffrances inséparables de cette destruction, qu'il ne devait pas s'identifier avec les formes passagères et changeantes, mais bien avec la vie, persistante et toujours croissante; cette leçon, l'homme ne l'a pas seulement reçue de la nature extérieure ; il la doit encore aux enseignements précis des grands Instructeurs qui lui ont donné ses religions.

Les religions de ce monde permettent de reconnaître quatre grands degrés dans l'enseignement de la Loi du Sacrifice. Tout d'abord l'homme apprend à sacrifier une partie de ses possessions matérielles pour s'assurer une prospérité matérielle plus grande ; il sacrifie, aux hommes sous forme d'aumônes, aux Dieux sous forme d'offrandes ; les Écritures Hindoue, Zoroastrienne, Hébraïque, que dis-

je, toutes les Écritures du monde nous parlent de ces sacrifices. L'homme renonce à des objets dont il fait cas afin de s'assurer une prospérité future, pour lui-même, sa famille, sa communauté, son peuple. Il acquiert par le sacrifice présent un avantage futur. La seconde leçon est un peu plus difficile. Le gain à s'assurer par le sacrifice n'est plus la prospérité physique ni un bien matériel, mais la béatitude céleste. Il faut gagner le ciel et obtenir le bonheur d'outre-tombe; c'est là que les sacrifices consentis pendant la vie terrestre trouvent leur récompense.

L'homme fit un grand pas en avant, le jour où il apprit à renoncer aux objets de sa convoitise physique pour s'assurer dans l'avenir un bien qu'il ne pouvait pas voir et dont il ne pouvait prouver l'existence. Il apprit ainsi à sacrifier le visible à l'invisible et, par là, s'éleva d'un degré sur l'échelle de l'Être ; car telle est la fascination exercée par les objets visibles et tangibles que le fait, pour un homme, de leur préférer un monde invisible auquel il croit est une preuve d'énergie considérable et de progrès marqués vers la réalisation de ce monde invisible. Que de fois des hommes ont subi le martyre ou bravé la honte — que de

fois ils ont appris à porter dans la solitude le fardeau de toutes les souffrances, de toute la détresse, de toutes les humiliations que leurs semblables pouvaient leur infliger ! Ils regardaient au delà du tombeau. Assurément, un ardent désir d'obtenir la gloire céleste subsistait encore en eux, mais c'est une très grande chose que de supporter ici-bas la solitude et de n'avoir de compagnons que dans le monde spirituel, de persister dans la vie intérieure quand la vie extérieure n'est qu'une torture sans fin.

Une troisième leçon reste à apprendre. L'homme constate maintenant qu'il fait partie d'une vie plus vaste ; il consent à se sacrifier pour le bien de tous et acquiert par là la force de reconnaître que le sacrifice est bon — qu'une partie, un fragment, une unité de la Vie Totale, doit se subordonner à l'ensemble. L'homme apprend à bien agir sans se préoccuper de ce qui en résultera pour lui-même — à faire son devoir sans penser aux conséquences personnelles — à endurer parce qu'il est bon d'endurer et sans songer à une récompense — à donner parce que l'humanité a droit à ses dons et sans être poussé par l'idée que le Seigneur les lui rendra. L'âme

héroïque est dès lors prête à recevoir la quatrième leçon : elle apprend que toutes les possessions du fragment séparé doivent être offertes, l'Esprit n'étant pas en réalité distinct de la Vie Divine mais en faisant partie ; enfin, l'homme se répand au dehors comme étant un fragment de la Vie Universelle et, dans l'expression de cette Vie, partage la joie de son Seigneur.

C'est dans les trois premiers stades que le sacrifice présente un caractère pénible. Dans le premier, les souffrances sont minimes ; dans le second, la vie physique et toutes les possessions terrestres peuvent être demandées ; le troisième est la période critique où la croissance et l'évolution de l'âme humaine sont mises à l'épreuve... Car, dans ce stade, le devoir peut exiger tout ce qui semble constituer la vie, et l'homme qui *se sent* encore un avec la forme, tout en *se sachant*, en théorie, au-dessus d'elle, voit que tout ce qu'il connaît comme sa vie est exigé de lui. « Si j'en fais l'abandon — se demande-t-il — que va-t-il me rester ? » — La conscience elle-même semble devoir sombrer dans ce sacrifice, car il lui faut renoncer à tout ce qu'elle regarde comme réel et, au delà, elle ne voit rien à saisir en

échange. Une conviction irrésistible, une voix impérieuse demandent à l'homme d'abandonner sa vie même. Reculer, c'est persister dans la vie de la sensation, dans la vie intellectuelle, dans la vie de ce monde. Mais en conservant les joies qu'il n'a pas la résolution d'abandonner, l'homme éprouve un désenchantement constant, des désirs que rien n'assouvit, des regrets sans fin ; il est dégoûté des plaisirs terrestres ; il réalise toute la vérité de cette parole du Christ : *Celui qui veut sauver sa vie la perdra* (1); il voit qu'il n'aime la vie et qu'il ne s'y est cramponné que pour la perdre en réalité. L'homme se décide-t-il, au contraire, à tout risquer pour obéir à la voix impérieuse ; renonce-t-il à son existence ? Alors, dans ce sacrifice, il la retrouve pour la vie éternelle (2); il constate en même temps que la vie sacrifiée n'était qu'une mort dans la vie, que tous les objets abandonnés étaient une illusion et qu'il a trouvé la réalité. La détermination à prendre éprouve le métal de l'âme. L'or pur s'échappe seul du creuset flamboyant où la vie a semblé périr, mais où elle a pris naissance. L'homme

(1) S. Math., XVI, 25.
(2) S. Jean, XII, 25.

découvre ensuite, avec joie, que la vie ainsi trouvée est désormais à tous et non point pour le moi séparé, que l'abandon du moi séparé a permis à l'homme de se connaître véritablement lui-même et qu'en sacrifiant les limites qui semblaient être la condition même de la vie, il s'est au fond répandu dans des formes sans nombre, en vertu d'une vie qui ne finit point (1).

Telle est, dans ses grandes lignes, la loi du Sacrifice; elle a pour base le Sacrifice fondamental consenti par le Logos — ce Sacrifice dont tous les autres ne sont que des reflets.

Nous avons vu comment l'homme Jésus, le disciple Hébreu, fit joyeusement abandon de Son corps, afin qu'une Vie plus auguste pût descendre ici-bas et s'incarner dans la forme ainsi volontairement sacrifiée par Lui — comment, en vertu de cet acte, Il devint un Christ parfait, pour être le Protecteur du Christianisme et répandre Sa vie dans la grande religion fondée par l'Être Puissant avec lequel Il S'était identifié par Son sacrifice. Nous avons vu l'Ame-Christ recevoir l'une après l'autre les grandes Initiations — naissant d'abord comme

(1) *Heb.*, VII, 16.

un petit enfant, entrant ensuite dans le fleuve des douleurs terrestres, dont les eaux doivent lui conférer le baptême du ministère actif, transfiguré sur la Montagne, théâtre de son dernier combat, triomphant enfin de la mort. Il nous reste à chercher le mode de son action rédemptrice et comment la Loi du Sacrifice trouve, dans la vie du Christ, son expression parfaite.

Le commencement de ce que nous pouvons appeler le ministère du Christ parvenu à la virilité est marqué par cette compassion profonde et inlassable pour les souffrances du monde, que symbolise la descente dans le fleuve. La vie du Christ doit désormais se résumer dans cette phrase : *Il allait de lieu en lieu, faisant du bien* ; car ceux qui sacrifient leur vie séparée afin de devenir le canal de la Vie Divine ne peuvent avoir en ce monde d'autre intérêt que de servir leurs semblables. Le Christ apprend à s'identifier avec la conscience de ceux qui l'entourent, à sentir comme ils sentent, à penser comme ils pensent, à partager leurs joies et leurs peines ; il fait passer dans sa vie journalière, à l'état de veille, ce sentiment de son unité avec autrui qu'il constate d'une manière effective sur les plans

supérieurs. Sa sympathie doit arriver à vibrer dans une harmonie parfaite, avec l'accord multiple de la vie humaine, afin de pouvoir réunir en lui-même les vies humaine et divine et devenir un médiateur entre le ciel et la terre.

Des pouvoirs se manifestent maintenant en sa personne, car l'Esprit s'est posé sur lui ; les hommes commencent à voir en lui un de ceux qui sont capables d'aider leurs frères plus jeunes dans le chemin de la vie ; ils l'entourent ; ils sentent la force qui émane de lui, la Vie divine travaillant dans le Fils, dans l'Envoyé du Très-Haut. Les âmes affamées vont à lui ; il les rassasie du pain de vié ; les âmes qui souffrent du péché s'approchent de lui ; il les guérit en prononçant la parole de vie qui chasse la maladie et rend à l'âme la santé ; les âmes aveuglées par l'ignorance recherchent sa présence ; il dessille leurs yeux par la lumière de sa sagesse. Ce qui caractérise, avant tout, son ministère c'est que les plus humbles et les plus pauvres, les plus désespérés et les plus dégradés ne sentent, en l'approchant, aucune muraille qui les sépare de lui et n'éprouvent, en se serrant autour de lui, qu'un accueil bienveillant —

jamais la répulsion. Car, de sa personne, rayonne un amour qui comprend tout et, par conséquent, ne saurait vouloir repousser personne. Quel que soit le manque de développement d'une âme, jamais elle ne sent l'Ame-Christ au-dessus d'elle ; elle la voit plutôt à ses côtés, foulant d'un pied humain le même sol — et cependant remplie de je ne sais quel pouvoir étrange qui a le don de la relever elle-même et de faire naître, en elle aussi, des élans inconnus et des inspirations nouvelles.

Ainsi vit et travaille le Christ — véritable Sauveur d'hommes — jusqu'au jour où il lui faut apprendre une autre leçon et perdre momentanément la conscience de cette Vie divine dont la sienne n'a cessé de devenir l'expression de plus en plus fidèle. Et cette leçon est celle-ci : le véritable centre de la Vie Divine est en nous : il n'est pas au dehors. Le Soi a son centre dans toute âme humaine. Oui « le centre est partout » — car Christ est *en* tous et Dieu en Christ. Aucune vie incarnée — rien de « ce qui est hors de l'Éternel (1) » ne saurait aider le Christ dans sa détresse. Il lui faut apprendre que la véritable unité du Père

(1) *La Lumière sur le Sentier*, § 8 (Libr. Bailly, 10, rue Saint-Lazare).

et du Fils se trouve au dedans, et non au dehors, et cette leçon demande l'isolement absolu dans cette heure où il se sent abandonné par le Dieu qui est extérieur à son âme. L'épreuve approche. Il adjure ceux qui l'entourent de veiller avec lui pendant cette heure obscure, mais toutes les sympathies humaines lui font défaut, toutes les affections humaines le trahissent ; il ne lui reste plus pour refuge que l'Esprit divin. Poussant alors un cri vers son Père, auquel il se sent consciemment uni, il lui adresse cette prière : « *S'il est possible, que ce calice passe loin de moi !* ».

Ayant supporté ces angoisses dans la solitude, sans autre appui que ce secours Divin, le Christ est digne d'affronter la dernière épreuve. Le Dieu du dehors disparaît ; seul le Dieu intérieur lui reste. — *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné!* — tel est le cri amer de son amour inquiet et de sa frayeur. L'isolement suprême descend sur lui, et il se sent abandonné et seul. Jamais cependant le Père n'est plus près du Fils que dans cette heure d'abandon ; car, tandis que le Christ touche le fond de cet abîme douloureux, l'aube triomphale commence à poindre. Il comprend qu'il doit devenir le Dieu qu'il implore et, — en éprou-

vant la dernière douleur de la séparation — il découvre l'unité éternelle, il sent jaillir en lui-même la source de la vie, il se sait éternel.

Nul ne peut devenir un véritable Sauveur d'hommes ni partager, avec une sympathie parfaite, toutes les souffrances humaines, sans avoir affronté et vaincu la douleur, la crainte et la mort, avec la seule aide du Dieu intérieur. Que dis-je ! La souffrance n'existe pas, tant que cette conscience persiste intégralement, car la lumière d'en haut rend ici-bas les ténèbres impossibles, et la douleur n'est pas la douleur quand elle est supportée sous le sourire de Dieu ! Il existe une autre souffrance qui attend l'homme — qui attend tout Sauveur de l'humanité : c'est l'obscurité qui voile la conscience humaine et lui dérobe jusqu'au plus faible rayon de lumière. Il faut connaître le désespoir affreux éprouvé par l'âme humaine quand les ténèbres l'entourent et que la conscience, cherchant à tâtons, ne trouve aucune main qu'elle puisse serrer. Ces ténèbres — tout Fils de l'Homme doit y descendre avant que puisse sonner l'heure de son ascension triomphante. L'amertume indicible de cette expérience, tout Christ doit la goûter

avant de *pouvoir sauver parfaitement* (1) ceux qui, par lui, cherchent le Divin.

Un être comme celui-là est, en vérité, devenu divin — un Sauveur d'hommes, et il se consacre désormais dans le monde à la tâche que toutes ces épreuves avaient pour but de préparer. Sur lui doivent fondre toutes les forces hostiles à l'humanité, afin qu'en lui elles soient transformées en forces secourables ; il devient ainsi, sur la terre, un de ces centres de Paix qui transmuent les forces agressives dont l'homme ne soutiendrait pas l'assaut. Oui — les Christs de ce monde sont les centres de Paix dans lesquels se déversent toutes les forces tumultueuses ; elles s'y transforment et ne sont plus, quand elles se répandent ensuite au dehors, que des forces concourant à produire l'harmonie.

Les souffrances du Christ qui n'est pas encore parfait sont causées, en partie, par cette mise d'accord, dans le monde, des forces discordantes. Bien qu'il soit un Fils, il doit être formé par la souffrance et ainsi arriver à *la perfection* (2). L'humanité serait déchirée par infiniment plus de luttes, et de dissensions,

(1) *Héb.*, VII, 25.
(2) *Héb.*, V, 8, 9.

sans les disciples — Christs futurs — qui vivent au milieu d'elle et pacifient, en les rendant harmoniques, beaucoup de forces dangereuses.

Le Christ, est-il dit, souffre « pour les hommes ». — Sa force remplace leur faiblesse, Sa pureté leur péché, Sa sagesse leur ignorance. Rien n'est plus vrai, car le Christ S'est tellement identifié avec les hommes qu'ils partagent avec Lui et Lui avec eux. Il ne Se substitue pas à eux, mais prend leurs vies dans la Sienne et répand Sa vie dans la leur. Ayant atteint le plan de l'unité, Il peut faire partager à autrui tout ce qu'Il y gagne, donner tout ce qu'Il y acquiert. Il domine le plan où la séparativité règne et, jetant les yeux sur les âmes séparées les unes des autres, Il peut atteindre chacune, tandis qu'elles-mêmes ne peuvent communiquer. L'eau venant de niveaux supérieurs peut se répandre dans de nombreuses conduites s'ouvrant toutes au courant qui les alimente, sans cesser d'être étanches les unes pour les autres. Le Christ peut, de même, déverser en toute âme Sa vie. La seule condition pour qu'Il puisse faire partager Sa force à un frère plus jeune, c'est que, dans la vie séparée, la con

science humaine ait la volonté de s'ouvrir au principe divin, se montre capable de recevoir la vie mise à sa portée et prenne possession de ce don généreusement offert. Car tel est le respect de Dieu pour cet Esprit, qui est Lui-même incarné dans l'homme, qu'Il ne verse dans l'âme humaine des flots de force et de vie que si elle consent à les recevoir. L'effusion d'en haut doit trouver en bas une porte ouverte. A la nature supérieure qui veut donner, la nature inférieure doit répondre en se montrant susceptible de recevoir. C'est là le trait d'union entre le Christ et l'homme — ce que les Églises ont appelé l'effusion de la « grâce ». Voilà ce qu'il faut entendre par « la foi » nécessaire pour que la grâce puisse agir. Suivant l'expression de Giordano Bruno, l'âme humaine a des fenêtres qu'elle peut fermer hermétiquement. Au dehors, le soleil brille, la lumière est constante. Que les fenêtres s'ouvrent, et le soleil entrera. La lumière de Dieu vient frapper les fenêtres de toute âme humaine et, quand les fenêtres la laissent entrer, l'âme est illuminée. Dieu ne saurait changer — mais l'homme change, et sa volonté doit rester libre : autrement la Vie divine qui est en lui serait entravée dans son évolution régulière.

C'est ainsi que, dans tout Christ qui S'élève, toute l'humanité s'élève d'un degré et que, par Sa sagesse, l'ignorance du monde entier devient moins profonde. Chaque homme est moins faible, grâce à Sa force qui descend sur l'humanité entière et pénètre dans les âmes séparées. De cette doctrine, interprétée d'une manière étroite et, par conséquent, mal comprise, est sortie l'idée de la Rédemption par substitution, envisagée comme une transaction, pour ainsi dire juridique, entre Dieu et l'homme — transaction en vertu de laquelle Jésus S'est mis à la place du pécheur. Les Églises n'ont pas su comprendre qu'un Être parvenu aussi haut ne fait véritablement qu'un avec Ses frères. L'identité de nature a été prise pour une substitution personnelle ; aussi la vérité spirituelle a-t-elle disparu dans la doctrine cruelle d'un marché juridique.

« Il comprend dès lors sa place ici-bas et l'œuvre qu'il doit accomplir dans la nature : être un Sauveur — expier les péchés des hommes ; Il Se tient dans le cœur central du monde, le Saint des Saints, comme Grand Prêtre de l'Humanité ; Il est un avec tous Ses frères — non par substitution, mais par l'identité d'une vie commune. Les hommes pèchent-

ils — le Christ Se fait pécheur avec eux, afin que Sa pureté puisse effacer leurs souillures; sont-ils dans la tristesse — Il est, en eux, l'Homme de douleur ; tout cœur brisé brise le Sien, tout cœur percé perce le Sien. Des âmes sont-elles dans la joie — Il est joyeux avec elles, en elles il répand le bonheur. Des âmes sont-elles dans le besoin — Il en souffre avec elles, afin de pouvoir les combler de Ses richesses surabondantes ; Il possède tout — elles peuvent donc tout posséder avec Lui. Il est parfait — elles deviennent parfaites avec Lui. Il est fort — qui donc pourrait, à Ses côtés, se sentir faible? Il S'est élevé afin de répandre le flot de Ses grâces sur tous ceux qui sont au-dessous de Lui, et Il vit afin que tous puissent partager Sa vie. Son élévation est, pour le monde entier, une cause de relèvement, et le chemin est, pour tous les hommes, plus facile à suivre, parce qu'Il les a précédés.

« Tout fils de l'homme peut ainsi devenir un Fils de Dieu manifesté, un Sauveur du monde ; chacun de ces Fils est *Dieu manifesté en chair* (1) — le rédempteur qui aide l'humanité entière — la puissance vivante qui

(1) 1 *Tim.*, III, 16.

renouvelle toutes choses. Une seule condition est nécessaire pour permettre à cette puissance de se manifester dans l'âme individuelle : il faut que l'âme ouvre la porte et laisse entrer le Christ qui, pénétrant tout, ne saurait pourtant entrer de force et contre la volonté de Son frère. La volonté humaine a la faculté de faire opposition à Dieu comme à l'homme; or, il faut qu'elle s'associe à l'action divine de plein gré, sans aucune contrainte extérieure. Ainsi l'exige la loi évolutive. Que la volonté ouvre la porte, et la vie inondera l'âme. Tant que la porte reste close, la vie ne pourra qu'exhaler son ineffable parfum, afin que cet arome exquis réussisse à franchir la barrière que la force ne peut renverser.

Voilà — en partie — ce qu'il faut entendre par un Christ. Mais comment la plume matérielle pourrait-elle donner une image de ce qui est immortel? Comment des mots pourraient-ils décrire ce qui défie la parole? Aucune langue ne peut exprimer — l'intelligence sans lumière d'en-haut ne peut comprendre ce mystère : le Fils uni au Père, portant dans Son sein les fils des hommes (1).

(1) ANNIE BESANT, *Theosophical Review*, déc. 1898, pp. 344, 345.

Pour s'élever un jour jusqu'à une vie semblable, il faut, dès aujourd'hui, dans cette vie inférieure, commencer à marcher sous l'ombre de la Croix, sans mettre en doute la possibilité de cet avenir exalté, car ce serait douter du Dieu intérieur. « Avoir foi en soi-même » — est un des enseignements qui résultent pour nous d'une conception supérieure de la nature humaine, car cette foi est, en réalité, la croyance au Dieu intérieur. Il y a une manière de placer la vie journalière sous l'ombre de la vie du Christ, c'est de faire de tout acte un sacrifice — de l'accomplir, non pour l'avantage personnel qui en résultera, mais pour ce qu'il rapportera aux autres et — dans cette vie terre à terre, d'humbles devoirs, d'actes mesquins, d'intérêts vulgaires — de changer le motif et, par là, de tout transformer. Rien, dans la vie extérieure, n'en sera pour cela modifié. Quel que soit le genre de vie, le sacrifice est possible; quel que soit le milieu, Dieu peut être servi. L'éveil de la spiritualité n'est pas marqué par l'action, mais par la manière dont l'action est faite. Ce n'est pas des circonstances, mais bien de notre attitude vis-à-vis d'elles que dépend notre développement. — « A vrai dire,

ce symbole de la croix peut nous servir de pierre de touche, ici-bas, pour distinguer le bien du mal, dans bien des moments difficiles. *Les seules actions dignes de la vie du disciple* — est-il dit dans un recueil de maximes occultes — *sont celles qu'illumine la lumière de la croix.* — Il faut entendre par là que l'aspirant doit avoir pour mobile la ferveur d'un amour prêt à tous les sacrifices. Nous retrouvons un peu plus loin la même pensée : *Quand un homme entre dans le sentier, il dépose son cœur sur la croix ; quand la croix et le cœur ne font plus qu'un, le but est atteint.* — Ceci nous permettra peut-être de déterminer notre degré d'avancement, en examinant si c'est l'égoïsme ou l'oubli de nous-mêmes qui domine dans notre vie (1) ».

Toute vie qui commence à se former ainsi prépare la caverne où le Christ-Enfant devra naître ; elle ne sera plus qu'une rédemption ininterrompue, divinisant de plus en plus les éléments humains. Toute vie semblable s'épanouira dans la vie d'un « Fils bien-aimé » et rayonnera, un jour, de la gloire du Christ. Tout homme peut tendre vers ce but en fai-

(1) C.-W. LEADBEATER, *The Christian Creed*, pp. 61, 62.

sant le sacrifice de tous ses actes et de toutes ses facultés, jusqu'au moment où l'or sera séparé de toute impureté et où le métal pur subsistera seul.

CHAPITRE VIII

La Résurrection et l'Ascension.

Les doctrines de la Résurrection et de l'Ascension sont comprises, elles aussi, dans les Mystères Mineurs : elles font partie intégrante du « Mythe Solaire » et de la vie du Christ dans l'homme.

En ce qui concerne Christ Lui-même, elles ont pour base historique le fait qu'Il a continué à instruire Ses apôtres après Sa mort physique — et qu'après avoir cessé Son enseignement direct Il est devenu l'Hiérophante des Grands Mystères, jusqu'au moment où Jésus le remplaça. Dans les légendes mythiques la résurrection et l'apothéose du héros succèdent invariablement au récit de sa mort. Dans les Mystères, le corps du candidat était toujours plongé dans un sommeil léthargique,

durant lequel l'âme du candidat, libérée, parcourait le monde invisible — pour revenir au corps après trois jours d'absence et l'animer de nouveau. En étudiant la carrière de l'homme qui devient un Christ, nous y retrouverons, de même, les drames de la Résurrection et de l'Ascension.

Mais, avant de pouvoir suivre ce récit avec intelligence, il faut posséder quelques notions concernant la constitution de l'homme et comprendre ce que sont ses corps naturel et spirituel. — *S'il y a un corps animal (ou naturel) il y a aussi un corps spirituel* (1).

Certaines personnes peu instruites en sont encore à regarder l'homme comme un simple composé de deux principes — « l'âme et le corps » ; elles regardent les mots « âme » et « esprit »comme synonymes et disent indifféremment « l'âme et le corps » ou « l'esprit et le corps », voulant exprimer, par ces mots, que l'homme est composé de deux parties, dont l'une périt à l'heure de la mort et dont l'autre survit. Pour les esprits très simples et très ignorants, cette division générale suffit, mais elle ne nous permettra pas de comprendre

(1) *Cor.*, XV, 44.

les mystères de la Résurrection et de l'Ascension.

Tout Chrétien qui a étudié, même superficiellement, la constitution de l'homme, admet l'existence de trois éléments distincts — l'Esprit, l'Ame et le Corps. Cette division est exacte, bien qu'une étude plus approfondie demande une analyse plus complète ; nous la trouvons dans cette prière de Saint Paul : *Que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps soit conservé irrépréhensible* (1). Cette division ternaire est adoptée par la Théologie Chrétienne.

L'Esprit est, en réalité, une Trinité — reflet et image de la Trinité Suprême ; c'est ce que nous étudierons dans le prochain chapitre (2). L'homme véritable, le principe immortel, c'est la vie, la conscience, qui a pour vêtement le corps spirituel. Chacun des aspects de la Trinité a son Corps particulier ; l'Ame est double ; elle comprend le mental et la nature émotionnelle, avec des enveloppes qui leur sont appropriées. Le Corps est l'instrument matériel de l'Esprit et de l'Ame. Suivant un classement Chrétien des principes

(1) *Thess.*, V, 23.
(2) V. Chap. IX, « La Trinité ».

constitutifs de l'homme, celui-ci présente douze éléments, dont six forment l'homme spirituel et six l'homme naturel ; il en présente quatorze, suivant un autre classement — sept modifications de conscience et sept types de forme correspondants. On retrouve, en somme, dans ce deuxième classement les principes étudiés par les mystiques ; on l'appelle généralement la division septuple, parce que, en réalité, il existe sept divisions, dont chacune présente deux aspects — l'aspect *vie* et l'aspect *forme*.

Ces divisions et subdivisions sont, pour les intelligences bornées, une cause de confusion et de perplexités. Voilà pourquoi Origène et Clément — comme nous l'avons vu plus haut (1) — affirmaient avec tant d'insistance que l'intelligence était nécessaire à toute personne désirant parvenir à la Gnose. Rien n'empêche les personnes que cette classification effraie, de la laisser de côté ; mais, par contre, qu'elles reconnaissent au chercheur le droit de l'adopter ; non seulement il y trouve une source d'inspirations, mais encore il la regarde comme indispensable à qui veut comprendre

(1) *Ante*, pp. 88, 104 et 105.

clairement les Mystères de la Vie et de l'Homme.

Le mot Corps signifie un véhicule ou instrument de conscience, cette enveloppe dans laquelle la conscience va et vient, comme dans un véhicule, ou que la conscience emploie pour se mettre en contact avec le monde extérieur. Elle en use comme un ouvrier de son outil. Nous pouvons encore comparer le Corps à un récipient contenant la conscience, comme un flacon contient un liquide. C'est une forme employée par une vie, et la conscience se manifeste partout et toujours, en relation avec des formes semblables. La forme peut être de la nature la plus rare et la plus subtile, si diaphane que la vie qui l'habite nous semble seule exister; pourtant la forme est présente, et sa composition est matérielle. La forme peut, de même, être si dense qu'elle cache la vie latente ; nous ne sommes alors conscients que de la forme ; pourtant la vie est présente et elle a pour essence le contraire de la Matière — l'Esprit. Il faut que l'étudiant se pénètre sans relâche de ce fait fondamental, la dualité de toute existence manifestée, la coexistence de l'Esprit et de la Matière, inséparables dans un

grain de poussière comme dans le Logos, ou Dieu Manifesté; il faut qu'il s'assimile cette idée : autrement l'étude des Mystères Mineurs ne lui sera pas possible. Le Christ, comme Dieu et comme homme, ne fait que présenter dans des proportions cosmiques la dualité qui se retrouve partout dans la nature. Tout ce que renferme l'univers offre, dans sa constitution, cette qualité fondamentale.

L'homme possède un « corps animal » composé de quatre éléments distincts et séparables et sujet à périr. Deux de ces éléments sont formés de matière physique et ne se séparent jamais complètement avant la mort, bien que leur séparation partielle puisse être amenée par des substances anesthésiques ou par la maladie ; leur assemblage peut être désigné comme le *Corps Physique*. L'homme, à l'état de veille, agit consciemment dans ce corps, qui est pour lui, suivant l'expression technique, son véhicule de conscience dans le monde physique.

Le troisième élément est le *Corps des Désirs* — ainsi nommé parce que les sentiments et les passions de l'homme y trouvent leur véhicule spécial. Pendant le sommeil, l'homme,

quittant le corps physique, poursuit ses activités conscientes dans cet autre corps qui a pour milieu normal le monde invisible le plus rapproché de notre terre visible et qui représente, par conséquent, son véhicule de conscience dans le moins élevé des mondes hyperphysiques, le premier où l'homme passe après la mort.

Le quatrième élément est le *Corps Mental*, ainsi nommé parce que il est employé par la nature intellectuelle, tout au moins dans la pensée concrète ; il est pour l'homme le véhicule de conscience dans le deuxième des mondes hyperphysiques, qui est en même temps le deuxième et le moins élevé des mondes célestes où les hommes passent après la mort, quand ils s'échappent du monde dont j'ai parlé dans le paragraphe précédent.

Ces quatre éléments de la forme humaine extérieure — le corps physique, double dans sa nature — le corps des désirs — le corps mental — voilà ce qu'il faut entendre par le corps animal (1) dont parle Saint Paul.

Les enseignements Chrétiens ordinaires manquent, sur ce point, de précision et de

(1) La version anglaise, version dite « du roi Jacques », traduit « Corps naturel ». (N. d. T.)

clarté; nous n'y retrouvons plus cette analyse scientifique. Je ne veux pas dire que les Églises ne l'aient jamais connue; cette connaissance de la constitution humaine faisait, au contraire, partie des enseignements donnés dans les Mystères Mineurs. La division élémentaire en Esprit, Ame et Corps était exotérique, d'un caractère général et superficiel; elle était donnée comme point de départ. La double nature du « Corps » était enseignée plus tard, de manière à préparer le disciple à séparer les deux principes et à employer chacun comme véhicule de conscience sur son plan particulier.

Cette idée se comprendra sans peine. L'homme veut-il voyager sur terre, il emploie comme véhicule une voiture ou un wagon de chemin de fer; veut-il voyager sur mer, il change de véhicule et monte sur un navire; veut-il enfin voyager dans les airs, il change encore de véhicule et monte en ballon; il demeure lui-même, mais emploie trois véhicules différents suivant le genre de matière qu'il désire traverser. Cette comparaison est bien imparfaite, mais elle n'induira pas en erreur. Quand l'homme circule dans le monde physique, il a pour véhicule le corps physique, et sa cons-

cience est active dans ce corps, qui est son instrument. Quand — soit en s'endormant, soit en mourant — il passe dans le monde le plus rapproché du monde physique, son véhicule est le corps des désirs qu'il faut apprendre à employer consciemment, tout comme le corps physique ; il l'emploie d'ailleurs inconsciemment tous les jours de sa vie, lorsqu'il éprouve des sentiments et des désirs, comme il en use de même chaque nuit. Quand, après la mort, l'homme passe dans le monde céleste, son véhicule est le corps mental qu'il emploie, lui aussi, journellement lorsqu'il pense. Il n'y aurait pas de pensée dans le cerveau s'il n'y en avait pas dans le corps mental.

L'homme, enfin, possède un corps spirituel, composé de trois parties séparables, appartenant respectivement aux trois Personnes de la Trinité de l'Esprit humain et servant à les distinguer. Saint Paul nous dit qu'il fut *ravi jusqu'au troisième ciel*, où il entendit *des mystères qu'il n'est pas permis à un homme de révéler* (1). Les Initiés connaissent bien ces régions des mondes invisibles supérieurs ; ils savent que, pour aller au-delà du premier ciel,

(1) II, *Cor.*, XII, 2, 4

il faut employer comme véhicule le corps spirituel proprement dit et que le développement respectif de ses trois éléments déterminera le ciel où ils pourront pénétrer.

Le moins élevé de ces trois éléments est généralement appelé le *Corps Causal*, pour une raison que pourront seules comprendre les personnes ayant étudié les doctrines de la Réincarnation — enseignées d'ailleurs par la Primitive Église — et sachant que l'évolution humaine réclame ici-bas bien des vies successives avant que l'âme embryonnaire du sauvage puisse devenir l'âme accomplie d'un Christ et, parfaite enfin comme le *Père céleste* (1), réalisé l'union *du Fils avec le Père* (2). Ce corps survit, d'existence en existence, et recueille tous les souvenirs ; il détermine les causes donnant naissance aux corps inférieurs ; il est le réceptacle des expériences humaines, le lieu sûr où s'accumulent tous les trésors que nous rapportons de nos existences, le siège de la Conscience, le principe de la Volonté.

Le deuxième des trois éléments formant le corps spirituel est mentionné par Saint Paul en

(1) S. Math., V, 84.
(2) S. Jean, XVII, 22, 23.

termes significatifs : *Nousavons dans les cieux* — dit-il — *un édifice qui vient de Dieu, une demeure éternelle qui n'est pas faite de main d'homme* (1). C'est le Corps de Béatitude — le corps glorifié du Christ — « le Corps qui ressuscite ». Il n'est pas fait *de main d'homme*, c'est-à-dire par l'action de la conscience sur les véhicules inférieurs ; il n'est pas formé par l'expérience, ni construit avec les matériaux amassés par l'homme au cours de son long pèlerinage ; il est propre à la vie du Christ, à la vie de l'Initié, à l'épanouissement divin dans l'homme ; il est bâti par Dieu, par l'activité de Son Esprit, et ne cesse de grandir pendant toute les vies de l'Initié, pour n'atteindre son apogée qu'à la « Résurrection ».

Le troisième élément du corps spirituel est cette pellicule impalpable de nature subtile, qui individualise l'Esprit et en fait un Être distinct, sans s'opposer pourtant à l'interpénétration de tous par tous ; elle est, par là, l'expression de l'unité fondamentale. Lorsque *le Fils lui-même sera soumis à celui qui lui a soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout*

(1) II, *Cor.*, V, 1.

en tous (1), cette pellicule disparaîtra — mais pour nous elle reste l'élément supérieur du corps spirituel, dans lequel nous montons vers le Père pour nous unir à Lui.

Le Christianisme a toujours reconnu l'existence de trois mondes ou régions que l'homme doit traverser : d'abord le monde physique ; deuxièmement, un état intermédiaire où il passe après la mort; enfin, le monde céleste. Les Chrétiens instruits croient tous à ces trois mondes. Les ignorants seuls se figurent que l'homme passe directement de son lit de mort à un état de béatitude définitive. Les opinions diffèrent cependant en ce qui concerne la nature du monde intermédiaire. Les Catholiques Romains l'appellent Purgatoire ; ils croient que toute âme doit le traverser — sauf celle du Saint, celle d'un homme arrivé à la perfection, ou encore celle d'un homme mort en état de « péché mortel ». La grande majorité passe dans une région purificatrice, où l'homme séjourne plus ou moins longtemps, suivant les péchés qu'il a commis ; il ne le quitte pour entrer dans le monde céleste qu'après avoir été purifié. Les différentes

(1) I, *Cor.*, XV, 28.

confessions dites Protestantes diffèrent sur des points secondaires et répudient généralement l'idée d'une purification posthume ; mais, en général, elles sont d'accord pour admettre l'existence d'un état intermédiaire, quelquefois appelé « Paradis » ou « période d'attente ». Le monde céleste est presque universellement envisagé, dans la Chrétienté moderne, comme un état final, sans qu'il existe de notions bien nettes ou d'un caractère général concernant sa nature et l'état progressif ou stationnaire de ceux qui y pénètrent. L'Église Primitive voyait dans le ciel ce qu'il est en réalité, une étape de l'âme dans son pèlerinage ascendant; aussi la réincarnation, sous une forme ou sous une autre, et la préexistence de l'âme étaient-elles généralement enseignées. Il résultait naturellement de cette doctrine que le séjour dans le ciel était temporaire, bien que souvent très prolongé. Suivant le terme Grec du Nouveau Testament, la durée de ce séjour était d'un « âge » (1) — qui se terminait par le retour de l'homme à un nouveau stage d'existence et de progrès ; elle n'était donc pas « éternelle » ; la version anglaise

(1) ou « Eon ». (N. d. T.)

autorisée offre sur ce point un contre-sens (1).

Afin de compléter cet aperçu -- nécessaire pour comprendre la Résurrection et l'Ascension — examinons maintenant comment se développent, dans leur évolution supérieure, les différents corps dont nous avons parlé.

Le *corps physique* se transforme sans cesse, remplace continuellement les particules imperceptibles dont il est composé, se rebâtit par un travail sans fin. Or, le corps étant formé par notre nourriture, notre boisson, l'air atmosphérique, les particules empruntées aux hommes et aux choses qui nous entourent ici-bas, il nous est possible de le purifier méthodiquement, en choisissant judicieusement ses éléments constitutifs et, par là, d'en faire un véhicule, un instrument, toujours plus pur, susceptible de vibrations plus subtiles, répondant à des désirs plus purs et à des pensées plus nobles et plus hautes. Voilà pourquoi tout aspirant aux Mystères était soumis, pour sa nourriture, ses ablutions, etc.,

(1) Ce contre-sens s'explique fort bien. La traduction date du dix-septième siècle. Or, à cette époque, toute notion de la préexistence de l'âme avait disparu depuis longtemps du Christianisme, sauf dans les doctrines de quelques sectes regardées comme hérétiques et persécutées par l'Église Catholique Romaine.

à des règles déterminées et qu'il devait faire grande attention aux personnes ou aux localités qu'il fréquentait.

Le *corps des désirs* se transforme également et d'une manière analogue ; mais ici les matériaux expulsés ou absorbés le sont par le jeu des désirs, ayant leur origine dans les sentiments, les passions et les émotions. Celles-ci sont-elles grossières, le corps des désirs l'est également : sont-elles purifiées, le corps des désirs devient subtil et très sensible aux influences d'en haut. L'homme purifie d'autant plus ce véhicule supérieur de la conscience qu'il maîtrise davantage sa nature inférieure — qu'il s'oublie plus complètement lui-même dans ses désirs, ses sentiments et ses émotions — qu'il aime enfin ses proches avec moins d'égoïsme et de calcul. Aussi, quand pendant le sommeil il quitte son corps physique, ses expériences sont-elles plus hautes, plus pures et plus instructives. Lorsque, en mourant, il abandonne le corps physique, il passe rapidement par l'état intermédiaire ; son corps des désirs se décompose très rapidement et n'est pas pour lui une cause de retard.

Le *corps mental* se forme d'une manière

semblable, mais par l'action des pensées ; il sera le véhicule de conscience employé dans le monde céleste ; mais, dès à présent, il est constitué par les aspirations, l'imagination, la raison, le jugement, les facultés artistiques, enfin par la mise en jeu des facultés mentales. L'homme ne peut employer que le corps mental qu'il s'est créé. La durée et l'intensité de sa vie céleste dépendent donc du genre de corps mental qu'il s'est construit ici-bas.

Ce corps, quand l'homme atteint un degré supérieur d'évolution, commence à exercer pendant la vie terrestre une activité indépendante. Graduellement l'homme devient conscient de sa vie céleste, même dans le tourbillon de son existence quotidienne ; il devient alors *le Fils de l'homme qui est dans le ciel* (1), capable de parler avec autorité des choses célestes. Quand l'homme commence à vivre de la vie du Fils, ayant atteint le Chemin de la Sainteté, il vit dans le ciel sans quitter la terre, car il possède et emploie consciemment son corps céleste. Le ciel n'est pas éloigné de nous, mais nous entoure de toutes parts ; notre impuissance à sentir ses vi-

(1) S. Jean, III, 13.

brations, et non leur absence, le cache à nos yeux ; elles nous frappent d'une manière incessante ; il suffit donc d'en être conscients pour nous trouver au ciel. Nous y parvenons en éveillant l'activité du corps céleste, en l'organisant, en le développant. S'il est formé par des matériaux célestes, il répondra aux vibrations du ciel. Voilà pourquoi le *Fils de l'homme* est toujours dans le ciel. Or, nous savons que le terme *Fils de l'homme* s'applique à l'Initié — non pas au Christ ressuscité et glorieux, mais au Fils qui n'est pas encore entièrement *arrivé à la perfection* (1).

Pendant les stages évolutifs qui précèdent et comprennent le Sentier de Probation, le premier élément du corps spirituel, c'est-à-dire le Corps Causal, se développe rapidement et permet à l'homme, après la mort, de s'élever jusqu'au deuxième ciel. Après la Seconde Naissance, naissance du Christ dans l'homme, commence à se constituer le Corps de Béatitude, *qui est dans les cieux*. C'est là le corps du Christ, qui se développe au cours de Sa mission sur la terre. A mesure qu'il progresse, la conscience du *Fils de Dieu*

(1) *Héb.*, V, 9.

s'élargit de plus en plus, et l'union imminente avec le Père illumine l'Esprit qui s'affirme.

Dans les Mystères Chrétiens — comme dans ceux de l'Égypte ancienne, de la Chaldée et dans d'autres encore — il existait un symbolisme extérieur indiquant les stages que traversait l'homme. Le candidat était amené dans la salle de l'Initiation et là, couché, les bras étendus — tantôt sur une croix de bois, tantôt simplement sur le sol dallé — dans l'attitude d'un crucifié. Le thyrse, la *lance* de la crucifixion, lui touchait alors le cœur et, quittant son corps, il passait dans les mondes invisibles ; son enveloppe physique restait dans une léthargie profonde, la mort du crucifié ; placée dans un sarcophage de pierre, elle y demeurait enfermée, soumise à une surveillance attentive. Cependant l'homme lui-même parcourait d'abord les étranges et sombres régions appelées « le cœur de la terre » — puis, gravissant la montagne céleste, il revêtait le corps de béatitude — corps désormais parfait — véhicule de conscience accompli ; revêtu de cette enveloppe nouvelle, il rentrait dans son corps de chair, pour lui rendre la vie. La croix soutenant le corps ou, si aucune croix n'avait été employée, le corps

endormi et rigide était retiré du sarcophage et placé sur une surface inclinée, exposée à l'est, avant le lever du soleil, au matin du troisième jour. Au moment où les rayons du soleil venaient frapper le visage, le Christ — l'Initié parfait ou Maître — rentrait dans Son corps, le glorifiant par l'enveloppe nouvelle dont Il était revêtu, transformait le corps charnel au contact du corps de béatitude, lui donnait des propriétés, des facultés, des aptitudes nouvelles, le transfigurait enfin à Sa propre image. Telle était la résurrection du Christ, après laquelle le corps charnel lui-même était modifié et revêtait un caractère nouveau.

Voilà pourquoi le soleil a toujours été pris pour symbole du Christ ressuscité et que, dans les hymnes de Pâques, il est constamment fait allusion au Soleil de Justice. De là aussi ces paroles concernant le Christ triomphant : *Je suis le vivant ; J'ai été mort, et voici, Je suis vivant aux siècles des siècles. Amen ! Je tiens les clefs de la mort et de l'enfer* (1). Toutes les puissances des mondes inférieurs, le Fils en dispose désormais, en vertu de Son triom-

(1) *Apoc.*, I, 18.

phe glorieux. La mort n'a plus de prise sur Lui ; « Il tient la vie et la mort dans Sa main puissante » (1) ; Il est le Christ ressucité, le Christ triomphant.

L'Ascension du Christ était le Mystère concernant le troisième élément du corps spirituel, la réception du Vêtement Glorieux ; elle préparait l'union du Fils avec le Père, de l'homme avec Dieu — l'Esprit se retrouvant enfin dans la gloire qu'il posssédait *avant que le monde fût* (2). Dès lors le triple Esprit devient un ; il se sait éternel ; le Dieu Caché est trouvé. C'est cette réunion que présente, sous une forme imagée, la doctrine de l'Ascension, du moins en ce qui concerne l'homme envisagé individuellement.

Pour l'humanité, l'Ascension n'a lieu que quand la race tout entière est parvenue à la « condition de Christ » — à la condition « filiale » — quand le Fils s'unit au Père et que Dieu est tout en tous. Voilà l'objectif, dont le triomphe de l'Initié donne dès aujourd'hui l'image ; mais, pour qu'il soit atteint, il faut que la race humaine soit arrivée à la perfection

(1) H.-P. BLAVATSKY, *La Voix du Silence*, p. 90, 5e éd. (Trad. franç., libr. Bailly, 10, rue Saint-Lazare.)

(2) S. Jean, XVII, 5.

et que l'Humanité, « cette grande orpheline », cessant de l'être, se reconnaisse consciemment comme l'Enfant de Dieu.

En étudiant ainsi les doctrines de la Rédemption, de la Résurrection et de l'Ascension, nous découvrons les vérités qui les concernent et que présentent, sous une forme voilée, les Mystères Mineurs. Nous commençons à comprendre, dans sa plénitude, la vérité de l'enseignement apostolique : Christ n'a pas été une personnalité unique, mais *les prémices de ceux qui sont morts* (1); tout homme peut devenir un Christ. Le Christ n'était donc pas regardé comme un Sauveur d'une nature différente de la nôtre, dont les mérites dussent, par substitution, sauver l'homme de la colère divine. Suivant la glorieuse et vivifiante doctrine alors enseignée par l'Église, le Christ n'était que les prémices de l'humanité, le modèle que tout homme est appelé à reproduire en lui-même, la vie que tous devaient partager. Les Initiés ont toujours été regardés comme les prémices, le gage pour l'humanité de sa perfection future. Pour les Chrétiens des premiers siècles, Christ était le sym-

(1) *Cor.*, XV, 20. (La version anglaise porte : Les prémices de ceux qui dormaient. — N. d. T.)

bole vivant de leur propre divinité, le fruit glorieux du germe qu'ils portaient dans leur propre cœur. La doctrine du Christianisme Ésotérique ou des Mystères Mineurs n'était pas le salut par un Christ *extérieur*, mais la glorification de chacun en un Christ *intérieur*. Le Novice était appelé à devenir le Fils. La vie du Fils devait s'écouler parmi les hommes, jusqu'au jour où la Résurrection en marquait le terme. Dès lors le Christ glorifié devenait, pour le monde, un Sauveur *parfait*.

Quel Évangile grandiose, auprès de celui de notre époque ! En présence de l'idéal majestueux du Christianisme ésotérique, la doctrine exotérique des Églises semble bien étroite et bien vide.

CHAPITRE IX

La Trinité.

Pour étudier avec fruit l'Existence Divine, il faut tout d'abord affirmer qu'elle est Une : tous les Sages l'ont proclamé, toutes les religions l'ont affirmé, toutes les philosophies Lui reconnaissent ce caractère. C'est « l'Unique qui n'a point de second (1) ». — « Écoute, O Israël ! » s'écrie Moïse « l'Éternel, notre Dieu est le seul Éternel » (2). — « Pour nous il n'y a qu'un seul Dieu », déclare Saint Paul (3). « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu », affirme le fondateur de l'Islam, et il fait de ces mots le symbole de sa religion. Une Existence Unique, sans limites, qu'Elle seule

(1) *Chhândogyopanishat*, XI, II, 1.
(2) *Deut.*, VI, 4.
(3) *Cor.*, VIII, 6.

connaît dans Sa plénitude, telle est la Nuit Éternelle d'où naît la Lumière. Mais, comme Divinité manifestée, l'Un apparaît sous un Triple Aspect ; Il forme une Trinité d'Êtres Divins qui sont Un comme Divinité, mais Triples comme Puissance manifestée. Sur ce point aussi, les grandes religions sont d'accord. Cette vérité, dans ses rapports avec l'homme et avec l'évolution humaine, est d'une importance extrême ; aussi, tient-elle toujours une grande place dans les Mystères Mineurs.

Chez les Hébreux, enclins à l'anthropomorphisme, la doctrine n'était pas divulguée, mais les Rabbins étudiaient et adoraient l'Ancien des jours, Source de la Sagesse, Cause elle-même de l'Intelligence ; Kéther, Chochmah, Binah formaient la Trinité Suprême, le rayonnement dans le Temps de l'Unique supérieur au Temps. Le Livre de la Sagesse de Salomon fait mention de cette doctrine et fait de la Sagesse une Personne. — Suivant Maurice, « le premier Séphira, appelé Kéther ou la Couronne, Kadmon la Lumière pure et En Soph l'Infini (1), est le

(1) Ceci est une erreur. En, ou Ain Soph ne fait pas partie de la Trinité ; il est l'existence unique qui se révèle par une triple manifestation.

Père Tout-Puissant de l'univers... Le second est Chochmah, dont nous avons suffisamment démontré l'identité avec la Sagesse créatrice en nous appuyant sur les Écritures sacrées et les ouvrages des Rabbins. Le troisième est Binah, l'Intelligence céleste : c'est le Kneph des Égyptiens et le *Nous Demiurgos* de Platon ; c'est encore le Saint-Esprit qui remplit, anime et gouverne l'univers infini (1). »

Le Doyen Milman, dans son *History of Christianity*, montre l'influence qu'a exercé cette doctrine sur les enseignements Chrétiens : — « Cet Être, dit-il (le Verbe ou la Sagesse), devenait plus ou moins une personnalité, suivant que les idées de l'époque ou de la race étaient plus populaires ou plus philosophiques, plus matérielles ou plus abstraites. Cette doctrine se retrouvait du Gange, ou même des rives de la Mer Jaune, jusqu'à l'Ilissus ; elle était l'âme de la religion et de la philosophie Indiennes ; elle était le Platonisme pur ; elle était enfin le Platonisme Judaïque de l'École d'Alexandrie. Nous pourrions citer mainte admirable page de Philon, où l'auteur montre l'impossibilité, pour les

(1) Cité par WILLIAMSON, *The Great Law*, pp. 201, 202.

sens de l'homme, d'arriver à la connaissance de l'Être Primordial, existant en Soi. En Palestine, il est probable que Jean-Baptiste et Notre Seigneur Lui-même ne prêchaient pas une doctrine nouvelle, mais plutôt les idées communes à tous les esprits éclairés, quand ils déclaraient que *nul homme n'a vu Dieu*. En vertu de ce principe, les Juifs, dans leur interprétation des Écritures Anciennes, renonçaient à l'idée d'une communication directe avec le grand Dieu Unique et admettaient l'existence d'un ou de plusieurs Êtres intermédiaires Le reliant à l'humanité. Suivant une tradition à laquelle Saint Étienne fait allusion, *la loi a été reçue sur les ordres des anges*. Ailleurs, ce rôle est dévolu à un seul ange — appelé parfois l'Ange de la Loi (v. *Galates*, III, 19) — et par d'autres encore le Metatron. Mais ce qui représentait le plus ordinairement Dieu pour l'intellect humain, c'était Memra, la Parole Divine. Il est à remarquer que cette même expression se retrouve dans les systèmes de l'Inde et de la Perse, dans ceux de Platon et de l'École d'Alexandrie. Le Targum; c'est-à-dire le plus ancien commentaire Juif des Écritures, avait appliqué déjà ce terme au Messie. Il est inutile enfin de

faire remarquer le caractère sacré que le mot a pris, en passant dans le système Chrétien (1).

Comme le dit le savant doyen, l'idée d'une parole, d'un LOGOS, était universelle ; elle faisait partie de la conception Trinitaire. Chez les Hindous, les philosophes donnent à Brahman manifesté les noms de Sat-Chit-Ananda — l'Existence, l'Intelligence et la Béatitude. Pour la masse, le Dieu Manifesté est une Trinité : Shiva, le Commencement et la Fin — Vishnou, le Préservateur — Brahmâ, le Créateur de l'Univers. La religion de Zoroastre présente une Trinité analogue : Ahuramazdao, le Grand Être, le Premier — puis « les jumeaux », la Seconde Personne sous son double aspect (la Seconde Personne d'une Trinité est toujours double et c'est l'ignorance des temps modernes qui L'a transformée en deux Personnalités ennemies, Dieu et le Diable) — enfin, la Sagesse Universelle, Armaiti. Dans le Bouddhisme du Nord, nous trouvons Amithâba, la lumière sans limites — Avalokiteshvara, la source des incarnations — Mandjusri, l'Intelligence Universelle. Dans le

(1) H.-H. Milman, *The History of Christianity*, 1867, pp. 70-72.

Bouddhisme du Sud, l'idée de Dieu a disparu, mais, avec une persistance significative, la triplicité se retrouve dans ce refuge du Bouddhiste méridional : le Bouddha — le Dharma (la Doctrine) — le Sangha (l'Ordre). Le Bouddha Lui-même est d'ailleurs quelquefois adoré comme Trinité. Sur une pierre trouvée à Bouddha Gaya, on lit cette salutation qui Lui est adressée, comme à une incarnation de l'Être Éternel : « Om ! Tu es Brahmâ, Vishnou et Mahesha (Shiva)... Je T'adore, Toi qu'on célèbre sous mille noms et sous des formes variées — sous l'aspect de Bouddha, le Dieu de Miséricorde (1). »

Dans les religions disparues se retrouve la même idée d'une Trinité. En Égypte, le culte en était imprégné. — « Le British Museum possède une inscription hiéroglyphique datant du règne de Sénéchus (VIII[e] siècle de l'ère Chrétienne) et montrant qu'à cette époque déjà la doctrine de la Trinité dans l'Unité faisait partie de la religion des Égyptiens (2). » — On peut en dire autant d'une époque bien plus reculée. Ra, Osiris et Horus formaient

(1) *Asiatic Researches*, I, p. 285.
(2) S. Sharpe, *Egyptian Mythology and Egyptian Christology*, p. 14.

une Trinité partout vénérée. Osiris, Isis et Horus étaient adorés à Abydos. D'autres villes rendaient un culte à d'autres noms, et le triangle est fréquemment employé comme symbole du Dieu Triple et Unique. Quels que soient les Noms Divins, une citation de Manéthon nous montre l'idée sur laquelle reposaient toutes ces Trinités — : « D'abord Dieu, puis la Parole et avec Eux l'Esprit » — dit un oracle, censurant l'orgueil d'Alexandre Le Grand (1).

Chez les Chaldéens, Anou, Ea et Bel formaient la Trinité Suprême. Anou représentait l'Origine de tout, Ea la Sagesse, et Bel l'Esprit Créateur.

Williamson nous dit ce que nous trouvons chez les Chinois : « Dans la Chine ancienne, les empereurs avaient coutume d'offrir, tous les trois ans, un sacrifice à *Celui qui est un et triple*. On disait alors : *Fô est une seule personne, mais il a trois formes*... Une trinité figure également dans le système philosophique si élevé appelé en Chine le Taôisme, *La Raison Éternelle a produit l'Unique — l'Unique a produit les Deux — les Deux ont*

(1) WILLIAMSON, *The Great Law*, p. 196.

produit les Trois — les Trois ont produit toutes choses : Ceci, dit encore le Compte, *tendrait à prouver qu'ils avaient quelque notion de la Trinité* » (1).

La Doctrine Chrétienne de la Trinité s'accorde parfaitement avec d'autres religions, en ce qui concerne le rôle joué par chacune des Personnes Divines. Le mot Personne vient de *persona* (un masque, ce qui recouvre un objet), et signifie le masque de l'Existence Unique, la manière dont Elle Se révèle sous une forme. Le Père est l'Origine et la Fin de tout; le Fils est double dans Sa nature : Il est le Verbe ou la Sagesse. Le Saint-Esprit est l'Intelligence Créatrice qui, planant sur le chaos de la matière primordiale, la rend apte à servir à l'élaboration des formes.

Cette identité des rôles, malgré la grande variété des noms, montre l'existence, non seulement d'une ressemblance extérieure, mais encore d'une vérité profonde. Il existe un principe dont cette triplicité est la manifestation, un principe qu'il est possible de découvrir dans la nature et dans l'évolution et qui, reconnu par nous, permettra de comprendre le

(1) *Loc. cit.*, pp. 208, 209.

développement de l'homme et les phases évolutives de sa vie. Nous constatons de plus que, dans le langage universel des symboles, les Personnes ont pour signes distinctifs certains emblèmes qui permettent de Les reconnaître sous la variété des formes et des noms.

Mais il reste un point à retenir avant de laisser la doctrine exotérique de la Trinité. A toutes ces Trinités se rattache une quatrième grande manifestation, la Puissance de Dieu, qui toujours se présente sous une forme féminine. Dans l'Hindouisme, chacune des Personnes de la Trinité possède une Puissance manifestée distincte; l'Unique et ces six aspects constituent le Septénaire sacré. Dans beaucoup des Trinités apparaît une forme féminine; elle se rattache toujours, dans ce cas, à la Deuxième Personne, et il en résulte le Quaternaire sacré.

Passons maintenant à la vérité intérieure.

L'Unique Se manifeste comme l'Être primordial, le Seigneur Existant par Lui-même, la Racine de toutes choses, le Père Suprême. Le mot Volonté ou Puissance semble exprimer le mieux cette Révélation première, puisque aucune manifestation n'est possible avant l'apparition d'une Volonté et que, sans

volonté manifestée, il ne saurait exister aucune impulsion rendant possible un développement ultérieur. L'univers, peut-on dire, a sa racine dans la Volonté divine. Puis, vient le second aspect de l'Unique, la Sagesse. Voilà pourquoi il est écrit : *Rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle* (1). — La Sagesse est d'une nature double, comme nous le verrons tout à l'heure. Quand les aspects de la Volonté et de la Sagesse se sont révélés, un troisième doit forcément les suivre pour les rendre efficaces, l'Intelligence Créatrice, l'Intellect divin en Action. — *C'est lui qui a fait la terre par Sa vertu*, dit un prophète Juif — *et qui a agencé le monde par Sa sagesse et qui a étendu les cieux par Son intelligence* (2). L'allusion aux trois activités distinctes est ici évidente (3). Les trois Personnes sont les aspects inséparables, indivisibles, de l'Unique. Pour plus de clarté, Leurs activités peuvent être envisagées isolément, mais ne sauraient être dissociées ; elles sont nécessaires les unes aux autres ; chacune est présente dans les deux autres. Dans l'Etre

(1) S. Jean, I, 3.
(2) *Jér.*, LI, 15.
(3) *Anle*, pp. 185, 186.

Primordial, la Volonté ou Puissance est prédominante et caractéristique, mais la Sagesse et l'Action Créatrice sont, Elles aussi, présentes. Dans la Deuxième Personne, la Sagesse prédomine, mais la Puissance et l'Action Créatrice n'en sont pas moins représentées en Elle. Dans la Troisième Personne, enfin, l'Action prédomine, mais la Puissance et la Sagesse Se montrent pourtant toujours. Nous employons les mots Première, Deuxième, Troisième, parce que, dans le Temps, les Personnes de la Trinité Se manifestent, Se succèdent dans cet ordre; mais, dans l'Éternité, Elles dépendent les unes des autres et sont égales. — « Aucune n'est plus grande ni moindre qu'une Autre (1). »

Cette Trinité est le Moi Divin, l'Esprit Divin, le Dieu manifesté, *Celui qui était, qui est et qui va venir* (2), la racine de la triplicité fondamentale de l'existence et de la conscience.

Mais, comme nous l'avons constaté, il existe encore une Quatrième Personne — ou, dans certaines religions, une seconde Trinité féminine, la Mère. C'est le principe qui rend la

(1) *Credo d'Athanase.*
(2) *Apoc.*, IV,

manifestation possible ; éternellement présent dans l'Unique, il est la racine de la limitation et de la division; sous sa forme manifestée, nous l'appelons matière ; c'est le Non-Moi divin, la Matière divine, la Nature manifestée. Considérée isolément, la Personne féminine vient en Quatrième ; Elle rend possible l'activité des Trois; Elle est, en vertu de Sa divisibilité infinie, Leur Champ de travail ; Elle est à la fois la servante du Seigneur (1) et la Mère du Seigneur, car Elle donne Sa propre substance pour former le Corps de Son Fils, quand la Puissance Divine vient La couvrir de Son ombre (2).

Un examen attentif nous montre que la Quatrième Personne est, Elle aussi, triple; Elle se présente sous trois aspects inséparables, sans lesquels Son existence serait impossible. Ces aspects sont la Stabilité (l'Inertie ou la Résistance), la Mobilité, le Rythme, et sont appelés les qualités essentielles de la Matière. Permettant seules à l'Esprit d'agir effectivement, ils ont été regardés comme les Puissances Manifestées de la Trinité. La Stabilité ou Inertie donne au levier une base, un point

(1) S. Luc, I, 38.
(2) *Ibid.*, 35.

d'appui ; le Mouvement se manifeste alors, mais à lui seul ne produirait que le chaos. Le Rythme intervient ensuite, et la Matière entrant en vibration, devient plastique et malléable. Quand les trois qualités s'équilibrent, l'Unité règne, la Matière Vierge est inféconde. Mais quand la Puissance Suprême La couvre de son ombre et que le souffle de l'Esprit descend en Elle, l'équilibre est rompu, et Elle devient la Mère divine des mondes.

Tout d'abord, entrant en contact avec la Troisième Personne de la Trinité, Elle en reçoit la faculté de donner naissance à la forme. Alors apparaît la Seconde Personne, qui se revêt de la substance ainsi produite et devient la Médiatrice, unissant en Elle-même l'Esprit et la Matière : c'est l'Archétype des formes. Par la Seconde Personne, seule, Se manifeste la Première, comme Père de tous les Esprits.

Il devient possible, maintenant, de comprendre pourquoi, dans la Trinité Spirituelle, la Seconde Personne est toujours double. Elle est l'Unique revêtu de Matière, en Qui les deux moitiés jumelles de la Divinité apparaissent unies, mais non identiques. Par suite, Elle est la Sagesse, car, envisagée du côté

de l'Esprit, la Sagesse est la Raison Pure qui sait qu'Elle est l'Existence Unique et, dans ce Moi, atteint et embrasse la compréhension de toutes choses. Envisagée du côté de la Matière, Elle est l'Amour qui, groupant l'infinie diversité des formes, fait de chaque forme une unité distincte et non une simple agglomération de particules, le principe d'attraction qui maintient les mondes et tout ce qu'ils contiennent, dans un ordre et un équilibre parfaits. Telle est la Sagesse, dont il est dit qu'Elle *ordonne toutes choses avec puissance et douceur* (1), la Sagesse qui maintient et conserve l'univers.

Dans les symboles du Cosmos, symboles qui se retrouvent dans toute religion, le Point — c'est-à-dire ce qui n'a que la position — représente la Première Personne de la Trinité. Parlant de ce symbole, Saint Clément d'Alexandrie observe que nous pouvons soustraire d'un corps ses différentes propriétés, ensuite sa profondeur, sa largeur et sa longueur ; « Le point qui reste est, pour ainsi dire, une unité possédant une certaine position. Supprimons l'idée de position abstraite, et

(1) *Livre de la Sagesse*, VIII, 1.

nous atteignons la conception de l'unité » (1). La Première Personne fait, en quelque sorte, rayonner dans les Ténèbres sans limites un Point Lumineux, centre d'un univers futur, Unité qui renferme, dans leur ensemble, toutes choses. La matière destinée à former l'univers, champ de Son activité, est délimitée par le va-et-vient du Point, vibrant dans toutes les directions et déterminant une sphère immense limitée par Sa Volonté, par Sa Puissance. C'est la création *de la Terre par Sa puissance*, dont parle Jérémie (2). Le symbole complet est donc le Point dans un cercle. La Seconde Personne est représentée par une Ligne, diamètre de ce cercle, figurant une des vibrations complètes du Point et rayonnant, de même, dans toutes les directions à l'intérieur de la sphère. Cette Ligne, qui divise le cercle en deux parties, indique qu'en Elle, la Matière et l'Esprit, confondus en un seul principe dans la Première Personne, sont visiblement distincts, bien qu'unis. La Troisième Personne est représentée par une Croix, formée par deux diamètres perpendiculaires

(1) Aute-Nicene Library. Saint Clément d'Alexandrie, *Stromata*, l. V, ch. II.
(2) *Jér.*, LI, 15.

entre eux, la seconde ligne de la Croix partageant les parties supérieures et inférieures du cercle. C'est la Croix Grecque (1).

Quand la Trinité est représentée comme Unité, le symbole employé est le Triangle, soit inscrit, soit isolé. L'Univers est représenté par deux triangles entrelacés, La Trinité Spirituelle avec le sommet du triangle en haut, La Trinité Matérielle avec le sommet du triangle renversé. Dans le cas où les couleurs sont employées, le premier est blanc, jaune, couleur d'or ou de flamme, et le second noir ou d'une nuance foncée.

Nous pouvons maintenant suivre le processus cosmique. L'Unique S'est dédoublé; les Deux sont devenus Trois, et la Trinité S'est ainsi révélée. La Matière cosmique, délimitée, attend l'action de l'Esprit. Tel fut *le commencement*, dont parle la *Genèse*, quand *Dieu créa le ciel et la terre* (2). Cette déclaration est élucidée par maint passage biblique disant qu'*Il fonda la terre* (3). Les matériaux cosmiques sont prêts à servir, mais ce n'est encore que le chaos *sans forme et vide* (4).

(1) *Ante*, p. 212.
(2) *Gen.*, I, 1.
(3) *Job.*, XXXVIII, 4 ; *Zach.*, XII, 1, etc.
(4) *Gen.*, I, 2.

Alors entre en jeu l'Intelligence Créatrice le Saint-Esprit qui *se mouvait à la surface des eaux* (1), de l'immense océan de matière. L'Esprit, bien qu'il soit la Troisième Personne, agit donc le premier. Le fait est de la plus haute importance.

Ce travail de l'Esprit, les Mystères le montraient d'une manière détaillée préparant la matière Cosmique, formant les atomes, les agglomérant entre eux, les groupant ensuite en éléments qu'il fait entrer dans la composition des gaz, des liquides et des corps solides. Ce travail ne se borne pas à la matière dite physique : il s'étend à tous les états de matière subtils, dans le domaine des mondes invisibles. La Troisième Personne, comme *Esprit d'Intelligence*, conçoit ensuite les formes que doit revêtir la matière préparée ; Elle n'édifie pas ces formes, mais, par l'action de l'Intelligence Créatrice, en produit les Idées ou Prototypes célestes, comme on les nomme souvent. C'est à ce travail que fait allusion le passage : *Il a étendu les cieux par Son intelligence* (2).

La Deuxième Personne commence Son tra-

(1) *Gen.*, I, 2.
(2) *Jér.*, LI, 15.

vail après celui de la Troisième. Par Sa Sagesse Elle a *fondé le monde* (1), édifié les globes et tout ce qu'ils renferment. *Toutes choses ont été faites par Elle* (2) ; Elle est la Vie qui organise les mondes ; en Elle, tous les Êtres ont leur racine (3). La vie du Fils, ainsi manifestée dans la matière préparée par le Saint-Esprit (nous retrouvons ici la grand « Mythe » de l'Incarnation), est la vie qui construit, garde et maintient toutes les formes ; car le Fils est l'Amour, la puissance qui attire, qui donne aux formes la cohésion et leur permet de se développer sans se dissoudre, le Préservateur, le Conservateur, le Sauveur. Voilà pourquoi *tout doit être soumis au Fils* (4), tout doit se retrouver en Lui, et que nul ne vient au Père que par Lui (5).

Le travail de la Première Personne suit, en effet, le travail de la Deuxième, comme celui de la Deuxième avait suivi le travail de la Troisième. L'Écriture L'appelle le *Père des*

(1) *Jér.*, LI, 15.
(2) S. Jean, I, 3.
(3) *Bhagavad Gîtâ*, IX, 4.
(4) 1, *Cor.*, XV, 27, 28.
(5) S. Jean, XIV, 6 ; voir p. 278 l'interprétation plus complète de ce texte.

Esprits (1) — *le Dieu des esprits de toute chair* (2). L'homme Lui doit l'Esprit Divin, le Moi véritable. L'Esprit humain est la vie Divine du Père, émanant de Lui et versée dans le vaisseau préparé, par le Fils, des matériaux vivifiés par l'Esprit. Cet Esprit humain venant du Père — d'où procédèrent le Fils et le Saint-Esprit — est un comme Lui-même et offre, en un seul, Ses trois aspects de l'Unité. L'homme est donc véritablement fait *à notre image, à notre ressemblance* (3) et peut devenir *parfait comme votre Père céleste est parfait* (4).

Tel est le processus cosmique; il se répète dans l'évolution humaine, car : « Ce qui est en haut est analogue à ce qui est en bas. »

Dans l'homme, la Trinité Spirituelle, étant formée à la ressemblance divine, doit présenter les attributs divins. Aussi trouvons-nous en lui la Puissance qui, soit sous sa forme supérieure de Volonté, soit sous sa forme inférieure de Désir, pousse en avant son évolution. Nous trouvons encore en lui

(1) *Héb.*, XII, 9.
(2) *Nombr.*, XVI, 22.
(3) *Gen.*, I, 26.
(4) S. Matth., V, 48.

la Sagesse, la Raison Pure, dont l'expression, dans le monde des formes, est l'Amour, enfin l'Intelligence ou Mental, l'énergie active et créatrice. Nous constatons que, dans l'évolution humaine, le troisième de ces attributs se manifeste d'abord, puis le second, puis le premier. La plupart des hommes développent le mental, acquièrent l'intelligence, dont nous voyons partout l'action séparatrice isolant, en quelque sorte, les atomes humains pour les développer individuellement et en faire des matériaux propres à la construction d'une Humanité divine. Notre race en est arrivée à ce point ; c'est encore là sa tâche.

Si nous considérons maintenant une faible minorité humaine, nous constatons l'apparition du deuxième aspect de l'Esprit Divin. Les Chrétiens l'appellent « le Christ dans l'homme ». Son évolution, comme nous l'avons dit plus haut, ne commence qu'après la première des Grandes Initiations. La Sagesse et l'Amour sont les caractéristiques de l'Initié et rayonnent de plus en plus en lui, à mesure qu'il développe cet aspect de l'Esprit. Ici encore il est vrai que *nul ne vient au Père que par Moi*, car ce n'est qu'au moment où la

vie du Fils touche à son terme qu'Il peut prononcer cette prière : *Maintenant, toi, Père, glorifie-moi auprès de toi, de la gloire que je possédais auprès de toi, avant que le monde fût* (1). Le Fils monte alors vers le Père et devient Un avec Lui dans la gloire divine. Il manifeste désormais l'existence-en-soi, l'existence inhérente à sa nature divine, qui s'est développée du germe à la fleur — car, *de même que le Père a la vie en lui-même, de même il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même* (2). Il devient un Centre vivant et conscient dans la Vie de Dieu, un Centre capable de subsister comme tel, délivré des conditions limitatives de Son existence passée, S'élargissant jusqu'à la conscience divine, tout en conservant pleinement Son identité, un Centre vivant et ardent dans la Flamme divine.

De cette évolution dépend aujoud'hui la possibilité, dans l'avenir, d'Incarnations divines, comme, dans le passé, elles les a rendues possibles dans notre propre monde. Ces centres vivants ne perdent ni Leur identité, ni le souvenir de Leur passé, ni le

(1) S. Jean, XVII, 5.
(2) S. Jean, V, 26.

fruit d'aucune expérience recueillie au cours de Leur longue ascension. Un de ces Êtres Soi-conscients peut descendre du Sein du Père et Se révéler pour secourir le monde ; Il a conservé, réunis en lui-même, l'Esprit et la Matière, le double aspect de la Deuxième Personne (voilà pourquoi toutes les Incarnations Divines Se rattachent à la Deuxième Personne de la Trinité) ; aussi peut-Il aisément reprendre le vêtement nécessaire à la manifestation physique et redevenir Homme ; ayant conservé cette nature Médiatrice, Il forme un lien entre les Trinités céleste et terrestre. *Dieu avec nous* (1) a toujours été Son nom.

Un Être semblable, fruit glorieux d'un univers passé, peut paraître dans toute la perfection de Sa Sagesse et de Son Amour divins, conservant intacte la mémoire de Son passé, capable, en vertu de cette mémoire, d'être pour toute Créature vivante un Aide parfait, connaissant chacune des phases de l'évolution, parce qu'Il les a vécues, capable, partout et toujours, d'assister les hommes, puisqu'Il a fait Lui-même toutes les expé-

(1) S. Math., I, 22.

riences. — *C'est parce qu'Il a souffert après avoir été Lui-même tenté, qu'il peut secourir ceux qui sont tentés* (1).

Cette Incarnation divine Lui est rendue possible grâce à Son humanité passée ; Il redescend des sommets qu'Il a gagnés pour aider d'autres hommes à les gravir à leur tour. A mesure que nous comprenons ces vérités et que nous apparaît la signification de la Trinité, Celle d'en-haut et Celle d'en-bas, ce qui était autrefois un simple dogme, ardu et inintelligible, devient une vérité vivante et vivifiante. L'existence de la Trinité dans l'homme peut seule faire comprendre l'évolution humaine. Dès lors nous voyons comment l'homme développe d'abord la vie intellectuelle, puis la vie du Christ. Ce fait est la base même du mysticisme et de notre ferme espoir d'atteindre la connaissance de Dieu. Les Sages l'ont enseigné et, à mesure que nous avançons dans le Sentier où Ils nous appellent, nous reconnaissons la vérité de Leur témoignage.

(1) *Héb.*, II, 18.

CHAPITRE X

La Prière (1).

L'esprit « moderne », comme on l'appelle quelquefois, éprouve la plus vive antipathie pour la prière, n'arrivant pas à comprendre pourquoi l'énoncé d'une requête aurait pour conséquence un événement donné ; l'esprit religieux, au contraire, met la même ardeur dans son attachement à la prière, car prier est sa vie. Et cependant l'homme religieux lui-même se livre parfois, avec inquiétude, à un examen raisonné de la prière. « Ai-je la prétention, se dit-il, d'en remontrer au Tout-Puissant, d'imposer la bienfaisance à la Bonté même, de modifier la volonté de Celui en qui

(1) La plus grande partie de ce chapitre a déjà paru dans un ouvrage plus ancien du même auteur : *Some Problems of Life.*

il n'y a ni changement, ni ombre de variation (1) ? Sa propre expérience et celle des autres lui offrent pourtant des exemples « d'exaucement », c'est-à-dire d'une requête incontestablement suivie de sa réalisation.

Il s'agit souvent, non pas d'expériences subjectives, mais de faits très prosaïques, arrivés dans notre monde dit objectif. Un homme, dans ses prières, demande de l'argent, et la poste lui apporte ce dont il avait besoin. Une femme demande des aliments, et ces aliments sont déposés à sa porte. Les œuvres de charité, surtout, fournissent de nombreux exemples d'assistance demandée par la prière dans des moments d'urgence extrême et obtenue promptement et largement. D'autre part, il ne manque pas d'exemples de prières restées inexaucées. Des affamés ont succombé, des enfants ont été arrachés aux bras de leurs mères, malgré les appels les plus passionnés adressés à Dieu. Toute analyse impartiale de la prière doit constater ces faits.

Ce n'est pas tout. Nous nous trouvons souvent en présence de faits étranges et difficiles à comprendre. Une prière, insignifiante peut-

(1) S. Jacques, I, 17.

être, obtient une réponse; une autre, déterminée par des raisons importantes, reste inutile. Une difficulté passagère est aplanie; une prière ardente qui voudrait sauver un être adoré demeure sans réponse. Il semble presque impossible, pour le chercheur ordinaire, de découvrir la loi déterminant le succès ou l'inutilité de la prière.

Pour arriver à comprendre cette loi, il faut tout d'abord analyser la prière elle-même, car on donne ce nom à des activités de conscience très variables. Les différents genres de prière ne sauraient former un seul et même sujet d'étude. Certaines prières ont pour objet des biens terrestres particuliers, l'obtention d'avantages physiques dont on a besoin, nourriture, vêtements, argent, places, réussite dans les affaires, guérisons, etc. Nous pourrions en former une classe spéciale, A. — Viennent ensuite les demandes de secours dans des heures de difficultés morales et intellectuelles, les demandes de croissance spirituelle, de victoire dans les tentations, de force, de compréhension, de lumière. Nous pouvons en former une autre classe, B. — Mentionnons, enfin, les prières qui ne demandent rien, qui consistent à méditer sur la Perfection divine

et à l'adorer, dans un désir passionné de s'unir à Dieu : c'est l'extase du mystique, la méditation du sage, le ravissement exalté du saint. La véritable communion entre le Divin et l'Humain consiste à se fondre en amour et en vénération pour ce Principe, dont l'attraction est l'essence, et que le cœur est forcé d'aimer. Ce dernier genre de prière formera une classe C.

Il existe dans les mondes invisibles de nombreuses catégories d'intelligences en relations avec l'homme, véritable échelle de Jacob que les Anges de Dieu montent et decendent et au sommet de laquelle se tient le Seigneur lui-même (1). Certaines de ces intelligences sont des Puissances Spirituelles immenses; d'autres, des êtres très peu développés, doués d'une conscience inférieure à celle de l'homme. Ce côté occulte de la nature — nous y reviendrons tout à l'heure plus en détail (2) — est un fait reconnu par toutes les religions. Le monde entier est rempli d'êtres vivants, invisibles pour les yeux charnels. Les mondes invisibles pénètrent le monde visible, et des foules d'êtres intelligents se pressent de toutes parts autour

(1) *Gen.*, XXVIII, 12, 13.
(2) V. chap. XII.

de nous. Les uns se laissent toucher par les requêtes humaines, les autres sont susceptibles d'obéir à notre volonté. Le Christianisme reconnaît l'existence des Intelligences Supérieures et leur donne le nom général d'Anges. Il enseigne que ces Anges sont *des esprits employés au service de Dieu* (1). Le caractère de leur ministère, la nature de leur tâche, leurs rapports avec l'humanité, tout cela faisait partie des enseignements donnés dans les Mystères Mineurs. Dans les Grands Mystères, l'homme acquérait la possibilité d'entrer en relation directe avec eux. De nos jours ces vérités ont été perdues de vue, à l'exception du peu enseigné dans les Églises Grecque et Romaine. Pour les Protestants, *le ministère des anges* n'est guère qu'un mot. D'autres êtres invisibles sont constamment créés par l'homme lui-même, car les vibrations de ses pensées et de ses désirs déterminent des formes de matière subtile dont la vie est simplement la pensée ou le désir qui les anime. L'homme crée, de la sorte, une armée de serviteurs invisibles qui parcourent les mondes invisibles et cherchent à exécuter sa volonté. Dans ces

(1) *Héb.*, I, 14.

mondes se rencontrent également des aides humains ; ils y travaillent pendant que leurs corps physiques sont endormis, et il peut arriver que leur oreille attentive soit frappée par un cri de détresse. Enfin, comme couronnement suprême, il y a la vie, toujours présente, toujours consciente, de Dieu Lui-même, puissante et responsive sur tous les points de Son royaume, la Vie de Celui sans la connaissance duquel *il ne tombe pas un passereau à terre* (1), aucun enfant ne rit ou ne sanglote, cette Vie et cet Amour qui pénètrent toutes choses, en qui *nous avons la vie, le mouvement et l'être* (2).

Aucun impact susceptible de causer du plaisir ou de la souffrance ne saurait frapper le corps humain sans que les nerfs sensitifs ne communiquent le message aux centres cérébraux ; ces centres, à leur tour, renvoient par l'intermédiaire des nerfs moteurs la réponse qui accueille ou qui repousse. De même, dans l'univers, qui est le corps de Dieu, toute vibration frappe la conscience Divine et détermine une certaine activité responsive. Les cellules nerveuses, les filaments nerveux, et les fibres

(1) S. Math., X, 29.
(2) *Actes*, XVII, 28.

musculaires sont, sans doute, les agents de la sensation et du mouvement, mais c'est *l'homme* qui sent et qui agit. D'innombrables Intelligences peuvent, de même, servir d'agents, mais c'est Dieu qui sait et qui répond. Rien de trop faible pour affecter cette conscience délicate et partout présente, rien d'assez grand pour pouvoir lui échapper. Nous sommes si peu développés, que l'idée même d'une conscience universelle nous stupéfie et nous confond. Et cependant un moucheron trouverait peut-être la même difficulté à mesurer la conscience de Pythagore. Le professeur Huxley, dans une page remarquable, a jugé possible l'existence d'êtres intellectuellement de plus en plus élevés, dont la conscience irait en s'élargissant jusqu'à un degré ou elle dépasserait la conscience humaine, comme celle-ci dépasse la conscience du cancrelat (1). Ce n'est pas là une simple hypothèse scientifique, mais l'expression d'un fait. Oui, un Être existe, dont la conscience est présente sur tous les points de Son univers et que chacun de ces points peut, par conséquent, affecter. Cette conscience est non seulement d'une im-

(1) T.-H. HUXLEY, *Essays on some Controverted Questions*, p. 36.

mense étendue, mais encore d'une acuité inconcevable ; son extension au loin dans toutes les directions, ne diminue en rien son extrême impressionnabilité ; elle répond aux impacts extérieurs avec plus de vivacité qu'une conscience plus limitée ; elle les comprend infiniment mieux qu'une conscience plus restreinte. La difficulté d'affecter la conscience d'un Être n'est pas en raison directe de Son exaltation. De fait, c'est précisément le contraire. Plus l'Être est exalté, plus il est facile d'impressionner sa conscience.

Or, cette Vie universellement présente emprunte partout, comme canaux de Son énergie, les vies incarnées qui Lui doivent l'existence et dont chacune peut servir d'instrument à cette Volonté toute consciente. Pour que cette Volonté puisse S'exercer dans le monde extérieur, il Lui faut un mode d'expression, et ces différents êtres Lui offrent, proportionnellement à leur réceptivité, les canaux nécessaires ; ils deviennent par là des travailleurs mettant en rapport les différents points cosmiques ; ils sont en quelque sorte les nerfs moteurs de Son corps et déterminent l'action voulue.

Examinons maintenant les différentes caté-

gories de prières et les différentes méthodes qui peuvent être employées pour y répondre.

Quand un homme formule une prière de la catégorie A, il peut être exaucé de différentes manières. Cet homme est encore naïf, et sa manière de concevoir Dieu est naturelle et inévitable à son degré d'évolution ; il attend de Lui les biens matériels qui lui sont nécessaires, Le suppose au courant de ses moindres besoins journaliers, Lui demande enfin le pain quotidien, aussi naturellement qu'un enfant s'adresse à son père et à sa mère. Un exemple typique de ce genre de prière nous est donné par George Müller, de Bristol, avant qu'il ne fût connu comme philanthrope, à l'époque où il commençait son œuvre de charité, sans amis et sans argent. Il priait pour obtenir la nourriture des enfants dont l'existence dépendait de lui, et toujours il recevait la somme suffisante aux besoins du moment. Qu'arrivait-il donc ? La prière de Müller était un vif et énergique désir, et ce désir créait une forme dont il était la vie et l'énergie directrice. Cette entité vibrante et vivante n'avait qu'une idée : « Il faut de l'aide, il faut du pain », et, parcourant le monde subtil, elle cherchait. Un homme charitable désire assister les personnes dans

le besoin et chercher les occasions de donner. Un homme semblable est à la forme-désir ce que l'aimant est au fer doux; il l'attire à lui. La forme éveille en son cerveau des vibrations identiques aux siennes (*Georges Müller, son orphelinat, ses besoins*); il voit une manière de mettre à exécution ses intentions charitables, signe un chèque et le met à la poste. Il va sans dire que, pour George Müller Dieu a mis dans le cœur d'un tel de lui donner l'assistance nécessaire. Cette explication est assurément exacte, si l'on donne aux mots leur sens profond, puisqu'il n'existe pas de vie ni d'énergie dans l'univers de Dieu qui ne procède de Lui, mais l'agent intermédiaire, en vertu des lois divines, a été la forme-désir créée par la prière.

Un résultat semblable peut s'obtenir tout aussi bien par un effort méthodique de la volonté, sans prière; il faut simplement, pour cela, connaître le mécanisme à employer et la manière de le mettre en jeu. Une personne éclairée commencerait donc par se former une idée bien nette de ce qui lui est nécessaire, réunirait, pour servir d'enveloppe à son idée, le genre de matière subtile la plus appropriée, enfin, par un effort de volonté délibéré, l'en-

verrait à une personne déterminée pour lui faire connaître sa détresse, ou bien la laisserait errer dans le voisinage, afin qu'elle pût être attirée par une personne charitablement disposée. Il n'y a pas ici de prière, mais un emploi conscient de volonté et de savoir.

La grande majorité des hommes, ne connaissant rien des forces propres aux mondes invisibles et n'ayant pas appris à exercer leur volonté, arrivent beaucoup plus facilement par la prière que par un effort mental délibéré, tendant à mettre en jeu leur propre force, à la concentration mentale et au désir énergique dont dépend l'efficacité de leur action. Ils auraient beau comprendre la théorie, ils douteraient d'eux-mêmes, et le doute est fatal à l'exercice de la volonté. Le fait qu'une personne qui prie ne comprenne pas le mécanisme mis en mouvement par la prière ne change rien au résultat. Un enfant qui étend la main et saisit un objet n'a besoin de connaître, pour cela, ni le travail des muscles, ni les modifications électriques et chimiques produites par le mouvement dans les muscles et les nerfs; il n'a pas besoin, non plus, de mesurer minutieusement l'angle des axes optiques. L'enfant veut saisir l'objet dont il a besoin, et le méca-

nisme physique obéit, sans que l'enfant se doute de son existence. Il en est de même pour l'homme qui prie sans connaître la force créatrice de sa pensée, sans se douter qu'il a envoyé au loin une entité vivante, chargée d'exécuter ses ordres; il agit donc avec l'inconscience de l'enfant et, comme lui, saisit ce dont il a besoin. Dans l'un et l'autre cas Dieu est l'Agent Primaire, puisque toute force procède de Lui; dans l'un et l'autre cas le travail est déterminé par le mécanisme préparé par Ses lois.

Mais ce n'est pas la seule manière dont les prières de cette catégorie peuvent être exaucées. Un homme absent, pour l'instant, de son corps physique, un Ange qui passe, peuvent entendre le cri de détresse et inspirer à quelque personne charitable la pensée d'envoyer le secours nécessaire. « J'ai pensé à un tel ce matin », dira cette personne. « J'ai dans l'idée qu'un chèque lui serait utile. » Un très grand nombre de prières sont ainsi exaucées, une Intelligence invisible formant le lien entre le besoin et l'arrivée du secours. C'est là, d'ailleurs, une partie de la tâche des Anges inférieurs qui subviennent ainsi à des besoins personnels ou prêtent leur aide à des entreprises charitables.

Mais les prières de ce genre peuvent rester inutiles. Ceci s'explique par une autre cause cachée. Tout homme contracte des dettes qu'il doit payer ; ses pensées mauvaises, ses désirs mauvais, ses actions mauvaises ont dressé des obstacles sur sa route et parfois l'enferment entre des murailles de prison. Une dette constituée par une mauvaise action se paye en souffrances ; l'homme doit subir les conséquences du mal qu'il a commis. A-t-il mérité, par suite du mal qu'il a causé jadis, de mourir de faim ? Aucune de ses prières ne modifiera son sort. La forme-désir ainsi créée cherchera, mais ne trouvera point ; elle rencontrera le flot du mal ancien qui la repoussera. Ici, comme partout, nous vivons sous l'empire de la loi et certaines forces peuvent être modifiées ou entièrement annulées par l'action d'autres forces qu'elles rencontrent. Deux balles exactement pareilles peuvent être soumises à deux forces identiques. Aucune autre force n'est-elle mise en jeu ? la première balle frappera le but. Une nouvelle force vient-elle à agir sur la seconde, elle la fera dévier. Il en est de même pour deux prières semblables : l'une suivra son chemin sans rencontrer de résistance et attein-

dra son but; l'autre sera rejetée sur elle-même par la force, bien plus puissante, d'une mauvaise action passée. La première est exaucée; la seconde reste sans réponse; mais dans les deux cas le résultat est conforme à la loi.

Considérons maintenant la catégorie B. Les prières demandant de l'aide dans les difficultés morales et intellectuelles ont un double résultat : elles agissent directement en provoquant le secours demandé; elles réagissent sur la personne qui prie; elles attirent l'attention des Anges ou des disciples, travaillant hors du corps, qui cherchent sans cesse à prêter leur assistance à la pensée qui se débat. Les conseils, l'encouragement, la lumière, sont alors communiqués à la conscience cérébrale, et la prière se trouve exaucée de la façon la plus directe. — *Et s'étant mis à genoux il pria.... Un ange venu du ciel lui apparut pour le fortifier* (1). Des idées sont inspirées, et les difficultés intellectuelles s'évanouissent, un problème obscur de la vie morale se trouve élucidé, le réconfort le plus doux est prodigué aux âmes dans la détresse, les calme et les

(1) S. Luc, XXII, 41, 43.

rassure. En vérité, si aucun Ange ne se trouvait à portée, le cri de l'âme angoissée irait jusqu'au « Cœur Invisible du Ciel », et un messager serait envoyé, porteur de consolations, ou bien quelque Ange toujours prêt à partir à tire-d'aile, en sentant agir en lui la volonté divine d'accorder l'aide demandée.

Ces prières reçoivent aussi ce qu'on appelle parfois une réponse subjective : je veux parler de la réaction de la prière sur celui qui la prononce. Par le fait qu'il prie, son cœur et son mental deviennent réceptifs. Ceci apaise la nature inférieure et permet, en même temps, à la force et aux lumières de la nature supérieure de descendre en elle à flots, sans rencontrer d'obstacles. Les courants d'énergie venant de l'Homme Intérieur, qui normalement vont en descendant ou vers le dehors, sont en général dirigés vers le monde extérieur et consacrés par la conscience cérébrale aux affaires ordinaires de la vie et à ses activités journalières. Mais la conscience cérébrale se détourne-t-elle du monde extérieur, ferme-t-elle les portes y donnant accès, dirige-t-elle son regard vers l'intérieur, se ferme-t-elle, de propos délibéré, aux objets du dehors pour s'ouvrir à la vie du dedans, elle

devient alors un vaisseau susceptible de recevoir et de contenir et cesse d'être un simple canal reliant les mondes intérieur et extérieur. Dans le silence qui succède aux bruits de l'activité extérieure, la « Voix faible et subtile » de l'Esprit peut se faire entendre, et l'attention concentrée du mental en éveil lui permet de surprendre le doux murmure du Moi Intérieur.

La prière demande-t-elle la lumière spirituelle ou la croissance spirituelle, l'assistance extérieure et intérieure n'en est que plus marquée. Tous les aides, qu'ils soient Anges ou hommes, favorisent de toutes leurs forces le progrès spirituel et saisissent toutes les occasions qui leur sont offertes par les âmes qui aspirent à s'élever. D'autre part, ces aspirations mettent en jeu des énergies d'une nature supérieure, car le désir spirituel ardent provoque une réponse qui émane du plan de l'Esprit. La loi des vibrations sympathiques s'affirme une fois de plus. A la note déterminée par de nobles aspirations répond une note semblable, une vibration synchrone. La Vie Divine ne cesse d'exercer d'en haut une pression contre les limites qui l'enserrent et, quand la force venant d'en bas frappe, de son

côté, ces mêmes limites, la muraille de séparation se brise, et la Vie Divine vient inonder l'Ame. L'homme est-il conscient de cet influx de vie spirituelle, il s'écrie : « Ma prière a été exaucée ; Dieu a envoyé Son Esprit dans mon cœur. » Et pourtant, on oublie trop souvent que l'Esprit cherche toujours à entrer. *Venant chez lui, les siens ne le reconnaissent point* (1). — *Voici, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui* (2)....

D'une manière générale, on peut dire de toutes les prières de cette catégorie que la vie plus large qui nous entoure et nous pénètre les exauce d'une manière d'autant plus effective que l'oubli de la personnalité est plus complet et l'aspiration plus ardente. Notre isolement est notre œuvre. Or, en y mettant fin et en nous unissant à ce qui est plus grand que nous-mêmes, nous constatons que la lumière, la vie et la force s'épandent en nous. La volonté séparée se détourne-t-elle de ses objets préférés et s'applique-t-elle à servir les intentions divines, la Force du Divin descend à flots en elle. Un nageur qui remonte une

(1) S. Jean, I, 11.
(2) *Apoc.*, III, 20.

rivière n'avance que lentement; mais s'il la descend, toute la force du courant le porte en avant. Dans toutes les régions de la Nature les énergies divines sont à l'œuvre et tout ce que l'homme fait, il le fait en employant les énergies qui travaillent dans le sens où tendent ses propres efforts. Les plus grands résultats sont obtenus non par les énergies personnelles, mais par l'habileté avec laquelle l'homme choisit et combine les forces auxiliaires et neutralise les forces contraires par celles qui lui sont favorables. Les forces qui nous emporteraient comme des fétus de paille deviennent nos servantes les plus soumises quand nous travaillons avec elles. Comment donc s'étonner que, dans la prière, comme partout ailleurs, les énergies divines fassent alliance avec l'homme qui cherche, en priant, à s'associer à l'œuvre de Dieu.

Les prières les plus élevées de la classe B amènent, par degrés presque insensibles, à celles de la classe C. La prière perd ici son caractère de supplication ; elle consiste soit à méditer sur Dieu, soit à l'adorer. Méditer c'est fixer avec calme la pensée sur Dieu et l'y maintenir. Cet exercice réduit au silence le mental inférieur, qui ne tarde pas à être abandonné par

l'Esprit. Celui-ci, s'en échappant alors, s'élève jusqu'à la contemplation de la Perfection Divine et reproduit en lui-même, comme en un miroir, l'Image divine. « La Méditation consiste à prier en silence, sans prononcer de paroles ou, suivant l'expression de Platon, *à diriger avec ardeur l'Ame vers le Divin — non pas pour solliciter aucun bien particulier* (*comme dans la prière ordinaire*), *mais par amour du bien lui-même — ou Bien Universel et Suprême* (1). »

Cette prière, en libérant l'Esprit, amène l'union entre l'homme et Dieu. En vertu des lois gouvernant le mental, l'homme *devient* ce qui est l'objet de sa pensée. Sa méditation se fixe-t-elle sur les perfections divines, il finit par reproduire en lui-même l'objet qui l'attire. Un mental comme celui-là, façonné à la vie supérieure, et non plus à celle d'en-bas, ne saurait dès lors lier l'Esprit qui, reprenant sa liberté, s'élance vers sa source ; la prière se perd dans l'union, et l'isolement n'est plus.

Le culte, l'adoration éperdue qui ne demande rien, qui cherche, à force d'amour pour

(1) H.-P. BLAVATSKY, *Key to Theosophy*, p. 10.

la perfection vaguement pressentie, à s'épancher au dehors, est également un moyen, le plus facile, de s'unir à Dieu. Pour notre conscience, entravée par le cerveau, cette adoration consiste à contempler, dans une muette extase, l'Image formée par elle-même de l'Être qu'elle sait pourtant inimaginable. Souvent, ravi par l'intensité de son amour au delà des limites intellectuelles, l'homme redevenu libre Esprit s'élève à des hauteurs où ces limites sont dépassées et là éprouve et sait beaucoup plus qu'il ne saurait, à son retour ici-bas, exprimer par la parole ou représenter par les formes.

Voilà comment le Mystique contemple la Vision Béatifique, comment le Sage goûte le repos et la paix de la Sagesse inconcevable, comment le Saint atteint la pureté qui permet de voir Dieu. Cette prière là revêt l'adorateur d'une lumière rayonnante et quand, des sommets de cette communion sublime, il redescend vers les plaines terrestres, son visage charnel lui-même resplendit d'une gloire céleste, étant devenu translucide pour la flamme qui brûle en lui. Heureux ceux qui connaissent la réalité, impossible à décrire par des mots à ceux qui l'ignorent. Ceux dont les yeux ont vu

le Roi dans son éclat (1) se souviendront et sauront comprendre.

Quand on envisage ainsi la prière, on voit qu'elle est inséparable de toute croyance à la Religion, et l'on comprend pourquoi toutes les personnes qui cherchent à connaître la vie supérieure en ont si constamment recommandé la pratique. Pour l'étudiant des Mystères Mineurs, la prière doit être de celles réunies dans la catégorie B ; il doit en même temps s'efforcer de s'élever jusqu'à la méditation pure et à l'adoration formant la dernière catégorie et de renoncer entièrement aux genres de prière inférieurs. Les enseignements donnés à ce sujet par Jamblique lui seront utiles. « Les prières, dit cet auteur,.... établissent l'indissoluble communion hiératique avec les dieux. » — Il donne ensuite des détails intéressants sur la prière, telle qu'elle est envisagée par l'Occultisme pratique. « Car ce sujet en soi-même vaut qu'on l'étudie et rend plus parfaite notre science touchant les dieux. Je dis donc que la première espèce des prières nous rapproche des dieux et nous conduit à la connaissance

(1) *Esaïe*, XXXIII, 17.

du divin ; la seconde établit un lien de communion et de sentiments conformes et attire vers nous les dons envoyés d'en haut par les dieux avant que nous ayons parlé et accomplit toutes les œuvres avant que nous ayons pensé ; mais la plus parfaite porte le sceau de l'ineffable unité ; elle met dans les dieux toute la force des prières et elle fait que notre âme repose en eux parfaitement. Dans ces trois termes qui mesurent toutes les choses divines, la prière qui nous inspire l'amour des dieux nous donne le triple profit hiératique qui vient des dieux : l'un tend à l'illumination, l'autre à l'accomplissement des œuvres en commun ; le troisième, à la parfaite plénitude par le feu..... Aucune opération hiératique ne peut se faire sans les supplications des prières ; leur fréquence nourrit notre esprit et fait plus large la réception des dieux par l'âme ; elles ouvrent aux hommes les choses des dieux, les habituent aux splendeurs de la lumière et bientôt parfont ce qui est en nous par le contact des dieux, jusqu'à ce qu'elles nous emportent au suprême sommet, nous donnent le divin, fassent naître la persuasion, la communion et l'amitié indissoluble, augmentent l'amour divin, enflamment la partie divine

de l'âme et purifient l'âme de tous les éléments contraires, détruisent par le souffle æthéréen et éclatant tout ce qui la porte à la genèse, parfont en elle la bonne espérance et la foi dans la lumière et, en un mot, fassent, pour ainsi dire, de ceux qui ont recours à elles les familiers des dieux (1). »

Cette étude, ces exercices, ont, pour l'homme qui commence à comprendre et à voir la vie humaine s'élargir à ses yeux, un résultat immanquable : il constate, en effet, qu'en s'instruisant il devient puissant, qu'il est entouré de forces susceptibles d'être comprises et dominées et que sa puissance est en raison directe de son savoir ; il apprend ensuite que la Divinité repose au fond de son âme et que rien de transitoire ne peut suffire à ce Dieu intérieur ; l'union avec l'Unique, avec le Parfait, peut seule Le satisfaire. Puis grandit, par degrés, dans cet homme, la volonté de s'identifier avec le Principe Divin ; il cesse de poursuivre le changement avec passion et de renforcer de causes nouvelles le fleuve des effets ; il voit en lui-même plutôt un agent qu'un acteur, un canal qu'une

(1) Le livre de JAMBLIQUE *sur les Mystères*. Cinquième Partie, ch. 26 (Trad. P. Quillard. Paris, Bailly, 1895).

source, un serviteur qu'un maître ; il cherche à pénétrer les intentions divines et à travailler en harmonie avec elles.

Quand un homme en est arrivé là, il s'est élevé au-dessus de toute prière autre que celle qui consiste à méditer et à adorer ; il n'a rien à demander, ni dans ce monde, ni dans aucun autre ; il conserve une inaltérable sérénité, ne cherchant qu'à servir Dieu. C'est là l'état « Filial », par lequel la volonté du Fils s'identifie avec celle du Père, dans un abandon paisible et absolu. — *Voici, je viens accomplir Ta volonté, O Dieu. Je l'accomplirai avec joie. Oui, Ta loi est en mon cœur* (1). Désormais aucune prière ne paraît plus nécessaire ; toute sollicitation semble une impertinence ; il devient impossible pour l'homme d'avoir d'autres desseins que ceux de la Volonté Suprême : à mesure que les agents de cette Volonté sauront mieux accomplir leur tâche, tous Ses desseins entreront dans une ère de manifestation active.

(1) Ps. XL, 7, 8. Version du *Prayer Book* de l'Église Anglicane.

CHAPITRE XI

Le Pardon des Péchés.

« Je crois... le pardon des péchés. » « Je reconnais un seul baptême pour la rémission des péchés. » Ces mots tombent sans peine des lèvres des fidèles, dans toutes les églises de la Chrétienté, pendant la récitation des Credos familiers, celui des Apôtres et celui de Nicée. *Tes péchés te sont pardonnés.* Ces mots reviennent fréquemment dans les propos prêtés à Jésus, et il est à remarquer que cette expression accompagne constamment l'exercice de Ses facultés curatives, la délivrance de la maladie physique et celle de la maladie morale étant par conséquent simultanées. Un jour même, Jésus voulut démontrer par la guérison d'un paralytique qu'Il avait le droit de déclarer à un homme : *Tes péchés te sont*

pardonnés (1). Ailleurs, Il dit d'une femme : *Ses péchés, qui sont nombreux, lui sont pardonnés, car elle a beaucoup aimé* (2). Dans le célèbre traité Gnostique, la *Pistis Sophia*, nous trouvons l'affirmation que la rémission des péchés est le but même des Mystères : « Auraient-ils été pécheurs, auraient-ils vécu dans tous les péchés et toutes les iniquités dont Je vous ai parlé, néanmoins, s'ils se convertissent et se repentent et font acte de renoncement, comme Je viens de vous le décrire, accordez-leur les mystères du royaume de lumière ; ne les leur cachez en aucune façon. C'est à cause du péché que J'ai apporté ces mystères dans le monde, pour la rémission de tous les péchés commis depuis le commencement. Voilà pourquoi Je vous ai dit autrefois — Je ne viens pas appeler les justes. J'ai donc apporté les mystères afin de remettre à tous les hommes leurs péchés et les faire entrer dans le royaume de lumière. Car ces mystères sont le don du premier mystère, celui de l'effacement des fautes et des iniquités de tous les pécheurs (3). »

(1) S. Luc, V, 18, 26.
(2) *Ibid.*, VII, 47.
(3) Trad angl. de G. R. S. Mead, *loc. cit.*, liv. II, §§ 260, 261.

Dans ces mystères, c'est le baptême qui remet les péchés, comme le reconnaît d'ailleurs le Credo de Nicée. — Jésus dit : « Ecoutez encore et Je vous dirai, en vérité, à quel type se rattache le mystère du baptême qui remet les péchés... Lorsqu'un homme reçoit les mystères des baptêmes, ces mystères deviennent un feu puissant, d'une violence et d'une sagesse extrêmes, qui consume tous les péchés ; ils pénètrent dans l'âme d'une manière occulte et dévorent tous les péchés que l'imposteur spirituel y a implantés. » Jésus complète la description de ce processus purificateur, puis il ajoute : « Telle est la manière dont les mystères des baptêmes remettent les péchés et toute iniquité (1) .»

Sous une forme ou sous une autre, le « pardon des péchés » se retrouve dans la plupart des religions, sinon dans chacune. Or, toutes les fois que se présente une semblable unanimité, nous pouvons conclure sans crainte, en vertu d'un principe dont j'ai parlé plus haut, qu'elle a pour base un fait naturel. Cette idée du pardon des péchés réveille, d'ailleurs, un écho dans l'âme humaine. Nous constatons

(1) *Ibid.*, §§ 299, 300.

que, pour certaines personnes, le sentiment de leurs fautes est une souffrance ; mais qu'elles rejettent le poids du passé, qu'elles se dégagent des liens du remords qui les enserre, et elles s'avancent, le cœur joyeux ; leur regard, naguère perdu dans les ténèbres, voit briller la lumière ; il leur semble qu'un fardeau soit enlevé de leurs épaules, qu'une entrave leur soit ôtée. Le « sentiment du péché » a disparu et, avec lui, la souffrance qui les rongeait. Dès lors elles connaissent le printemps de l'âme, la parole souveraine qui renouvelle toutes choses ; un hymne de reconnaissance jaillit de leur âme ; le temps où chantent les oiseaux est arrivé ; il y a *de la joie parmi les Anges*. Cette transformation, assez fréquente du reste, ne laisse pas d'être difficile à expliquer, lorsque la personne qui l'éprouve en elle-même ou qui la constate chez autrui se demande : Que s'est-il donc passé ? D'où vient cette modification de conscience dont les effets sont aussi manifestes ?

Les penseurs contemporains sont pénétrés de l'idée que tous les phénomènes reposent sur des lois invariables ; ils ont étudié le mécanisme de ces lois et sont, par suite, disposés à rejeter toute théorie du pardon des péchés,

la déclarant en contradiction avec cette vérité fondamentale. Les savants, persuadés que la loi est inviolable, rejettent de même toute notion qui s'en écarte. Les uns et les autres ont raison de s'appuyer sur l'action infaillible de la loi, car la loi n'est que l'expression de la Nature divine qui ne présente ni variation, ni ombre de changement. Quelle que soit notre manière d'envisager le pardon des péchés, elle doit s'accorder avec cette idée fondamentale, aussi nécessaire dans le domaine moral que dans celui des sciences physiques. Plus de stabilité possible, si nous ne pouvions nous reposer en toute sûreté dans les bras éternels de la Bonne Loi.

Mais poussons notre examen plus loin ; nous serons frappés par ce fait que les Instructeurs qui ont le plus insisté sur le caractère invariable de la loi proclament en même temps avec énergie le pardon des péchés. Jésus dit : *Au jour du jugement, les hommes rendront compte de toute parole mauvaise qu'ils auront dite* (1). Et pourtant Il dit ailleurs : *Prends courage, mon enfant, tes péchés te sont pardonnés* (2). De même, la *Bhagavad Gîtâ* nous

(1) S. Math., XII, 36.
(2) *Ibid.*, IX, 2.

dit constamment que l'action nous lie. « Le monde est lié par l'action (1). » « L'homme retrouve un corps offrant les mêmes caractères que celui qu'il avait précédemment (2). » Et cependant il est dit dans un autre passage : « Si le plus pécheur des hommes m'adore de tout son cœur, lui aussi devra être considéré comme juste (3). » Quel que soit le sens attaché à l'expression « pardon des péchés » dans les différentes Écritures, il semble donc que cette idée ne soit pas, pour Ceux qui connaissent le mieux la loi, en contradiction avec la séquence infaillible de cause à effet.

D'ailleurs, si nous examinons, même sous sa forme la plus élémentaire, l'idée qu'on se fait du pardon des péchés, nous constatons que les croyants n'entendent point par là que le pécheur pardonné doive, ici-bas, échapper aux conséquences de son péché. L'ivrogne repenti, dont les péchés sont pardonnés, souffre évidemment encore d'ébranlement nerveux, de ses fonctions digestives affaiblies et, au moral, de la méfiance que lui témoignent les hommes qui l'entourent. On trouve, en

(1) *Loc. cit.*, III, 9.
(2) *Ibid.*, VI, 43.
(3) *Ibid.*, IX, 30.

dernière analyse, que les déclarations concernant le pardon s'appliquent aux rapports entre le pécheur et Dieu et aux châtiments posthumes que le Credo de celui qui parle attache au péché non pardonné; elles n'impliquent point la possibilité d'échapper, sur la terre, aux conséquences du péché. Les Chrétiens ont perdu la foi dans la réincarnation et, avec elle, toute manière raisonnable d'envisager la continuité de l'existence, soit dans ce monde, soit dans les deux mondes qui lui succèdent. De là sont nés certains écarts d'imagination et certaines affirmations insoutenables, par exemple l'idée blasphématoire et terrible que l'âme humaine souffre des tortures éternelles pour des péchés commis pendant une courte vie terrestre. Pour échapper à ce cauchemar, les théologiens ont conçu l'idée d'un pardon qui délivre le pécheur de son affreux emprisonnement dans un enfer perpétuel. Ce pardon ne lui épargne pas ici-bas les conséquences de sa mauvaise conduite; jamais cette thèse n'a été soutenue; il n'est pas supposé non plus, sauf dans les Églises Protestantes modernes, lui épargner, dans le Purgatoire, après la mort physique, les souffrances prolongées qui sont l'effet direct de son péché. La loi suit son

cours, sur la terre comme dans le Purgatoire, et, dans ces deux mondes, l'affliction suit le péché comme les roues suivent les bœufs d'un attelage. Le pardon des péchés permet d'échapper uniquement aux tortures éternelles, cauchemar n'existant que dans l'obscure imagination des croyants. Nous nous demandons même si les théologiens, après avoir déclaré que l'enfer perpétuel était le monstrueux résultat d'erreurs passagères, n'ont pas dû trouver un moyen d'échapper à un sort incroyable et injuste et déclaré pour cela l'existence d'un pardon tout aussi incroyable et tout aussi injuste. Les systèmes élaborés par la pensée humaine, sans tenir compte des faits sur lesquels repose la vie, font souvent tomber le penseur dans des fondrières intellectuelles dont il ne peut se tirer sans gagner péniblement, à travers la fange, une direction opposée. Un pardon inutile est venu faire contrepoids à un enfer éternel et inutile et remettre de niveau les balances de la justice. Mais laissons là les aberrations des esprits encore ignorants et rentrons dans le domaine des faits et du bon sens.

Un homme commet-il une mauvaise action, il s'impose, par là, un chagrin, car le

chagrin est toujours la plante qui naît de la semence du péché. On pourrait dire, plus exactement, que le péché et le chagrin sont simplement les deux faces d'un même acte, et non deux faits indépendants. Tout objet présente deux faces, dont l'une est postérieure et invisible et l'autre antérieure et visible. De même, tout acte a deux faces qui, dans notre monde physique, ne peuvent être vues en même temps. Dans d'autres mondes, le bien et le bonheur, le mal et le chagrin, sont visiblement les deux faces d'un même principe. C'est ce qu'on nomme le *karma*. Ce terme commode et aujourd'hui fréquemment employé est emprunté au Sanscrit ; il exprime cette connexion ou identité et signifie littéralement « action » ; de là le nom, donné à la souffrance, de conséquence *karmique* du mal. Le résultat, « l'autre face », peut ne point s'affirmer immédiatement au cours de l'incarnation présente, mais tôt ou tard il fera son apparition, et le pécheur sentira douloureusement sa griffe s'appesantir sur lui. Un résultat se produisant dans le monde matériel, un effet éprouvé par notre conscience physique, sont l'aboutissement final d'une cause mise en jeu dans le passé ; c'est le fruit devenu mûr ; c'est à la fois la

manifestation et l'épuisement d'une force déterminée. Cette force se dirige du centre vers la périphérie, et ses effets sont déjà épuisés dans le mental quand ils apparaissent dans le corps. Sa manifestation physique, son apparition dans le monde matériel, prouvent qu'elle a fait son temps (1). Si à ce moment le pécheur, ayant épuisé le karma de sa faute, rencontre un Sage capable de voir le passé et le présent, l'invisible et le visible, ce Sage pourra constater la terminaison du karma en question et, la loi étant satisfaite, il déclarera libre le captif. L'épisode du paralytique, dont nous avons déjà fait mention, semble offrir un exemple de ce genre. Une maladie physique est l'expression ultime d'une mauvaise action commise dans le passé ; le processus mental et moral touche à son terme, et l'homme qui souffre est amené, par l'intermédiaire d'un Ange serviteur de la loi, dans la présence d'un Être susceptible de soulager la maladie physique en mettant en jeu une énergie supé-

(1) D'où la douceur et la patience dont souvent font preuve les malades d'une nature très pure. Ils ont appris la leçon de la souffrance et ne font pas naître de mauvais karma nouveau, en s'irritant contre les effets du mauvais karma qui s'épuise actuellement.

rieure. Tout d'abord, l'Initié déclare que les péchés du malade sont pardonnés; puis il justifie sa clairvoyance par ces mots pleins d'autorité : *Lève-toi, prends ton lit et va-t-en dans la maison* (1). Dans le cas où aucun Initié n'eût été présent, la maladie se fût dissipée sous l'action réparatrice de la nature, sous l'influence d'une force mise en jeu par les Intelligences Angéliques invisibles, qui sont, dans ce monde, les agents de la loi karmique. Quand un Être plus exalté se charge de ce rôle, la force est plus rapide et plus irrésistible, et les vibrations physiques sont immédiatement remises à l'unisson avec l'harmonie qui constitue la santé. On peut dire que tout pardon des péchés accordé dans ces conditions présente un caractère déclaratoire. Le karma étant épuisé, « celui qui connaît le karma » déclare le fait. Cette assurance produit un soulagement mental comparable au soulagement éprouvé par un prisonnier, quand l'ordre d'élargissement est donné, ordre qui fait partie de la loi au même titre que la sentence jadis prononcée. L'homme qui apprend ainsi l'épuisement d'un mauvais karma éprouve cepen-

(1) S. Luc, V, 24.

dant un soulagement plus profond, car il eût été incapable, par lui-même, d'en prévoir le terme.

Ces déclarations de pardon — remarquez-le bien — sont constamment suivies de l'observation que le malade a fait preuve de « foi » ; en d'autres termes, le véritable agent déterminant l'épuisement du karma est le pécheur lui-même. Dans le passage relatif à la femme *qui menait une vie déréglée*, nous trouvons réunies les deux déclarations : *Tes péchés te sont pardonnés... Ta foi t'a sauvée ; va en paix* (1). — La foi — c'est le jaillissement, dans l'âme humaine, de sa propre essence divine cherchant à retrouver l'océan divin qui lui est semblable. Fait-elle irruption à travers la nature inférieure qui l'emprisonne, comme la source jaillit à travers les mottes de terre qui la recouvrent, la force ainsi libérée agit sur la nature humaine tout entière et en accorde les vibrations avec les siennes. L'homme ne devient conscient de ce travail qu'à l'heure où la croûte karmique du mal est ainsi brisée. La certitude joyeuse de l'existence, en lui-même, d'une puissance naguère ignorée, dont la naissance coïncide avec l'épuisement du karma

(1) S. Luc, VII, 48, 50.

mauvais, entre pour une large part dans le bonheur, le soulagement et la force nouvelle dus au sentiment que le péché est « pardonné » et que ses conséquences ont pris fin.

Ceci nous amène au cœur de notre sujet : je veux parler de cette transformation qui s'opère dans la nature intérieure de l'homme; à l'insu de cette partie de la conscience qui agit dans les limites cérébrales, jusqu'au moment où elle se manifeste soudainement dans ces limites, venant on ne sait d'où, éclatant « comme un coup de tonnerre dans le ciel bleu », jaillissant d'une source inconnue. Comment s'étonner que l'homme, stupéfait de cette invasion, ignorant tout des mystères de sa propre nature et de l'existence du « Dieu intérieur » qui est véritablement lui-même, croie recevoir de l'extérieur ce qui vient en réalité du dedans et, inconscient de sa propre Divinité, ne puisse concevoir dans le monde que des Divinités extérieures à lui-même. Or, cette erreur est d'autant plus facile à commettre que l'impact final, la vibration qui brise les murs de sa prison, est souvent la réponse de la Divinité qui est dans l'âme d'un autre homme ou de quelque Être surhumain, la réponse aux appels pressants de la Divi-

nité enfermée en lui-même. Souvent l'homme est conscient de cette aide fraternelle, sans comprendre qu'il l'a provoquée lui-même par le cri de sa nature intérieure. Une explication, donnée par une personne plus instruite que nous, peut élucider une difficulté intellectuelle, et cependant c'est notre propre intelligence qui, ainsi aidée, arrive à la solution ; une parole d'encouragement prononcée par une personne plus pure que nous peut nous donner la force d'accomplir un effort mental dont nous nous supposions incapables, et cependant l'effort est nôtre. Un Esprit plus élevé que nous et plus conscient de sa Divinité peut, de même, nous aider à déployer notre propre énergie divine, bien que ce soit ce déploiement d'énergie qui nous élève à un plan supérieur. Tous, nous sommes unis, par les liens d'un service fraternel, à ceux qui sont au-dessus comme à ceux qui sont au-dessous de nous. Et nous hésiterions à admettre que nous, si souvent à même d'aider, dans leur développement, des âmes moins avancées que la nôtre, nous puissions recevoir une assistance analogue de Ceux qui nous dominent de si haut, et que leur aide puisse accélérer considérablement nos progrès !

Parmi les transformations qui s'opèrent dans les profondeurs de la nature humaine à l'insu de la conscience inférieure, il en est qui affectent l'exercice de la volonté. L'*Ego* jette un regard en arrière sur son passé, en résume les résultats et, souffrant des fautes commises, décide qu'il changera d'attitude, décide qu'il changera le mode de son activité. Le véhicule inférieur continue, sous l'influence des impulsions anciennes, à s'emporter dans des directions qui l'amènent à se heurter violemment contre la loi. L'Ego n'en décide pas moins qu'il suivra une ligne de conduite différente. Jusqu'alors il a cédé à l'attrait du principe animal ; les plaisirs du monde inférieur l'ont tenu enchaîné. Maintenant il se tourne vers le but véritable de l'évolution et prend la résolution de travailler pour des joies plus hautes. Il voit le monde entier en voie d'évolution et comprend qu'en se mettant en travers de ce courant formidable, il sera jeté de côté, cruellement meurtri ; il réalise, par contre, qu'en suivant le flot il sera emporté sur son sein et amené jusque dans le port qu'il désire atteindre.

L'Ego se décide donc à transformer sa vie, revient délibérément sur ses pas, fait face

en arrière. Cet effort qu'il tente pour amener sa nature inférieure dans la direction nouvelle a pour conséquence immédiate beaucoup de souffrances et de trouble. Les habitudes contractées sous l'influence des idées anciennes résistent obstinément à l'action des idées nouvelles, et un conflit cruel s'élève. Petit à petit la conscience qui se manifeste à travers le cerveau accepte la décision prise sur les plans supérieurs ; alors naît en elle, par le fait même qu'elle s'incline devant la loi, le « sentiment du péché ». La conviction qu'on a fait fausse route devient plus profonde ; le remords s'empare du mental ; des efforts mal réglés sont faits pour devenir meilleur, mais se brisent contre les vieilles habitudes, jusqu'à ce que l'homme, accablé de douleur, songeant au passé, désespéré en voyant le présent, reste plongé dans des ténèbres sans issue. Enfin, la souffrance toujours croissante arrache à l'Ego un cri suppliant, et une réponse lui est renvoyée des profondeurs intimes de sa propre nature, par le Dieu qui vit en lui, comme dans tout ce qui l'entoure, par la Vie de sa Vie. Il abandonne donc la nature inférieure, qui lui fait obstacle, et se tourne vers la nature supérieure, qui est essentiellement lui-même, laisse

le moi séparé qui le torture, pour le MOI unique qui est le Cœur de tous.

Or, changer ainsi d'objectif, c'est se détourner de l'obscurité pour faire face à la lumière. La lumière n'avait jamais cessé de briller, mais l'homme lui tournait le dos. Maintenant il voit le soleil, dont l'éclat réjouit son regard et inonde de joie tout son être. Son cœur était fermé, mais s'ouvre maintenant sans réserve, et l'océan de la vie, semblable à une marée puissante, y pénètre et l'inonde de bonheur. Les vagues d'une vie nouvelle se succèdent et le soulagent. La joie de l'aube rayonne. Il comprend que son passé ne se répétera plus, car le chemin qu'il est décidé à suivre le mène dans des régions plus hautes ; il ne se soucie point de la souffrance que le passé peut lui léguer encore, sachant que le présent ne transmettra plus à l'avenir d'amertumes semblables.

Le sentiment de paix, de joie, de liberté, voilà ce qui a été appelé le résultat du pardon des péchés. Les obstacles opposés par la nature inférieure au Dieu du dedans et au Dieu du dehors sont renversés, et cette nature a peine à comprendre que la transformation se soit opérée en elle-même et non dans l'Ame

Suprême (1). Un enfant repousse la main maternelle qui voudrait le guider ; il tourne son visage vers la muraille, se croit peut-être seul et oublié, jusqu'à ce qu'il se retourne, en poussant un cri et se retrouve entouré des bras protecteurs qui étaient restés là, tout près de lui. Tel l'homme, dans sa présomption, repousse les bras protecteurs de la Mère divine des mondes, mais s'aperçoit, en regardant en arrière, qu'il n'a jamais quitté ce sûr abri ; quels que soient ses écarts, il n'échappe pas à cet amour vigilant.

Le passage de la *Bhagavad Gîtâ* déjà cité en partie, nous donne l'explication de cette transformation qui amène « le pardon ». — « Le plus grand des pécheurs m'adore-t-il sans réserve, lui aussi doit être regardé comme un juste, car la résolution qu'il a prise est bonne. » — Cette bonne résolution amène un résultat inévitable : « Bientôt il devient soumis et trouve la paix (2). » Le péché consiste essentiellement à opposer la volonté de la partie à la volonté du tout, le principe humain au

(1) Oversoul... « Cette unité, cette âme suprême dans laquelle chaque être est contenu et unifié, uni aux autres... » (*Emerson*, trad. Maeterlinck.) (N. d. T.)

(2) *Loc. cit.*, IX, 31.

principe Divin. Quand le changement s'est opéré, quand l'Ego unit sa volonté séparée à la volonté qui agit dans le sens évolutif, alors, dans la région où vouloir et agir ne font qu'un, où les effets se montrent inséparables des causes, l'homme est « regardé comme un juste ». Or, des effets correspondants se manifestant invariablement dans les plans inférieurs, « bientôt il devient soumis » en action, après l'être devenu en volonté. Ici-bas, nous jugeons d'après les actions, feuilles mortes du passé ; là-haut, le jugement porte sur les volontés, semences en germination d'où sortira l'avenir. Voilà pourquoi, dans le monde inférieur, le Christ exhorte toujours les hommes à *ne point juger* (1).

Des défaillances sont possibles, après même que l'homme s'est franchement engagé dans la nouvelle direction et que celle-ci est devenue pour lui une habitude. *Pistis Sophia* y fait allusion, dans un passage où les disciples demandent à Jésus si un homme peut, en se repentant, être admis de nouveau dans les Mystères après une défaillance. La réponse de Jésus est affirmative, mais Il déclare qu'à

(1) S. Math., VII, 1.

un certain moment la réadmission devient impossible, sauf pour le Mystère suprême, qui pardonne toujours. — « Amen, amen, vous dis-Je ; quiconque, après avoir reçu les mystères du premier mystère, retombera et commettra (jusqu'à) douze transgressions, mais se repentira ensuite douze fois, en invoquant le mystère du premier mystère, sera pardonné. Mais s'il commet plus de douze transgressions, s'il retombe et pèche encore, il n'obtiendra pas indéfiniment la rémission de sa faute de manière à pouvoir rentrer dans son mystère, quel qu'il soit. Il ne lui appartient plus de se repentir, à moins qu'il n'ait reçu les mystères de cet ineffable qui toujours a compassion et remet les péchés aux siècles des siècles (1). »

Ces relèvements après les défaillances, avec leur « rémission des péchés », nous les constatons dans la vie humaine, surtout dans les phases avancées de l'évolution. Tel homme voit une occasion mise à sa portée ; il s'assurerait, en la saisissant, des possibilités de développement nouvelles ; mais il n'y parvient pas et ne peut se maintenir au niveau qu'il

(1) *Loc. cit.*, l. II, § 305.

avait atteint et qui lui avait valu cette occasion de s'élever encore. Pour le moment, tout progrès lui est interdit ; il est obligé de réunir ses forces et de parcourir de nouveau, avec lassitude, le terrain déjà gagné, pour remonter enfin et reprendre pied dans la position d'où il avait glissé. Alors seulement se fait entendre une douce Voix ; elle lui annonce que le passé n'est plus, que sa faiblesse s'est changée en force, que le portail s'ouvre de nouveau devant lui. Ici encore le « pardon » n'est que la déclaration, faite par une autorité compétente, de la situation réelle, la permission d'entrer accordée à ceux qui en sont dignes, refusée aux autres. Supposez qu'un homme ait failli ; cette déclaration lui donnera l'impression d'être « un baptême pour la rémission des péchés » et lui rendra le privilège perdu par sa propre faute. Il en résultera certainement pour lui de la joie et de la paix, la disparition d'une accablante tristesse, le sentiment que les entraves du passé ont enfin été délachées de ses pieds.

Reste une vérité qu'il ne faut jamais oublier, nous vivons dans un océan de lumière, d'amour et de béalitude qui nous entoure sans cesse — la Vie de Dieu. Semblable au soleil

inondant la terre de sa clarté, cette Vie éclaire toutes choses. Seulement, ce Soleil-là ne se couche jamais. Par notre égoïsme, notre sécheresse de cœur, notre intolérance et notre impureté, nous empêchons la lumière de pénétrer notre conscience ; elle n'en brille pas moins sur nous, nous baigne de toutes parts et exerce sur les murailles élevées par nous-mêmes une pression douce, mais, en même temps, forte et persistante. L'âme renverse-t-elle ces remparts, la lumière y pénètre, l'âme se trouve inondée de Soleil et respire avec bonheur l'atmosphère céleste. *Car le Fils de l'Homme est dans le ciel*, bien qu'il ne le sache point, et les brises d'en haut viendront caresser son front s'il l'expose à leur souffle. Toujours Dieu respecte l'individualité humaine; Il ne pénètre notre conscience que le jour où cette conscience s'ouvre pour Le recevoir. *Voici, je me tiens à la porte et je frappe* (1) : telle est l'attitude de toutes les Intelligences du monde spirituel vis-à-vis de l'âme qui se développe. Si Elles attendent que la porte s'ouvre, ce n'est pas faute de sympathie, mais un effet de Leur profonde sagesse.

(1) *Apoc.*, III, 20.

L'homme n'est soumis à aucune contrainte; il est libre; il n'est pas esclave, mais potentiellement un Dieu; sa croissance ne saurait être forcée; elle doit procéder d'une volonté intérieure. Comme l'enseignait Giordano Bruno, Dieu n'influence l'homme que lorsque sa volonté s'y prête. Et pourtant Dieu est « partout, et prêt à secourir tous ceux qui font appel à Lui par un acte de leur intelligence et se donnent à Lui sans réserve, avec amour et spontanément (1) ». — « La puissance divine qui est tout en tous ne s'offre ni ne se refuse; c'est nous qui l'assimilons ou la rejetons (2). » — « Elle s'absorbe rapidement, comme la lumière solaire, sans hésitation, et se manifeste pour quiconque se tourne vers elle et s'ouvre à son influence... Quand les fenêtres sont ouvertes, le soleil entre instantanément; il en est de même dans le cas dont je parle (3). »

C'est donc au sentiment du « pardon » qu'est due la joie qui remplit le cœur, au moment où la volonté s'harmonise avec le Divin,

(1) G. Bruno, trad. L. Williams, *The Heroic Enthusiasts*, vol. I, p. 133.
(2) *Ibid.*, vol. II, pp. 27, 28.
(3) *Ibid.*, pp. 102, 103.

où, l'âme ayant ouvert ses fenêtres, le soleil d'amour et de lumière se répand en elle, où la partie sent qu'elle appartient à l'ensemble, où la Vie Unique fait tressaillir toutes les veines. Telle est la vérité sublime qui donne de la valeur aux expositions les plus naïves du « pardon des péchés » et leur permet souvent, malgré leur insuffisance au point de vue intellectuel, d'amener les hommes à une vie pure et spirituelle. Telle est la vérité montrée dans les Mystères Mineurs.

CHAPITRE XII

Les Sacrements.

Toute religion offre certaines cérémonies, certains rites, auxquels les hommes qui pratiquent cette religion attachent une importance essentielle et auxquels ils attribuent le don de conférer aux participants des avantages déterminés. Le nom de Sacrement, ou une expression équivalente, a été donné à ces cérémonies, et toutes présentent le même caractère. Peu d'éclaircissements concernant leur nature et leur sens ont encore été donnés, mais ceci fait partie des autres sujets expliqués jadis dans les Mystères Mineurs.

Deux de ses propriétés constituent le caractère particulier d'un Sacrement : d'abord la cérémonie exotérique. C'est une allégorie pittoresque, une représentation au moyen d'ac-

tions et de substances, et non pas une allégorie verbale, ni un enseignement donné de vive voix et renfermant une vérité. C'est une représentation par un « acteur », l'emploi de certains objets matériels suivant des règles déterminées. Le choix de ces objets, les cérémonies qui accompagnent leur manipulation, ont pour but de représenter, comme en un tableau, une vérité destinée à impressionner intellectuellement les assistants. Tel est le premier caractère, le caractère évident d'un Sacrement, le distinguant de toute autre forme de culte ou de méditation. Le Sacrement exerce une action sur les personnes qui seraient incapables de saisir sans images une vérité subtile et leur présente sous une forme frappante et impressionnante la vérité qui, autrement, leur échapperait. En étudiant un Sacrement, il faut toujours d'abord tenir compte de ce fait qu'il est une image allégorique. Les points essentiels à examiner seront donc : les objets matériels constituant l'allégorie, leur mode d'emploi, enfin, la pensée que l'ensemble est destiné à faire comprendre.

La deuxième caractéristique d'un Sacrement se rattache à des faits du monde invisible ;

elle est du domaine de la science occulte. L'officiant devrait posséder ces connaissances, car de son savoir dépend en grande partie, sinon complètement, l'efficacité du Sacrement. Le Sacrement établit un lien entre le monde matériel et les régions subtiles et invisibles dont il dépend, un lien entre le visible et l'invisible. Il ne se borne pas à relier ce monde aux autres mondes; il constitue encore une méthode qui transmue les énergies du monde invisible en actions dans le monde physique, méthode réelle de changer des énergies d'un certain ordre en énergies d'un ordre différent, aussi littéralement que, dans une pile, l'énergie chimique se change en énergie électrique. Les énergies ont toutes une seule et même base, qu'elles appartiennent aux mondes visibles ou invisibles. Cependant les énergies diffèrent suivant le degré de matérialité du milieu par lequel s'opère leur manifestation. Un Sacrement est une sorte de creuset dans lequel s'élabore l'alchimie spirituelle. Une énergie placée dans ce creuset et soumise à certaines manipulations en resortira transformée. C'est ainsi qu'une énergie d'ordre subtil, appartenant aux régions élevées de l'univers, peut être

mise en relation directe avec des personnes vivant dans le monde physique, si bien qu'elle les affecte dans le monde physique, comme elle le fait dans son propre domaine. Le Sacrement constitue le pont suprême entre l'invisible et le visible et permet de soumettre directement à ces énergies les personnes qui remplissent les conditions nécessaires et participent au Sacrement.

Les Sacrements de l'Église Chrétienne perdirent en dignité, et l'on oublia presque leurs propriétés occultes parmi les Chrétiens qui se séparèrent de l'Église Catholique Romaine à l'époque de la « Réformation ». Le premier schisme qui sépara l'Orient de l'Occident, formant l'Église Grecque Orthodoxe, d'une part, l'Église Romaine, de l'autre, n'affaiblit en rien la foi dans les Sacrements, qui demeurent pour ces deux grandes communautés le lien avéré entre le visible et l'invisible et sanctifient la vie du croyant depuis le berceau jusqu'à la tombe. Les Sept Sacrements du Christianisme couvrent la vie tout entière, depuis le Baptême, qui accueille le fidèle en ce monde, jusqu'à l'Extrême-Onction, qui marque son départ; ils ont été institués par des Occultistes, par des hommes con-

naissant les mondes invisibles. Les substances employées, les mots prononcés, les signes faits par l'officiant, ont tous été choisis en connaissance de cause et combinés de manière à déterminer certains effets.

A l'époque de la Réformation, les Églises dissidentes qui secouèrent le joug de Rome étaient dirigées, non pas par des Occultistes, mais par des hommes ordinaires. Les uns étaient bons, les autres mauvais, mais tous ignoraient absolument les faits des mondes invisibles et ne voyaient du Christianisme que son enveloppe extérieure, son enseignement littéral et son culte exotérique. Par suite, les Sacrements perdirent la place prépondérante qu'ils occupaient dans le culte Chrétien ; dans la plupart des confessions Protestantes, ils se réduisirent à deux, le Baptême et l'Eucharistie. Les principales Églises dissidentes ne refusèrent pas absolument aux autres le caractère sacramentel, mais ces deux Sacrements furent mis à part et considérés comme obligatoires pour chacun ; aucun fidèle ne pouvant, sans y participer, être regardé comme faisant partie de l'Église.

La définition générale d'un Sacrement est donnée d'une manière très exacte, sauf les

mots superflus « institués par Christ Lui-même », dans le Catéchisme de l'Église Anglicane. Encore ces mots pourraient-ils être maintenus, si le mot « Christ » était pris dans le sens mystique. Un Sacrement, nous est-il dit, est, « Un signe extérieur et visible d'une grâce intérieure et spirituelle qui nous est accordée — institué par Christ Lui-même, comme un moyen de nous faire recevoir cette grâce et comme un gage de sa réception ».

Cette définition marque les deux caractères distinctifs dont nous avons parlé plus haut. « Le signe extérieur et visible » est l'image allégorique. Quant aux mots « un moyen de nous faire recevoir cette grâce... intérieure et spirituelle » — ils indiquent la deuxième propriété. Cette dernière phrase mérite d'arrêter les réflexions des membres des Églises Protestantes qui regardent les Sacrements comme de simples formes et comme des cérémonies extérieures, car elle déclare avec netteté que le Sacrement est réellement un canal de la grâce; c'est-à-dire que sans lui la grâce ne saurait passer de la même façon du monde spirituel dans le monde physique. C'est reconnaître, de la manière la plus claire, que le

Sacrement envisagé sous son deuxième aspect est un moyen d'attirer sur la terre l'activité des pouvoirs spirituels.

Pour bien comprendre un Sacrement, il est nécessaire d'admettre, une fois pour toutes, l'existence dans la Nature d'un côté occulte ou caché ; c'est ce qu'on a nommé le *côté-vie*, *le côté-conscience*, ou, plus exactement, l'intellect *dans* la Nature. Tout acte sacramentel a pour base la croyance que le monde invisible exerce une action puissante sur le monde visible, et, pour comprendre un Sacrement, il faut posséder quelques notions concernant les Intelligences invisibles qui administrent la Nature. Nous avons vu, en étudiant la doctrine de la Trinité, que l'Esprit Se manifeste sous l'aspect d'un SOI triple et que le Champ de Sa manifestation active est la Matière, le côté-forme de la Nature, souvent considéré, avec raison d'ailleurs, comme la Nature elle-même. Il faut étudier ces deux aspects, celui de la vie et celui de la forme, pour arriver à comprendre un Sacrement.

Entre la Trinité et l'humanité s'échelonnent des degrés .et des hiérarchies nombreuses d'êtres invisibles. Les plus élevés sont les Sept Esprits de Dieu, les Sept Feux ou

Flammes, *qui se tiennent devant le trône de Dieu* (1). Chacun d'Eux est le Chef d'une armée d'Intelligences qui, toutes, partagent Sa nature et agissent sous Sa direction. Ces Intelligences forment, Elles aussi, une hiérarchie : ce sont *les Trônes, les Puissances, les Princes, les Dominations, les Archanges, les Anges* mentionnés dans les écrits des Pères de l'Église qui étaient initiés aux Mystères. Il existe donc sept grandes armées d'Êtres dont l'intelligence représente, dans la Nature, l'Intelligence divine ; ces Êtres sont présents dans toutes les régions de la Nature ; Ils sont l'âme de ses énergies. Au point de vue de l'occultisme, ni la force, ni la matière ne peuvent mourir ; elles sont l'une et l'autre vivantes et actives. Une énergie, ou groupe d'énergies, est le voile d'une Intelligence ou Conscience, dont cette énergie est l'expression extérieure. La matière qui sert de milieu à cette énergie lui fournit une forme qu'elle dirige ou anime. Tout enseignement ésotérique restera un livre fermé pour quiconque n'envisage point la Nature de cette manière. Sans ces Vies angéliques, ces innombrables

(1) *Apoc.*, IV, 5.

Intelligences invisibles, ces Consciences servant d'âme à la force et à la matière (1) qui constituent la Nature, la Nature elle-même demeurerait inintelligible et, de plus, ne se rattacherait ni à la Vie Divine qui se meut en elle et autour d'elle, ni aux vies humaines qui évoluent dans son sein. Ces Anges innombrables servent de lien entre les mondes. Le fait que les catégories humaines font partie de ces hiérarchies intelligentes jette une lumière nouvelle sur le problème de l'Évolution. Ces Anges sont les enfants de Dieu, nos aînés qui *chantaient en triomphe* lorsque les Étoiles du Matin poussaient ensemble des cris de joie (2).

D'autres êtres — les vies animales, minérales, élémentales — sont aussi inférieurs à nous, en évolution, que nous sommes inférieurs aux Anges ; si bien qu'en poursuivant notre étude nous arrivons à concevoir l'Existence comme une Roue immense, constituée par des existences innombrables, solidaires, nécessaires les unes aux autres, et

(1) Les termes « force et matière » sont ici employés, car ils font partie du langage scientifique ; mais la force est une des propriétés de la matière, celle qu'on appelle le mouvement. V. *Ante*, p. 270.

(2) *Job.*, XXXVIII, 7.

l'homme comme une Intelligence vivante, comme un être conscient de lui-même, occupant dans cette Roue sa place particulière. La Volonté divine ne cesse de faire tourner la Roue, et les Intelligences vivantes qui la forment apprennent à coopérer avec cette Volonté ; sont-elles cause, par leur négligence ou leur opposition, de brisures ou de lacunes, la Roue patine, tourne avec lenteur, et le char de l'évolution n'avance que péniblement.

Ces innombrables Vies, supérieures et inférieures à l'homme, entrent en rapport avec la conscience humaine par des moyens parfaitement déterminés, entre autres par les sons et les couleurs. Tout son est représenté dans les mondes invisibles par une forme, et des combinaisons de sons y créent des formes compliquées (1). Dans la matière subtile de ces mondes, les couleurs accompagnent toujours le son, ce qui donne lieu à des formes multicolores souvent d'une extrême beauté. Les vibrations qui se produisent dans le monde visible, quand une note résonne, éveil-

(1) Consultez, au sujet des formes crées par les notes musicales, un traité quelconque d'acoustique et l'ouvrage illustré de Mrs. WATTS-HUGHES : *Voice Figures*

lent, dans les mondes invisibles, d'autres vibrations dont chacune a un caractère propre, dont chacune est susceptible de produire certains effets. Pour communiquer avec les Intelligences sub-humaines appartenant au niveau inférieur des mondes invisibles, exercer notre autorité sur elles et les diriger, il faut employer des sons ayant la propriété d'amener les résultats cherchés ; de même, ici-bas, le langage se compose de sons déterminés. Pour communiquer avec les Intelligences supérieures, il est bon d'employer certains sons, afin de créer une atmosphère harmonieuse qui se prête à leur action et rende en même temps nos propres corps subtils réceptifs à leur influence.

L'effet produit sur les corps subtils joue un grand rôle dans l'emploi occulte des sons. Ces corps, comme le corps physique, sont dans un état de vibration perpétuel ; toute pensée, tout désir modifie leurs vibrations qui, par leur caractère changeant et irrégulier, s'opposent à toute vibration nouvelle venant du dehors. C'est précisément pour amener les corps subtils à se prêter aux influences d'en haut que l'on emploie des sons ramenant les vibrations irrégulières à un rythme soutenu,

d'une nature semblable au rythme de l'Intelligence à atteindre. Tel est l'objet de toute phrase souvent répétée. Un musicien donne, lui aussi, une même note, jusqu'à ce que tous les instruments soient au même ton. Pour que l'influence de l'Être cherché puisse pénétrer, sans trouver de résistance, la nature de l'adorateur, il faut que les corps subtils soient mis au même ton que le Sien. De tout temps, ce résultat fut obtenu par l'emploi des sons. Voilà pourquoi la musique a toujours fait partie du culte et que certaines cadences déterminées ont été soigneusement conservées et transmises de siècle en siècle.

Dans toute religion il existe des sons d'un caractère spécial, appelés « Formules d'Autorité », phrases appartenant à une langue particulière et chantées d'une manière particulière. Toute religion possède un certain nombre de ces phrases, de ces successions particulières de sons, souvent appelées aujourd'hui « mantras » — nom qu elles reçoivent en Orient, où la science des mantras a été portée fort loin. Il n'est pas nécessaire qu'un mantra, composé de sons successifs combinés d'une certaine façon pour obtenir un résultat défini, appartienne exclu-

sivement à une seule langue. Toute langue peut servir à cet usage; certaines s'y prêtent pourtant mieux que d'autres, à la condition que la personne composant le mantra possède les connaissances occultes nécessaires. Il existe en Sanscrit des centaines de mantras composés, dans le passé, par des Occultistes familiarisés avec les lois des mondes invisibles. Ces mantras ont été transmis de génération en génération et se composent de mots particuliers, se succédant dans un certain ordre et chantés d'une certaine manière. Leur chant a pour effet d'éveiller des vibrations, par suite des formes, dans les mondes physique et hyperphysique. Plus la science et la pureté de l'officiant sont grandes, plus seront élevés les mondes qu'il affectera par son chant ; ses connaissances sont-elles vastes, sa volonté forte et son cœur pur, il pourra disposer, par la récitation de ces antiques mantras, d'une puissance presque illimitée.

Encore une fois, il est inutile d'employer exclusivement une seule langue. Les mantras peuvent être rédigés en Sanscrit ou dans toute autre langue choisie par des hommes d'expérience.

Voilà pourquoi, dans l'Église Catholique Romaine, le Latin est toujours employé pour les actes d'adoration importants ; il ne joue pas ici le rôle d'une langue morte « que le peuple n'entend point » ; il représente dans les mondes invisibles une force vivante ; son emploi n'a pas pour objet de maintenir le peuple dans l'ignorance, mais bien d'éveiller dans les mondes invisibles certaines vibrations impossibles à obtenir au moyen des langues Européennes ordinaires, à moins qu'un grand Occultiste ne leur emprunte les successions de sons nécessaires. Traduire un mantra, c'est changer la « Formule d'Autorité » en une phrase quelconque ; les sons n'étant plus les mêmes, d'autres formes en résulteront.

Certaines combinaisons de mots Latins, avec la musique qui en est inséparable dans le culte Chrétien, produisent dans les mondes hyperphysiques les effets les plus marqués. Toute personne un peu impressionnable est à même de constater les effets particuliers causés par plusieurs des phrases les plus sacrées, spécialement dans la Messe. Toute personne assise dans une attitude mentale de calme passif éprouve des effets vibratoires

quand certaines de ces phrases sont prononcées par le prêtre ou par les chantres. D'autres effets, produits simultanément dans les mondes supérieurs, affectent d'une manière directe, et comme il a été dit, les corps subtils des fidèles ; ils constituent, d'autre part, pour les Intelligences de ces mondes, un appel aussi clair que le seraient des paroles adressées par une personne à une autre sur le plan physique — que cet appel soit une prière ou, dans certains cas, un ordre. Les sons, produisant des formes actives et étincelantes, s'élèvent de monde en monde, affectent la conscience des Intelligences qui les peuplent et déterminent certaines de ces entités à prêter leur assistance aux personnes qui prennent part aux offices.

Des mantras semblables forment une des parties essentielles de tout Sacrement.

Celui-ci offre encore, au point de vue extérieur et sensible, un caractère fort important : l'emploi de certains gestes nommés « Signes », « Sceaux » ou « Marques » — ces trois mots ayant, dans un Sacrement, une signification identique. Chaque signe présente un sens spécial ; il indique la direction imposée aux forces employées par l'officiant, que ces forces

soient les siennes ou qu'il se borne à les transmettre. Quoi qu'il en soit, les signes sont nécessaires pour amener le résultat voulu et constituent une partie essentielle du rite sacramentel. Tout signe semblable est appelé « Signe d'Autorité », comme le mantra est une « Formule d'Autorité ».

Il est intéressant de trouver, dans les ouvrages occultes anciens, des allusions à ces faits, aussi réels alors qu'ils le sont aujourd'hui. Le *Livre des Morts* des Égyptiens décrit le voyage posthume accompli par l'Ame et la manière dont elle est arrêtée et interpellée aux différents stages de ce voyage par les Gardes veillant à la porte qui donne accès à chacune des régions successives. Or l'Ame ne peut franchir aucune de ces portes sans connaître deux choses : elle doit savoir prononcer certaine Parole, la « Formule d'Autorité » ; elle doit savoir faire certain Signe, le « Signe d'Autorité » ; quand cette Parole est prononcée, quand ce Signe est fait, les barres qui ferment la Porte tombent, et les Gardes s'effacent pour laisser entrer l'Ame. L'Évangile mystique Chrétien *Pistis Sophia*, déjà cité plus haut, renferme un récit semblable (1). Ici,

(1) V. *Ante*, p. 142 et 307.

le passage à travers les mondes n'est pas celui d'une Ame libérée de son enveloppe corporelle par la mort, mais celui d'une Ame qui l'a volontairement abandonnée au cours de son Initiation. De grandes Puissances, les Puissances de la Nature, lui barrent le chemin et, tant que l'Initié n'a pas donné le Mot et le Signe, lui refusent l'entrée de leurs royaumes. Cette double connaissance était donc requise : prononcer la « Formule d'Autorité » et faire le « Signe d'Autorité » ; sans elle, impossible d'avancer ; sans elle, un Sacrement n'est point un Sacrement.

Il y a plus. Dans tout sacrement, une substance physique est, ou devrait être, employée (1). Cette substance est un Symbole de ce que le Sacrement doit conférer ; elle marque la « grâce intérieure et spirituelle » qu'il sert à transmettre ; elle constitue encore le canal matériel de la grâce, non plus symboliquement, mais en réalité, car une imperceptible modification dans la substance permet de l'appliquer à une fin élevée.

(1) Dans le Sacrement de la Pénitence, les cendres sont aujourd'hui généralement omises, sauf dans des cas spéciaux ; elles n'en font pas moins partie du rite.

Un objet physique se compose des molécules solides, liquides et gazeuses auxquelles le ramène l'analyse chimique, puis d'éther, qui pénètre les éléments les plus grossiers. Dans cet éther agissent les énergies magnétiques ; de plus, il est en rapport avec certains *doubles*, de matière subtile, dans lesquels agissent des énergies plus subtiles, elles-mêmes, que les énergies magnétiques, mais analogues et plus puissantes.

L'objet est-il magnétisé, sa partie éthérique se modifie, les mouvements ondulatoires se trouvent changés, cadencés et amenés à suivre les mouvements ondulatoires de l'éther du magnétiseur ; l'objet partageant dès lors la nature de ce dernier, les molécules les plus denses soumises à l'action de l'éther changent progressivement la vitesse de leurs vibrations. De même, s'il a la force d'influencer les *doubles* subtils, le magnétiseur les fait vibrer sympathiquement avec les siens.

C'est le secret des guérisons magnétiques. Les vibrations irrégulières du malade sont forcées de s'accorder avec les vibrations régulières de l'opérateur bien portant, d'une manière aussi réelle qu'un objet soumis à un balancement irrégulier peut être ramené, par

des coups répétés et rythmiques, à un balancement régulier. Un médecin peut magnétiser de l'eau et, avec cette eau, rendre la santé à son malade, magnétiser un linge et produire la guérison en le plaçant sur le siège de la douleur, employer un aimant puissant ou le courant galvanique et rendre à un nerf son activité. Dans tous ces cas, l'éther est mis en mouvement, et c'est par lui que sont affectées les molécules physiques.

Un résultat analogue se produit quand les substances employées dans un Sacrement sont soumises à la « Formule » ou au « Signe d'Autorité ». Des modifications magnétiques se produisent dans l'éther de la substance physique ; en même temps les *doubles* subtils sont d'autant plus influencés que la science, la pureté et la dévotion de l'officiant qui magnétise ou, suivant le terme religieux, consacre l'objet, sont plus grandes. Enfin, la « Formule » et le « Signe d'autorité» assurent la présence des Anges que concernent spécialement les substances employées et la nature de l'acte ; ces Anges prêtent leur aide puissante, déversent leur propre énergie magnétique dans les *doubles* subtils et, par-là même, dans l'éther physique et renforcent les énergies de l'offi-

ciant. Il est impossible, lorsque l'on sait ce dont le magnétisme est capable, de mettre en doute la possibilité des transformations opérées de la sorte dans des objets matériels. Un savant, qui peut-être n'admet pas l'existence du monde invisible, a la faculté d'imprégner l'eau de sa propre énergie vitale au point qu'elle guérisse une maladie physique. Pourquoi donc refuser une faculté supérieure, mais de même nature, à des hommes dont la vie est sainte, le caractère noble et élevé, familiarisés avec le monde invisible ? Comme le savent fort bien les personnes à qui sont accessibles les formes supérieures du magnétisme, la vertu des objets consacrés est très variable, et ces diffférences magnétiques proviennent du degré variable de science, de pureté, de spiritualité du prêtre qui les consacre. Certaines personnes nient l'existence de tout magnétisme vital et ne croient pas plus à l'eau bénite de nos églises qu'à l'eau magnétisée des médecins ; elles raisonnent avec suite, mais font preuve d'ignorance. Quant aux personnes qui admettent l'utilité de la seconde et se moquent de la première, elles font preuve ni de sagesse ni d'instruction, mais de préjugés et d'étroitesse d'esprit et montrent

que leur scepticisme religieux fausse leur jugement et les prédispose à rejeter, quand il leur est offert par la religion, le don qu'ils acceptent de la science. Nous ajouterons quelques mots, dans le chapitre XIV, à cette question des « objets sacrés » en général.

En résumé, nous constatons que la forme extérieure du Sacrement a une extrême importance. Les substances employées éprouvent des changements véritables ; elles deviennent les véhicules d'énergies supérieures à celles qui leur appartiennent naturellement ; les personnes qui s'en approchent ou qui les touchent sentiront leurs propres corps éthériques et subtils impressionnés par un puissant magnétisme, favorisant la réception des influences d'en haut, et se trouveront mises au diapason des Êtres exaltés auxquels s'adressent plus spécialement la « Formule » et le « Signe d'autorité » employés dans la consécration. Des Êtres appartenant au monde invisible assisteront au rite sacramentel et répandront sur les assistants leur influence apaisante et miséricordieuse. Toute personne digne de participer à la cérémonie, dont la dévotion et la pureté sont assez grandes pour

lui permettre de répondre sympathiquement aux vibrations produites, sentira son âme calmée, en touchant de si près aux réalités invisibles.

CHAPITRE XIII

Les Sacrements (*Suite*).

Appliquons maintenant ces principes généraux à des exemples concrets et voyons comment ils expliquent et justifient les rites sacramentels qui se trouvent dans chaque religion.

Il nous suffira de prendre comme exemples trois des Sept Sacrements en usage dans l'Église Catholique. Deux d'entre eux sont regardés comme obligatoires par tous les Chrétiens, bien que les Protestants les plus avancés les dépouillent de leur caractère sacramentel, leur refusent une valeur spéciale et y voient simplement une déclaration et une commémoration. Cependant, même ici, quand la dévotion est véritable, le cœur reçoit, dans une certaine mesure, la grâce sacramentelle que nie l'intellect. Le troisième, n'est pas

reconnu, même nominalement, par les Eglises Protestantes, bien qu'il présente les signes essentiels d'un Sacrement, tels que les définit le Catéchisme de l'Église Anglicane cité plus haut (1). Le Premier est le Baptême, le second l'Eucharistie, le troisième le Mariage. En retranchant le Mariage du rang des Sacrements, l'idéal élevé qu'il implique s'est trouvé dégradé ; c'est là, en partie, la cause du relâchement de ses liens, relâchement que déplorent tous les esprits réfléchis.

Le Sacrement du Baptême se retrouve dans toutes les religions, non seulement au début de la vie terrestre, mais, plus généralement, comme une cérémonie de purification. La cérémonie qui marque l'entrée du nouveau-né ou de l'adulte dans une religion présente, comme partie essentielle du rite, une aspersion d'eau. Dans le passé, comme de nos jours, cette pratique était universelle. — « L'idée d'employer l'eau comme emblème d'une purification spirituelle », fait remarquer le docteur Giles, « est trop naturelle pour que l'on puisse s'étonner de l'antiquité de ce rite ». — Le docteur Hyde, dans son traité sur *la Reli-*

(1) *Ante*, p. 334.

gion des Anciens Persans, XXXIV, 406, nous affirme que le Baptême existait chez ce peuple. Ils n'ont pas, dit-il, l'habitude de circoncire leurs enfants, mais seulement de les baptiser ou de les soumettre à une ablution qui purifie l'âme. Ils portent l'enfant au prêtre, dans l'église, et le présentent devant le soleil et le feu, après quoi ils considèrent l'enfant comme plus sacré qu'il n'était auparavant. Suivant Lord, ils apportent l'eau destinée au baptême dans l'écorce de l'Yeuse (Holm tree). Cet arbre est en réalité la *Haum* des Mages, dont nous avons parlé ailleurs. Quelquefois le baptême est pratiqué différemment et, au dire de Tavernier, l'enfant est plongé dans une grande cuve d'eau. Après ces ablutions ou ce baptême, le prêtre donne à l'enfant le nom choisi par les parents (1). » — Quelques semaines après la naissance d'un enfant Hindou, une cérémonie est célébrée, dont une partie consiste à asperger l'enfant avec de l'eau ; cette aspersion se retrouve d'ailleurs dans tout le culte Hindou. Williamson cite des textes montrant que le baptême était pratiqué en Égypte, en Perse, au Thibet, en Mongolie,

(1) *Christian Records*, p. 129.

au Mexique, au Pérou, en Grèce, à Rome, en Scandinavie et parmi les Druides (1). Quelques-unes des prières citées sont d'une grande beauté : — « Je demande que cette eau céleste, bleue et bleu clair, puisse entrer dans ton corps et y vivre. Je demande qu'elle puisse détruire en toi toutes les choses mauvaises et hostiles qui t'ont été données avant le commencement du monde. » — « O enfant ! Reçois l'eau du Seigneur du monde, qui est notre vie ; elle lave et purifie ; puissent ces gouttes effacer le péché qui t'a été donné avant la création du monde, puisque nous subissons tous son empire. »

Tertullien, dans un passage déjà cité (2), dit que chez les nations non Chrétiennes, le Baptême était un usage général. D'autres Pères de l'Église mentionnent ce fait.

Dans la plupart des Églises, une forme secondaire du Baptême accompagne toute cérémonie religieuse. Dans ce cas, l'eau est employée comme symbole de purification, impliquant l'idée que nul ne doit prendre part au culte sans avoir purifié son cœur et sa conscience. L'ablution extérieure symbolise la lus-

(1) *The Great Law*, p. 161–166.
(2) *Ante*, p. 155.

tration intérieure. Dans les Églises Grecque et Romaine, un petit bassin contenant l'eau bénite est placée près de chaque porte ; tout fidèle, en entrant, y trempe le doigt et se signe avant de s'avancer vers l'autel. Robert Taylor dit à ce sujet : « Les fonts baptismaux de nos Eglises Protestantes — et plus spécialement encore, bien entendu, les petits réservoirs placés à l'entrée de nos chapelles Catholiques — ne sont pas des imitations, mais se rattachent directement aux *aqua minaria* ou *amula* que le savant Montfaucon, dans ses *Antiquités*, nous montre avoir été des vases remplis d'eau sainte placés par les païens à la porte de leurs temples, afin de s'asperger en pénétrant dans ces édifices sacrés (1). »

Dans le Baptême administré le jour de l'admission première dans l'Église, comme dans ces lustrations secondaires, l'agent employé est l'eau, le fluide purificateur par excellence et, par conséquent, le meilleur symbole de la purification morale. Un mantra est prononcé au-dessus de cette eau, mantra représenté dans le rituel Anglais par la prière : « Sanctifie cette eau pour l'effacement mys-

(1) *Diegesis*, p. 219.

tique du péché », suivie de la formule — « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen ». — Telle est la « Formule d'Autorité » qu'accompagne le « Signe d'Autorité », le Signe de la Croix fait au-dessus de la surface de l'eau.

La « Formule » et le « Signe » donnent à l'eau, comme nous l'avons expliqué plus haut, une propriété qu'elle ne possédait pas auparavant ; elle prend dès lors, et à juste titre, le nom d'eau « Sainte » ; les puissances ténébreuses n'en approcheront point ; jetée sur le corps, elle communique un sentiment de paix et une vie spirituelle nouvelle. Dans le Baptême d'un enfant, l'énergie spirituelle donnée à l'eau par la « Formule » et par le « Signe » renforce la vie spirituelle de l'enfant. La « Formule d'autorité » est ensuite prononcée de nouveau, cette fois sur l'enfant ; le « Signe » est tracé sur son front ; en même temps, dans ses corps subtils, les vibrations se font sentir, et la sommation d'avoir à protéger la vie ainsi sanctifiée se propage dans le monde invisible. Car le « Signe » est à la fois purificateur et protecteur : il purifie par la vie dont il amène l'effusion ; il protège par les vibrations qu'il éveille dans les corps subtils. Ces vibrations

forment un rempart protecteur contre les attaques d'influences hostiles venant des mondes invisibles et, chaque fois que l'eau est touchée, que la « Formule » est prononcée, que le « Signe » est fait, il se produit un renouvellement des énergies et une recrudescence des vibrations ; les unes et les autres exercent leur énergie dans les mondes invisibles et sont une aide pour l'officiant.

Dans l'Église Primitive, le Baptème était précédé d'une préparation très sérieuse, car les personnes reçues dans l'Église étaient, pour la plupart, des convertis venus des religions environnantes. Un converti devait passer par trois stages d'instruction successifs et n'en quittait aucun sans avoir assimilé les enseignements donnés ; il était ensuite, par le Baptême, reçu dans l'Église. Après cette cérémonie, et alors seulement, il apprenait le Credo, qui se transmettait toujours oralement et n'était jamais prononcé qu'en présence des croyants. Le Credo permettait ainsi aux Chrétiens de se reconnaître entre eux ; il constituait, pour l'homme capable de le réciter, une preuve de sa position dans l'Église et de sa qualité de membre baptisé. L'habitude du Baptême *in extremis*, qui finit par se généra-

liser, montre à quel point on avait alors foi dans la grâce communiquée par ce Sacrement. Convaincus des réalités du Baptême, des hommes et des femmes du monde, ne se souciant point de renoncer aux plaisirs temporels, ni de mener une vie pure, remettaient leur Baptême jusqu'à l'heure où la mort descendait sur eux, afin de pouvoir profiter de la grâce sacramentelle et franchir les portes de la Mort sans souillures et remplis de force spirituelle. Plusieurs des plus célèbres Pères de l'Église ont lutté avec énergie, et souvent avec succès, contre cet abus. L'un d'eux, Saint Athanase, je crois, raconte à ce sujet une histoire pittoresque ; c'était un homme d'un esprit caustique qui, parfois, ne dédaignait pas d'employer la plaisanterie pour mieux faire comprendre à ses auditeurs la folie ou la perversité de leur conduite. Il leur fit donc connaître, un jour, qu'il s'était élevé, dans une vision, jusqu'aux portes du ciel, gardées par Saint Pierre. Celui-ci, loin d'accueillir le visiteur avec un sourire bienveillant, lui marqua son mécontentement par un regard plein de sévérité. « Athanase, lui dit-il, pourquoi toujours m'envoyer ces sacs vides, soigneusement cachetés, mais qui ne renfer-

ment rien ? » — Nous trouvons de ces paroles mordantes dans l'antiquité Chrétienne, car ces questions répondaient alors, pour les Chrétiens, à des réalités et n'étaient pas de simples formes, comme elles le sont trop souvent aujourd'hui.

L'habitude de baptiser les enfants en bas âge s'établit graduellement dans l'Église ; par suite, l'instruction, qui tout d'abord précédait le Baptême, devint la préparation à la Confirmation, par laquelle l'intelligence, dans la plénitude de ses moyens, renouvelle les promesses baptismales. L'admission d'un enfant dans l'Église est évidemment logique lorsqu'on admet que la vie humaine s'écoule simultanément dans trois mondes et qu'on sait que l'Esprit et l'Ame venus pour habiter le corps nouveau-né sont, non pas inconscients et inintelligents, mais conscients, intelligents et actifs dans les mondes invisibles. Il est bon et il est juste que *l'Être caché du cœur* (1) soit accueilli en commençant cette étape nouvelle de son pèlerinage et que les influences les plus salutaires s'exercent sur le véhicule qu'il vient habiter et qu'il doit approprier à ses

(1) I, S. Pierre, III, 4.

besoins. Si les yeux des hommes étaient ouverts, comme l'étaient jadis les yeux du serviteur d'Élisée, ils verraient les chevaux et les chariots de feu rassemblés autour de la montagne où se tient le prophète de l'Éternel (1).

Passons maintenant à l'autre Sacrement que nous nous proposons d'étudier, le Sacrifice de l'Eucharistie, symbole du Sacrifice Éternel dont nous avons parlé plus haut, sacrifice quotidiennement célébré dans le monde entier par l'Église Catholique, image du Sacrifice par lequel les mondes ont été appelés à l'existence et sont maintenus à travers les siècles. Il doit être offert chaque jour, son archétype étant perpétuel. Par cette célébration, les hommes mettent eux-mêmes en action la Loi du Sacrifice, s'identifient avec elle, reconnaissent son caractère d'unification et s'associent volontairement à elle dans l'action qu'elle exerce dans les différents mondes. Pour que cette identification soit complète, il faut recevoir la substance matérielle du Sacrement, mais les adorateurs sincères peuvent, dans une large mesure, en recevoir les bienfaits et contribuer à la propagation de son influence

(1) II, *Rois*, III, 17.

en s'associant mentalement et physiquement à l'acte sacramentel.

C'est affaiblir la cérémonie principale du culte Chrétien, c'est diminuer sa portée, que de se borner à voir en elle la commémoration d'un sacrifice ancien, une simple allégorie pittoresque ne renfermant point de vérité profonde qui en soit l'âme, un simple rite consistant à rompre le pain et à verser le vin, sans s'associer en même temps au Sacrifice éternel. Envisager ainsi l'Eucharistie, c'est la réduire à une apparence, à une représentation inerte, au lieu d'y voir une réalité vivante. — *La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas une communion* (ne nous communique-t-elle pas — ne nous fait-elle pas partager) *avec le sang du Christ ?* — demande l'Apôtre. *Le pain que nous rompons n'est-il pas une communion avec le corps du Christ* (1) ? L'Apôtre montre ensuite que toutes les personnes mangeant d'un sacrifice participent à une même nature et forment un seul corps, qui est uni à l'Être présent dans le sacrifice et partage son essence. Il est question ici d'un fait du monde invisible, et Saint Paul en parle

(1) I, *Cor.*, X, 16.

avec l'autorité que donne le savoir. Des Êtres Invisibles font passer leur essence dans les substances invariablement employées dans un rite sacramentel ; toutes les personnes absorbant ces substances, substances qui sont assimilées par le corps et dès lors en font partie, se trouvent en même temps unies à Ceux dont l'essence est renfermée dans les substances et acquièrent ainsi une nature commune. Ceci est vrai quand nous recevons des mains d'un autre homme notre nourriture ordinaire : sa nature, jusqu'à un certain point, et son magnétisme vital se mêlent aux nôtres. A plus forte raison est-ce le cas lorsque la nourriture a été solennellement et intentionnellement imprégnée de magnétismes supérieurs affectant à la fois les corps subtils et le corps physique. Il faut, pour comprendre le sens et l'objet de l'Eucharistie, réaliser ces faits des mondes invisibles ; il faut y voir un lien entre la terre et le ciel et, de plus, un acte du culte universel, une manière de coopérer, de s'associer à la Loi du Sacrifice ; sinon l'Eucharistie perd la plus grande partie de son sens.

L'emploi du pain et du vin, dans ce Sacrement, est très ancien et très général ; il en est

de même de l'eau, dans le Sacrement du Baptême. Les Perses offraient à Mithra le pain et le vin. Des offrandes analogues étaient en usage au Thibet et en Tartarie. Jérémie mentionne les gâteaux et la boisson offerts en Égypte à la Reine du Ciel par les Juifs qui prenaient part au culte Égyptien (1). La *Genèse* nous dit que Melchisédec, le Roi-Initié, se servit de pain et de vin lorsqu'il bénit Abraham (2). Le pain et le vin étaient encore employés dans les Mystères de la Grèce, et Williamson retrouve cet usage parmi les Mexicains, les Péruviens et les Druides (3).

Le pain symbolise, d'une manière générale, la nourriture qui entre dans la formation du corps ; le vin symbolise le sang envisagé comme le fluide vital. *Car l'âme de la chair est dans le sang* (4). Voilà pourquoi les membres d'une même famille sont dits « du même sang ». « Être du même sang » qu'une autre personne signifie, de même, être son parent. De là aussi les vieilles cérémonies de « l'alliance du sang». Quand un étranger se trouvait admis dans une

(1) *Jér.*, XLIV.
(2) *Gen.*, XIV, 18, 19.
(3) *The Great Law*, pp. 177-181, 185.
(4) *Lévit.*, XVII, 11.

famille ou dans une tribu, l'une des personnes de la famille donnait quelques gouttes de son sang ; celles-ci étaient transfusées dans les veines de l'étranger, ou bien celui-ci les buvait, généralement mélangées à de l'eau, après quoi il était considéré comme membre-né de la famille ou de la tribu, comme étant du même sang. Dans l'Eucharistie, les fidèles partagent, de même, le pain, symbole du corps, de la nature du Christ, et le vin, symbole de Son sang et de Sa vie, et par là s'allient et s'unissent à Lui.

La « Formule d'Autorité » est : « Ceci est Mon Corps ; Ceci est Mon Sang ». C'est elle qui amène la modification dont nous parlerons tout à l'heure et transforme les substances en véhicules d'énergies spirituelles. Le « Signe d'Autorité » consiste à étendre la main au-dessus du pain et du vin ; le Signe de la Croix devrait être fait en même temps, bien que parfois les Protestants l'omettent. Tels sont les caractères extérieurs essentiels du Sacrement de l'Eucharistie.

Il est important de comprendre la modification qui se produit dans ce Sacrement, car elle est plus profonde que la magnétisation dont nous avons parlé plus haut, celle-ci, d'ail-

leurs, ayant lieu simultanément. Nous nous trouvons en présence d'un cas particulier d'une loi générale.

Pour l'occultiste, un objet visible est l'expression ultime, physique, d'une vérité invisible. Tout, ici-bas, est l'expression physique d'une pensée. Un objet n'est qu'une idée manifestée au dehors sous une forme dense. Tous les objets de ce monde sont des idées Divines qui s'expriment dans la matière physique. Cela posé, la réalité d'un objet ne dépend pas de sa forme extérieure, mais bien de sa vie intérieure, de l'idée qui a façonné et moulé la substance, de manière à s'exprimer par elle. Dans les mondes supérieurs, la matière, étant très subtile et très plastique, répond très rapidement à l'idée ; elle change de forme en même temps que la pensée se modifie. En devenant de plus en plus dense et lourde, la pensée change de forme plus difficilement et plus lentement, jusqu'à ce qu'enfin, dans le monde physique, les modifications atteignent leur maximum de lenteur, à cause de la résistance de la matière épaisse dont se compose le monde physique. Néanmoins, cette lourde matière elle-même se modifie, avec le temps, sous la pression de l'idée qui en est l'âme ; nous en

trouvons la preuve dans l'empreinte que laissent sur le visage les pensées et les émotions habituelles.

Telle est donc la vérité qui sert de base à la doctrine de Transsubstantiation, si extraordinairement incomprise, en générale, des Protestants ; mais c'est le sort des vérités occultes lorsqu'elles sont présentées aux ignorants. La « substance » transformée est l'idée qui constitue l'objet. Le « pain » n'est pas un simple composé de farine et d'eau. L'idée qui préside au mélange, la manipulation de la farine et de l'eau, voilà la « substance » dont est fait le « pain ». La farine et l'eau sont, pour employer une expression technique, les « accidents » ou combinaisons matérielles qui donnent forme à l'idée. Supposez que l'idée, que la substance soient autres, la farine et l'eau prendraient une forme différente, ce qui est d'ailleurs le cas quand le corps les assimile. De même, les chimistes ont découvert qu'un même nombre d'atomes chimiques de même nature peuvent être combinés de différentes manières et devenir, par là, des objets doués des propriétés les plus différentes, bien que les éléments ne changent point. La découverte de ces composés « isomériques » est une

des plus intéressantes de la chimie moderne. L'arrangement d'atomes similaires suivant des idées différentes donne des corps différents.

Qu'est donc le changement de substance qui se produit dans les Espèces Eucharistiques ? L'idée qui fait l'objet a été changée. Dans leur état normal, le pain et le vin sont des aliments exprimant les idées divines de substances nutritives, de substances propres à former les corps. L'idée nouvelle, c'est la nature et la vie du Christ, propres à former la nature et la vie spirituelles de l'homme. Voilà le changement de substance. L'objet reste le même en ses « accidents », en sa matière physique, mais la matière subtile qui l'accompagne s'est modifiée sous la pression de l'idée transformée, ayant acquis, par le fait de ce changement, des propriétés nouvelles ; celles-ci affectent les corps subtils des communiants et les harmonisent avec la nature de la vie du Christ. Mieux les communiants réalisent en eux-mêmes cette harmonie, et plus ils sont « dignes » du sacrement.

Le participant indigne, soumis aux mêmes influences, s'en trouve mal, car sa nature, résistant à la pression, est meurtrie et déchirée par les forces auxquelles elle est incapable de

répondre. Un objet peut, de même, être mis en pièces par des vibrations qu'il lui est impossible de reproduire (1).

L'homme digne de participer au Sacrement s'unit donc au Sacrifice, au Christ, et par là s'identifie et s'unit à la Vie divine qui est le Père du Christ. Au point de vue de la forme, le Sacrifice consiste à céder la vie qu'elle gardait jusque-là pour elle-même et à la rendre à la Vie commune, à offrir le canal séparé, afin qu'il devienne le canal de la Vie Unique ; ce sacrifice a dès lors pour résultat l'union avec Dieu. La nature inférieure se donne afin de se fondre dans la nature supérieure ; le corps cesse d'être un instrument de la volonté séparée, pour devenir l'instrument de la Volonté divine. C'est bien là *offrir le corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu* (2). L'Église enseigne donc avec raison que les Communiants dignes de l'Eucharistie reçoivent une partie de la vie du Christ répandue pour les hommes. La transmutation des principes inférieurs en principes supé-

(1) *Voilà pourquoi il y a chez vous beaucoup de malades et d'infirmes, et bon nombre de personnes meurent.* I, Cor., XI, 30. (N. d. T.)

(2) *Rom.*, XII, 1.

rieurs, tel est l'objet de ce Sacrement, comme de tous les autres. Les participants cherchent à transformer les forces inférieures en les unissant à des forces plus exaltées. Il est possible, en connaissant la vérité intérieure et en croyant à la vie d'en haut, d'entrer en contact plus direct et plus complet, par les Sacrements de toute religion, avec la Vie divine qui maintient les mondes. La seule condition est d'apporter au rite la nature réceptive, l'acte de foi, le cœur ouvert, dont dépendra la réalisation des possibilités sacramentelles.

Dans le Sacrement du Mariage, les caractères sacramentels se retrouvent d'une manière aussi claire et aussi évidente que dans le Baptême et dans l'Eucharistie. Il n'y manque ni le signe extérieur, ni la grâce intérieure. L'objet matériel est l'Anneau, le cercle, symbole de l'éternité. La « Formule d'Autorité » est la formule traditionnelle : « Au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Le « Signe d'Autorité » est l'union des mains, symbolisant l'union des vies. Les caractères extérieurs essentiels du Sacrement sont donc tous présents.

La grâce intérieure est l'union des intelligences et des cœurs, rendant possible l'union spirituelle, sans laquelle le Mariage n'est plus

le Mariage, mais une simple union physique et temporaire. Le don et la réception de l'anneau, la formule prononcée, les mains jointes, tout cela forme l'image allégorique. Si la grâce intérieure n'est pas reçue, si les participants ne se prêtent point à son action, par le désir que leur union soit parfaite, le Sacrement perd ses propriétés bienfaisantes et devient une pure formalité.

Mais le Mariage présente encore une signification plus haute : d'une seule voix les religions le proclament l'image, ici-bas, de l'union entre le terrestre et le céleste, entre l'homme et Dieu. Plus encore : le Mariage représente la relation entre l'Esprit et la Matière, entre la Trinité et l'Univers. Telles sont la profondeur et la portée de l'union, dans le Mariage, de l'homme et de la femme.

L'homme représente ici l'Esprit ou Trinité de la Vie, et la femme la Matière ou Trinité de la substance, base de la forme. L'un donne la vie, l'autre la reçoit et la nourrit. Êtres complémentaires, moitiés inséparables d'un seul tout, ils ne sauraient exister l'un sans l'autre. Si l'Esprit implique la Matière et la Matière l'Esprit, le mari implique de même la femme, et la femme le mari. L'Existence abs-

traite se manifeste sous deux aspects, comme une dualité d'Esprit et de Matière qui dépendent l'un de l'autre et se manifestent simultanément ; de même, l'humanité se manifeste sous deux aspects, l'époux et l'épouse, incapables de vivre séparés et formant un tout. Le Mariage est l'image de Dieu et de l'Univers. Tel est le lien étroit unissant le mari et la femme. Nous l'avons dit plus haut, le Mariage symbolise également l'union entre Dieu et l'homme, entre l'Esprit universel et les Esprits individualisés. Cette image se retrouve dans tous les grands livres sacrés de ce monde, dans les Écritures Hindoues, Hébraïques et Chrétiennes ; par extension, elle a été appliquée à une Nation ou à une Église, réunion d'Esprits individualisés formant un ensemble. — *Celui qui t'a formée sera ton Époux* — dit Esaïe à la nation Israélite — *l'Éternel des armées est son nom* (1)... — *Ton Dieu se réjouira de toi, de la joie qu'un époux a de son épouse* (2). De même Saint Paul nous dit que le mystère du Mariage représente le Christ et l'Église (3).

(1) *Es.*, LIV, 5.
(2) *Es.*, LXII, 5.
(3) *Ephés.*, V, 23-32.

Tant que l'Esprit et la Matière restent latents et ne se manifestent point, aucune production n'apparaît; se manifestent-ils ensemble, l'évolution commence. De même, il n'y a point de production de vie nouvelle tant que les deux moitiés de l'humanité ne se sont point manifestées comme mari et femme. Leur union est encore nécessaire, afin de produire dans chacun des époux une évolution plus prompte, des progrès plus rapides. Grâce à la moitié qu'ils peuvent se donner réciproquement, ce que l'un ne possède point l'autre le lui apporte. Le couple ne devrait plus former qu'un seul être, manifestant les possibilités spirituelles de l'humanité. Leur union représente enfin l'Homme parfait, en qui l'Esprit et la Matière sont à la fois complètement développés et parfaitement en équilibre, l'Homme divin qui unit en Lui-même l'époux et l'épouse, le principe mâle et le principe féminin dans la nature — comme « Dieu et l'Homme sont un seul Christ (1) ».

On comprend, en étudiant à ce point de vue le Sacrement du Mariage, pourquoi les religions ont toujours regardé le Mariage comme

(1) *Credo d'Athanase.*

indissoluble et pourquoi elles ont préféré voir quelques couples mal assortis en souffrir, que de permettre à l'idéal du véritable Mariage de subir, pour tous, un abaissement permanent. Les peuples sont libres de choisir : ils peuvent adopter comme idéal national un lien conjugal spirituel ou un lien conjugal terrestre, y chercher une unité spirituelle ou n'y voir qu'une simple union physique ; dans le premier cas, ils adopient l'idée religieuse que le Mariage est un Sacrement ; dans le second, l'idée matérialiste qu'il se borne à être un contrat ordinaire, susceptible de résiliation. L'étudiant des Mystères Mineurs y verra toujours un rite sacramentel.

CHAPITRE XIV

La Révélation

Toutes les religions connues ont la garde de Livres Sacrés et font appel à ces Livres dans les cas de controverse. Ces Écritures renferment toujours les enseignements donnés par le Fondateur de la religion ou par des instructeurs venus plus tard, auxquels sont prêtées des connaissances surhumaines. Même dans le cas où une religion donne naissance à de nombreuses sectes, chacune d'elles reste fidèle au Canon Sacré et l'interprète de la manière qui s'accommode le mieux à ses propres doctrines. Quelle que soit la distance qui sépare dans leurs croyances les Catholiques Romains les plus avancés et les Protestants les plus avancés, les uns et les autres font appel à la même *Bible*. Quelles que soient les divergences

entre le philosophe Védantin et le Vallabhâchârya le plus illettré, tous deux regardent les mêmes *Védas* comme leur autorité suprême. Quel que soit l'antagonisme acharné des Shiites et des Sunnites, le Coran a pour ces deux sectes le même caractère sacré. Il peut s'élever des controverses et des disputes portant sur l'interprétation des textes, mais le Livre lui-même est toujours également vénéré. Il l'est, d'ailleurs, à juste titre, car tout Livre de ce genre contient des fragments de La Révélation, choisis par l'un des Grands Êtres qui en sont les dépositaires. Un fragment semblable se trouve incorporé dans ce que nous appelons ici-bas une « Révélation » ou « Écriture » et représente, pour une certaine partie de ce monde, un trésor inestimable. Les besoins du moment, la capacité du peuple qui le reçoit, le type particulier de la race qu'il est destiné à instruire, déterminent le choix du fragment. Il est généralement donné sous une forme spéciale, dans laquelle le voile de l'histoire, du récit, du chant, du psaume ou de la prophétie semble être, pour le lecteur superficiel ou ignorant, l'ouvrage tout entier. Mais ce voile cache un sens plus profond, tantôt dans des nombres, tantôt dans des

mots construits suivant un plan secret ou chiffre, tantôt dans des symboles que reconnaissent les personnes instruites, tantôt dans des allégories ayant l'apparence de récits, et sous bien d'autres formes encore. A vrai dire, ces Livres ont, jusqu'à un certain point, un caractère sacramentel ; ils présentent une forme extérieure et une vie intérieure, un symbole extérieur et une vérité intérieure. Pour en expliquer le sens caché, il faut avoir reçu les leçons de personnes qui le possèdent : d'où cette parole de Saint Pierre : *Aucune prophétie de l'Écriture n'est affaire d'interprétation privée* (1). Les commentaires méticuleux de certains textes sacrés, commentaires qui abondent dans les écrits des Pères de l'Église, semblent, à notre prosaïsme moderne, exagérés et arbitraires. Les dissertations sur les chiffres et sur les lettres, les interprétations, fantastiques à première vue, de certains paragraphes qui présentent l'apparence de simples récits historiques, d'un caractère évident, exaspèrent le liseur moderne, qui veut voir les faits présentés d'une manière claire et cohérente et tient, avant tout,

(1) II, S. Pierre, I, 20.

à sentir sous ses pieds un terrain solide. Il refuse absolument de suivre le mystique dans sa marche agile à travers ce qui lui semble être des fondrières mouvantes, dans sa poursuite de feux-follets sautillants qui paraissent et disparaissent avec un caprice déroutant et absurde. Les auteurs de ces traités si exaspérants étaient pourtant doués d'une intelligence lumineuse et d'un jugement sûr; c'étaient les maîtres-constructeurs de l'Église; leurs œuvres, pour qui sait les lire, sont, aujourd'hui encore, remplies de sous-entendus et d'idées suggestives et nous montrent maint sentier obscur menant au savoir, sentier que nous n'eussions point trouvés sans eux.

Comme nous l'avons déjà constaté, Origène, le plus pondéré des hommes, versé dans les connaissances occultes, nous enseigne que les Écritures ont un triple aspect présentant un Corps, une Ame et un Esprit. Il nous dit que le Corps des Écritures se compose des mots extérieurs formant les histoires et les récits et n'hésite pas à affirmer que ces derniers ne sont pas littéralement vrais et n'ont d'autre objet que d'instruire les ignorants. Il va jusqu'à déclarer que certains faits contenus

dans ces histoires sont manifestement contraires à la vérité, afin que les contradictions évidentes qui se montrent à la surface poussent le lecteur à chercher le sens véritable de ces narrations impossibles. Tant que les hommes restent ignorants, dit encore Origène, le Corps leur suffit ; ils s'instruisent en suivant ses leçons et ne s'aperçoivent ni des contradictions, ni des impossibilités résultant d'une interprétation littérale ; aussi n'en sont-ils point troublés. Mais à mesure que les hommes se développent intellectuellement, ces contradictions et ces impossibilités frappent leur attention. Le chercheur inquiet se sent poussé à chercher un sens plus profond, et l'Ame des Écritures commence à lui apparaître. Cette Ame vient récompenser ses efforts intelligents, et il échappe aux liens de la lettre qui tue (1). Quant à l'Esprit des Écritures, il ne se montre qu'à l'homme spirituellement illuminé. Ceux-là seuls en qui l'Esprit s'est développé peuvent comprendre le sens spirituel. *Qui est-ce qui connaît ce qui est en l'homme, si ce n'est son esprit qui est en lui ?... Et nous en parlons, non avec les paroles qu'enseigne*

(1) II, *Cor.*, III, 6.

la sagesse humaine, mais avec celles que l'Esprit suggère (1).

La raison de ce mode de Révélation s'explique aisément. C'est l'unique manière dont un seul et même enseignement puisse être donné à des intelligences inégalement évoluées et d'instruire, non seulement les hommes qui reçoivent les leçons de la première heure, mais encore ceux qui, avec le temps, se trouveront plus avancés que leurs frères auxquels la Révélation fut primitivement apportée. L'homme ne reste pas stationnaire. Le sens extérieur donné jadis à des hommes peu développés ne pouvait être que très limité, et s'il n'existait pas, dissimulé dans les Écritures, quelque chose de plus profond et de plus complet, elles perdraient leur valeur au bout de quelques milliers d'années ; cette méthode d'instruction par significations successives leur donne au contraire une valeur permanente, et les hommes d'une évolution avancée peuvent y découvrir des trésors cachés, jusqu'au jour où, possédant le tout, ils n'ont plus besoin des vérités partielles.

Les Bibles de l'humanité sont donc des frag-

(1) I, *Cor.*, II, 11, 13.

ments, des fragments de la *Révélation* ; aussi peuvent-elles, à juste titre, recevoir ce nom.

La Révélation présente encore un sens plus profond, car elle comprend les nombreux enseignements confiés, dans l'intérêt de l'humanité, à la grande Fraternité des Instructeurs spirituels. Ces enseignements sont contenus dans des livres écrits en caractères symboliques et contenant un exposé des lois cosmiques, des principes sur lesquels repose l'existence de l'univers, des méthodes suivant lesquelles procède son évolution, de tous les êtres qui le composent, de son passé, de son présent, de son avenir. Tel est le trésor inestimable dont les Protecteurs de l'humanité conservent le dépôt et où ils puisent, de temps à autre, certains fragments, pour en former les Bibles de ce monde. Mais il est encore une Révélation — la plus haute, la plus complète et la plus précieuse de toutes — par laquelle la Divinité Se dévoile Elle-même, dans le Cosmos, révèle attribut après attribut, pouvoir après pouvoir, beauté après beauté, dans toutes les différentes formes qui, dans leur totalité, constituent l'univers. Elle manifeste Sa splendeur dans le ciel, Son infinité dans l'espace

fourmillant d'étoiles, Sa force dans les montagnes, Sa pureté dans les pics neigeux et l'air translucide, Son énergie dans la houle de l'océan, Sa beauté dans le torrent qui bondit, dans le lac aux eaux calmes et limpides, dans la forêt fraîche et profonde et dans la plaine ensoleillée, Son intrépidité dans le héros, Sa patience dans le saint, Sa tendresse dans l'amour maternel, Sa sollicitude protectrice dans le père et dans le roi, Sa sagesse dans le philosophe, Sa connaissance dans le savant, Son pouvoir curatif dans le médecin, Sa justice dans le juge, Sa richesse dans le marchand, Son pouvoir d'enseigner dans le prêtre, Son industrie dans l'artisan. Elle nous parle dans la brise qui murmure, nous sourit dans le rayon de soleil, nous reprend dans la maladie, nous stimule tantôt par nos succès, tantôt par nos défaillances. Partout et en toutes choses Elle Se laisse entrevoir, afin d'éveiller en nous le désir de L'aimer, et Elle Se cache afin que nous apprenions à marcher seuls. La reconnaître partout est la Sagesse véritable, L'aimer partout le Désir véritable, La servir partout l'Action véritable. Cette Révélation de Dieu par Lui-même est la Révélation suprême ;

toutes les autres sont secondaires et imparfaites.

Être inspiré, c'est recevoir partiellement cette Révélation, par l'action directe de l'Esprit Universel sur l'Esprit séparé qui est Son enfant ; c'est avoir éprouvé l'influence illuminante qu'exerce l'Esprit sur l'Esprit. Nul ne connaît la vérité de manière à ne jamais la perdre, nul ne connaît la vérité de manière à ne jamais en douter, avant que la révélation ne soit descendue en lui comme s'il était seul sur la terre, que le Dieu extérieur n'ait parlé au Dieu intérieur dans le temple du cœur humain et qu'ainsi l'homme soit arrivé à savoir par lui-même et non plus par autrui.

A un degré moindre, un homme peut encore se trouver inspiré lorsqu'un être plus grand que lui stimule en son âme des facultés normalement encore dormantes, ou même prend possession de lui et se sert momentanément de son corps comme d'un véhicule. Un homme ainsi illuminé peut, quand l'inspiration s'empare de lui, parler de ce qu'il ne sait point et faire connaître des vérités ignorées jusque-là. Certaines vérités sont parfois, pour aider ce monde, répandues de la sorte par un canal humain ; un Être plus grand que celui qui parle

communiquant sa propre vie au véhicule humain, les vérités s'échappent des lèvres de l'inspiré. Un grand instructeur peut alors dire des choses qui dépassent ses connaissances normales, car *l'Ange de l'Éternel a touché ses lèvres d'un charbon ardent* (1). Ainsi parlaient les Prophètes qui, à certaines époques, manifestèrent leur irrésistible conviction, leurs connaissances profondes, leur entente parfaite des besoins spirituels de l'humanité. Des paroles semblables vivent d'une vie immortelle, et celui qui les prononce est véritablement un messager de Dieu. L'homme à qui ont été accordées ces connaissances est désormais incapable de les oublier complètement; il porte en son cœur une certitude qui ne saurait s'évanouir tout entière. La lumière peut disparaître et l'obscurité descendre sur lui ; la lueur céleste peut pâlir à ses yeux et les nuages l'environner; les menaces, le doute, les défis peuvent l'assaillir, mais dans son âme se cache le Secret de la Paix : il sait -- ou sait qu'il a su.

Frederick Myers, dans son poème bien connu, *Saint Paul*, a exprimé d'une manière admirable et juste ce souvenir de la véritable

(1) *Es.*, VI, 6, 7.

inspiration, cette réalité de la vie cachée. L'apôtre parle de ses propres expériences et s'efforce de trouver des termes pour exprimer ses réminiscences. Le poète nous le montre incapable d'y parvenir entièrement, bien que Saint Paul sache et que sa certitude reste inébranlable (1).

L'homme qui admet le moins du monde la réalité de la Présence Divine autour de lui, en lui et en toute chose, comprendra pourquoi un endroit ou un objet peuvent être rendus « sacrés » par une légère « objectivation » de cette Présence universelle et constante, si

(1) So, even, I, athirst for His inspiring,
I, who have talked with Him, forget again ;
Yes, many days with sobs and with desiring,
Offer to God a patience and a pain.
Then through the mid complaint of my confession,
Then through the pang and passion of my prayer,
Leaps with a start the shock of His possession,
Thrills me and touches, and the Lord is there.
Lo, if some pen should write upon your rafter
Mene and Mene in the folds of flame,
Think ye could any memories thereafter
Wholly retrace the couplet as it came ?
Lo, if some strange intelligible thunder
Sang to the earth the secret of a star,
Scarce should ye catch, for terror and for wonder,
Shreds of the story that was pealed so far !
Scarcely I catch the words of His revealing
Hardly I hear Him, dimly understand,

bien que des personnes normalement inconscientes de cette omniprésence parviennent à la sentir. Ceci est généralement dû à un homme d'une évolution fort avancée, en qui la Divinité intérieure est largement développée et dont les corps subtils répondent par conséquent aux vibrations les plus subtiles de la conscience. Par l'intermédiaire d'un homme comme celui-là, ou par sa volonté, des énergies spirituelles peuvent se manifester en s'unissant à son pur magnétisme vital. Il peut alors communiquer ces énergies à un objet quelconque, dont l'éther et les corps de matière subtile s'accorderont avec ses propres vibrations, comme nous l'avons expliqué plus haut; enfin, la Divinité latente se manifestera

Only the power that is within me pealing
Lives on my lips, and beckons to my hand.
Whose hath felt the Spirit of the Highest
Cannot confound, nor doubt Him, nor deny;
Yea, with one voice, O world, though thou deniest,
Stand thou on that side, for on this am I.
Rather the world shall doubt when her retrieving
Pours in the rain and rushes from the sod;
Rather than he in whom the great conceiving
Stirs in his soul to quicken into God.
Nay, though thou then shouldst strike him from his glory,
Blind and tormented, maddened and alone,
E'en on the cross would he maintain his story,
Yes, and in Hell would whisper, « I have known ».

plus facilement. Un objet semblable se trouvera « magnétisé » ; en outre, si l'influence exercée a été puissante, l'objet deviendra lui-même un centre magnétique capable de magnétiser à son tour ceux qui l'approchent. Tel un corps électrisé par une machine électrique influence d'autres corps placés auprès de lui.

Un objet ainsi rendu « sacré » est un auxiliaire des plus utiles dans la prière et la méditation. Les corps subtils de l'adorateur se mettent au diapason de ses vibrations intenses, et l'homme se trouve calmé, tranquillisé, pacifié, sans aucun effort personnel ; dans cette disposition nouvelle, la prière et la méditation, au lieu d'être pénibles et vaines, sont faciles et efficaces, et ces exercices, naguère fastidieux, deviennent insensiblement une joie. L'objet représente-t-il quelque Personne Sacrée, s'agit-il d'un Crucifix, d'une Madone, d'un Ange, d'un Saint, c'est un avantage de plus. L'Être représenté, si son magnétisme a été communiqué à l'image par la « Formule » et par le « Signe d'Autorité » convenables, peut renforcer ce magnétisme par une très légère effusion d'énergie spirituelle et, par là, influence l'adorateur ou même Se montre à lui dans Son image, ce que, autrement Il n'eût

point fait. Car dans le monde spirituel, l'économie des forces est une règle ; une dépense minime d'énergie est permise là où une dépense plus considérable ne l'est pas.

L'application de ces mêmes lois occultes peut servir à expliquer l'emploi d'un objet consacré quelconque, relique, amulette, etc. Tous sont des objets consacrés, dont la puissance et l'utilité sont en raison directe du savoir, de la pureté, de la spiritualité de la personne qui les magnétise.

Une localité peut, de même, être rendue sacrée par la présence de saints, dont le pur magnétisme rayonnant autour d'eux fait régner dans l'atmosphère ambiante des vibrations paisibles. Il peut arriver que des saints ou des Êtres venant des mondes supérieurs magnétisent directement un endroit déterminé. C'est ainsi qu'il est dit, dans le Quatrième Évangile, qu'un Ange descendait, à certains moments, touchait l'eau d'une piscine et lui communiquait ainsi des propriétés curatives (1). Dans un lieu semblable l'influence bénie pourra se faire sentir, même à des hommes légers et irréligieux ; ils éprouveront

(1) S. Jean, V, 4.

un instant d'émotion et seront accessibles à des pensées plus hautes. La Vie divine S'efforce sans cesse, en tout homme, de subjuguer la forme et de la modeler à Sa ressemblance. Ces efforts, on le comprendra, se trouveront facilités si les vibrations de la forme sont amenées à s'accorder avec celles d'un Être plus élevé, car les efforts de la Vie intérieure se trouveront renforcés par une puissance supérieure. Ceci se traduira, extérieurement, par un sentiment de tranquillité, de calme et de paix ; la pensée cessera de s'agiter ; le cœur oubliera ses peines. Il suffit de s'observer soi-même pour constater que certaines localités disposent, mieux que d'autres, au calme, à la méditation, à la pensée religieuse, à l'adoration. Il est beaucoup plus difficile d'apaiser le mental et de le concentrer, dans une chambre ou dans un édifice où ont régné longtemps les pensées légères, les conversations frivoles, l'agitation de la vie mondaine, que dans un lieu où la pensée religieuse s'est exercée année après année, siècle après siècle. Ici le mental se calme et s'apaise peu à peu, et l'homme accomplit sans peine ce qui, ailleurs, lui eût demandé les plus grands efforts.

Les lieux de pèlerinage, les retraites où l'on vient quelque temps s'isoler, n'ont pas d'autre but : l'homme tourne sa pensée vers le monde intérieur et cherche en lui-même son Dieu ; il est aidé, en cela, par l'atmosphère créée par des milliers de ses semblables qui sont venus, avant lui, dans le même lieu, dans la même intention. Car il ne règne pas simplement ici un magnétisme dégagé par un saint isolé ou par quelque grand Être descendu des mondes invisibles. Chaque personne qui visite ce lieu, le cœur rempli de respect et de dévotion, et se trouve mis au même diapason, en renforce, de sa propre vie, les vibrations et quitte cet endroit meilleur qu'il n'était en y arrivant. Petit à petit l'énergie magnétique se dissipe ; un objet ou un lieu sacré peut donc perdre graduellement son magnétisme, s'il est mis de côté ou abandonné ; son magnétisme augmente, au contraire, s'il est employé ou fréquenté. D'autre part, la présence des moqueurs ignorants est nuisible à ces objets et à ces lieux, car elle y met en jeu des vibrations hostiles qui affaiblissent les vibrations anciennes. Une onde sonore rencontre-t-elle une autre onde qui la supprime, le silence en résulte : Les vibra-

tions des pensées moqueuses affaiblissent, de même, ou éteignent les vibrations du respect et de l'amour. Le résultat dependra naturellement de l'amplitude relative, mais les vibrations nuisibles ne sauraient rester sans effet, car les lois de la vibration sont les mêmes dans les mondes supérieurs que dans le monde physique, et les vibrations mentales sont l'expression d'énergies réelles.

La raison et la conséquence de la consécration des églises, chapelles, cimetières, sont par suite évidentes. L'acte de consécration ne consiste pas simplement à réserver un lieu pour un usage spécial, mais encore à le magnétiser pour le bien des personnes qui le fréquentent. Car les mondes visibles et invisibles sont en rapport étroit; ils se pénètrent les uns les autres, et l'homme qui sait mettre en jeu les énergies de l'invisible est celui qui peut le mieux servir l'humanité.

CONCLUSION

Nous sommes arrivés à la fin d'un petit volume traitant d'un vaste sujet et nous n'avons fait que soulever un coin du voile qui cache la Virginale et Éternelle Vérité aux regards indifférents des hommes. Le bord de Son vêtement nous est seul apparu, chargé d'or, enrichi de perles ; mais ce fragment qui ondule lentement devant nos yeux ne dégage pas moins des parfums célestes, santal et essence de rose de mondes plus beaux que le nôtre. Quelle gloire inimaginable, si le voile était enlevé, si nous contemplions dans sa splendeur le Visage de la Mère divine et, dans Ses bras, l'Enfant qui est la Vérité même ! Devant cet Enfant, les Séraphins se voilent éternellement la face ; quel mortel pourrait donc Le contempler et vivre ?

Et cependant, puisque, en l'homme, Il est présent, qui nous défendra de passer derrière le Voile et de contempler *à visage découvert la gloire du Seigneur ?* — De la Caverne au Ciel suprême — telle est la carrière du Verbe fait Chair, tel est le Chemin de la Croix. Partager la nature humaine, c'est partager la nature Divine, c'est pouvoir suivre Ses pas. « Ce que Tu es, je Le suis. »

PAIX A TOUS LES ÊTRES !

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

Actes des Apôtres. (Cit.) 287
Action du Saint Esprit. 184, 273
— de la deuxième Personne 184, 276
— de la première Personne 275
— du Logos dans la Matière. 187
A Kempis, Thomas 120
Allégorie 71
Allégories de l'Ancien Testament 126
Ame (L'). Elle est double 238
Ame du Monde 28
Amis (Société des) 122
Amis de Dieu, dans l'Oberland 119
Ammonius Saccas 33
Ange directeur du peuple Juif 101, 103
Animaux, symbole du Zodiaque 169
Anselme et la Rédemption 200
Apocalypse. (Cit.) 55, 68, 70, 255, 269, 298, 327, 337
Apollonius de Tyane 36
Apostoliques (Pères) 75
Apparitions d'Êtres Divins 98
Aquin (Thomas d') 117
Arians of the Fourth Century.(Cit.) 108

Aristote. Influence sur la pensée Chrétienne au moyen âge 117
Ascension (L') 237, 256
— et le Mythe Solaire 237
— du Christ 256
Asiatic Researche. (Cit.) 264
Aspects de l'Unique 267
Aspiration vers Dieu 10
Athanase (Anecdote d') 358
— (Credo d'). (Cit). 269, 372
Atlantide (Continent de l') 23
Augöeides 32
Avenir du Christianisme 46

Baptême (Le). Est un Mantra 355
— (Forme secondaire du) 354
— *in extremis* 357
— des jeunes enfants 359
— dans l'Église primitive. 357
— — d'autres religions. 352
— de l'Initié 58
— du Saint Esprit et de Feu 193
— de Jésus 138
— du Christ 192
— selon Tertullien 354
Barnabas. 76
Béatifique (la Vision) 100, 300
Bel (Feux de) 168
Bénite (Eau) 349, 354, 356
Bernard de Clairvaux 117
Bhagavad Gitâ. (Cit.) 55, 256, 276, 310, 323
Bible (Récit de la création donné par la). 185
Bibles du monde, fragments de la Révélation . . . 379
Blavatsky (H. P.). 132
Böhme (Jacob) 120
Bouddha (Naissance de) 168
Bouddhiste (Trinité) 263
Brihadâranyakopanishat. (Cit.) 54, 206, 207
Bruno (Giordano) 10, 117, 120, 230, 328

Caché (Le côté) des Religions 6
— — du Christianisme 41
— (Le Dieu). 212
Cachés (Enseignements), dans toute Religion . . . 25
— (Sens), dans les Écritures Hébraïques et Chrétiennes. 105
Calviniste (Doctrine) 202
Cardinal Nicolas de Cuse (Le). 120
Carême 171
Catégories de prières 290
Cathares (Les). 118
Caverne de l'Initiation. 191
Celse. Combattu par Origène 93
Châudogyopanishat. (Cit.) 259
Chrèstos et Christos 179
Chrétiens (Symboles). Se retrouvent ailleurs . . . 150
Christ (Le) 137, 139
Christ, Hiérophante des Mystères 237
— (Baptême du) 191
— (Crucifixion du) 188
— (Disciples du) 229
— dans le Corps Spirituel 142
— (Vie du) 223
— (des Mystères). 196
— Crucifié 188
— Historique 125, 145
— Cosmique 184
— Mystique. 175
— Mythique. 150
— (Souffrances du) 228
Christianisme (Le), possédait la Gnose. . . . 41
— — survivra-t-il ? 45
Christian Records. (Cit.) 353
Clarke's Ante-Nicene Library. (Cit.) 2, 26, 63, 76, 77, 78, 79 82, 83, 85 et suiv., 92 93, 95 et suiv., 108, 155 156, 273.
Clément d'Alexandrie. (Cit.). 2, 25

Clément d'Alexandrie (Ment.) 78
— — sur la Gnose. 88, 89
— — sur les Allégories Bibliques. 88
— — sur les Symboles. 85
— — et l'École de catéchèse. . . 78
— — élève de Pantaenus 78
Colossiens (*Épître aux*). 63, 69, 86, 182
Comparées (Mythologies). 12
— — (Théorie des) 12
— (Religions) 12, 13
Conclusion 391
Consacrés (Objets) 386
Conscience illimitée 287
Consécration des églises, cimetières, etc. 390
Constant (Alphonse-Louis). 123
Conversion (Phénomènes de la) . . . . . 318 et suiv.
Corinthiens (*Épître aux*) Cit. 4, 12, 37, 60, 69, 71, 129, 180 182, 238, 245, 247, 248, 257, 259, 276, 361, 378
Corps Causal 120
— des Désirs (Changements dans le). 251
— Sens du mot. 241
— Mental 243
— — (Constitution du) 251
— Naturel ou physique 242
— Naturel de S. Paul 243
— de Béatitude. 247
— des Désirs. 242
— Physique (Changements dans le) 250
— « qui ressuscite » 247
— Spirituel 245
Cosmique (Le Christ) 184
— — Comment Il Se manifeste . . 274
— — Son Sacrifice. 188
Credo (Le) (Cit.). 211, 212, 235
— — (Ment.). 185, 186
— — Enseigné après le Baptême, dans l'Église Primitive 357
Cruden's Concordance. (Cit.). 33
Cur Deus Homo, d'Anselme 200

CENTRE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE BIBLIOTHÈQUE

Dangers courus par le Christianisme. 130
Denys l'Aréopagite 115
De Principiis d'Origène. 106
Deutéronome. (Cit.). 101, 259
Deux parties (Division des principes de l'homme en), insuffisante 238
Die Deutche Theologie 119
Diegesis de Taylor 355
Dieux (dans les Mystères) 29
Disciples Chrétiens. Leur travail. 228
— (Les). 141
— (L'œuvre des) 228
— (Écrits des) 144
Disparition des Mystères. 189
— de l'Enseignement Mystique Chrétien. . 42
Divine (Grâce). Ce qu'elle est 230
— (Idéation) 365
— (Illumination), dans les Mystères 98
Divines (Incarnations) 279, 280
Divins (Êtres). Leur apparition dans les Mystères . 98
Dualité de l'Existence Manifestée. 241
— — la Deuxième Personne de la Trinité . . 271

Eckhart (Enseignements d') 118
Écrits des Disciples. 144
Écritures Sacrées. 15
Edwards sur la Rédemption. 201
Égypte (L') et les Mystères 135
Élèves des Apôtres. 75
Encyclopœdia Britannica (Ment.) 27, 28, 122
— — (Cit.). . . . . 115 et suiv.
Enfer (Dogme des flammes de l'). 53
Enseignements communs à toutes les Religions. . 151
Enseignements dans les mains d'une Fraternité Spirituelle 380
Ephésiens (*Épître aux*). (Cit.) 63, 69, 72, 371
Esaïe (Cit.) 215, 302, 371, 383
Esotérique (Christianisme), nié par le vulgaire. . . . 6
— (Enseignement), dans l'Église Primitive. 6

Esprit (Saint), Créateur 275
— (L') et la Matière. 372
— — Triple 239
— — manifesté en un Soi Triple. 336
Esprits Directeurs 103
Essentiels (Caractères) de la Religion. 9
Étoile de l'Initiation. 191
Étroite (La Porte), terme d'Initiation. . 53, 55. 179, 182
Eucharistie (Le Pain et le Vin de l') 362
— (Changement de la Substance dans l'). 366
— Se rattache à la Loi du Sacrifice. . . 361
— Signification et mode de célébration . 361
— (Sacrifice de l'). 360
— Communiants indignes. 367
Existence (L') Unique 259
Exode (*Livre de l'*) (Cit.) 96
Extase. 300

Fêtes commémoratives 152
Flavel sur la Rédemption 201
Fludd (Robert). 121
Foi (La) nécessaire pour obtenir le Pardon. . . . 317
Formules d'Autorité. 341
Fraternité des Grands Instructeurs. 14

Galates (*Epître aux*) (Cit.) 62, 70, 71, 129
Genèse (*Livre de la*) (Cit.). 23, 185, 274, 275, 277, 285, 363
Germain (Comte de Saint-) 122
Gestes dans les Sacrements 344
Gibbon, *Décadence et Chute de l'Empire Romain* (Cit.). 166
Giles (Rev. Dr), (Cit.) 352
Gnose (La) 13, 14, 113
— — dans le Christianisme 41
Gnostics and their remains (Cit.) 167
Gnostique (Le) de S. Clément . . . . . 89 et suiv.
Grande Loge de l'Asie Centrale 36
Grecque (La Croix) 274
Guyon (Madame). 121

Haug (Dr). *Essay on Parsis* (Cit.) 207
Hébraïque (La Trinité). 260
Hébreux (*Epître aux*). (Cit.). 58, 72, 86, 96, 181, 182, 210, 222, 228, 253, 277, 281, 286.
Heroic Enthusiasts (*The*). (Cit.). 328
Hiérarchies d'Êtres Divins 336
— Surhumaines 28
Hindoue (La Trinité) 263
Histoire (L') contre le Mythe 157
Homme (L') Microcosme 277
— et la Femme, êtres complémentaires . 370
— développe un Second Aspect 278
— Sa nature complexe 238
Humaine (L'Évolution) répète le processus Cosmique 277
Huxley (T.-H.). (Cit.) 288
Hyde (Dr). (Cit.) 352
Hymne à Demeter 27

Ignace. 76
Incarnation du Logos 184
Initiation et Nouvelle Naissance 55, 58
— (Caverne de l') 191
— (Cérémonie de l') . . . . . 254 et suiv.
— (Conditions de l') 178
— (Montagne de l') 96
Inspiration (La véritable). 382
Intelligences des Mondes Invisibles 285
Inviolabilité de la Loi 310
Invisibles (Aides) 285
— (Les Mondes), renfermés dans le monde visible 285
Irénée, *Contre les Hérésies* (Ment.) 110
Isomériques (Composés). 366

Jacques (*Epître de S.*). (Cit.). 283
Jamblique, *Sur les Mystères*. (Cit.) 27, 28, 29, 30, 32, 33, 302 et suiv.

Jamblique, *Vie de Pythagore* (Ment.). 33
Jérémie (*Livre de*). (Cit.). 268, 363
Jésus au Mont Serbal 135
— (Baptême de) 138
— Date et lieu de Sa naissance. 134
— Son œuvre dans la Chrétienté 147
— en Égypte 135
— Ses enseignements réservés 142
— le Maître de l'Occident 152
— Sacrifice de 138
— l'Instructeur Divin. 189
— Guérisseur et Instructeur 132
— Son éducation dans une Communauté Essénienne 135
— le Maître 147
Job (*Livre de*). (Cit.) 274, 338
Juges (*Livre des*). (Cit.). 101
Juliane (La Mère) 122
Justin, Martyr 153
— — (Cit.) . . . . . 155 et suiv.

Kabbale (Les Cinq Livres de la). (Cit.) 39
Karma (Le) 294, 314
Kathopanishad. (Cit.) 37, 38, 54
Key to Theosophy. (Cit.) 300

Lang (Andrew). (Ment.) 16, 17
Langage des Symboles 158
Latine (Origine de la croix). 211
— (Croix). Emploi dans l'Eglise Catholique . . 343
Law (William) 121
Lévi (Eliphas) 123
Lévitique. (Cit.) 363
Libre-Pensée dans le Christianisme 128
Light on the Path. (Cit.) 225
Livre de la Sagesse. (Cit.) 272
Livre des Morts (Ment.). 345
Logos (Naissance du) 210
— (Le) et le Sacrifice 209

Logos (Vie du), dans toutes les formes 212
— (Signification du mot de) 177
— de Platon 188
— (Sacrifice perpétuel du). 214
Loi du Sacrifice 206
— — dans l'Hindouisme 206
— — dans la nature du Logos 209
— — dans la Religion de Zoroastre . . . 206
— — ou Manifestation 208
Luc (*Evangile selon S.*). (Cit.). 50, 53, 181, 182, 270, 295, 307, 317.
Luther, sur la Rédemption 201

Madones 165
Magnétiques (Secret des cures) 347
— (Modifications), dans la substance des Sacrements 348
— (Energies), dans l'Ether 347
Magnétisation de Substances 347
Main Gauche (Sentier de la). 22
Maitre (Le), Jésus. 147
Making of Religion (*The*). (Ment.) 16
Mandakopanishad (Cit.). 38, 207
« Mantras » (Les) 341
— partie essentielle des Sacrements . . 343
— dans le rite du Baptême 355
— en Sanscrit 342
— annulés par la traduction 343
Marc (*Évangile selon S.*). (Cit.) 1, 50, 52
Mariage (Sens profond du) 370
— Dans les Mystères Mineurs. 373
— (Mystère du) 371
— (Sacrement du) 369
— Type de l'union entre Dieu et l'Homme. . 371
Marie, Mère du Monde. 211
Martin (S.) 121
Malhieu (*Evangile selon S.*). (Cit.). 2, 50, 51, 54, 57, 58, 59, 96, 138, 181, 182, 191, 215, 221, 246, 277, 280, 287, 310, 324.

Maurice (Cit.) 260
Mead, G. R S. (Cit.) 31, 33, 34, 35, 36, 119
Médiateur. Sens du mot 279
Méditation. Ce qu'elle est 299
— (Développement par la) 304
Miguel de Molinos. 121
Milman (Le Doyen). (Cit.). . . . . 261 et suiv.
Ministère des Anges 293, 295
Miracles 150
Mithras (Naissance de). 165
Moderne (L'esprit), opposé à la Prière. 282
More (Henry). 121
Mont Serbal. 135
Montagne de l'Initiation. 96, 193
Mort des Héros Solaires 171
Müller (George), exemple de . . . . . 260 et suiv.
Musique, dans le culte. 340, 342
Myers (F.), *Saint Paul* 383
Mystères (Dieux des). 29
— de Christ 62
— Chrétiens (Symbolisme des). 252
— (Les) et la Yoga 36
— (Christ, Hiérophante des) 237
— (Disparition des) 189
— (Eliphas Lévi sur les) 123
— établis par Christ. 146
— (Les Grands). 3, 6, 27, 32, 68
— dans les Evangiles. 49
— en Egypte. 135
— Comment ils se rattachent au Mythe. . . 162
— Mineurs. 3, 6, 25
— — et la Prière. 286
— — et les Corps. 242
— — Leurs enseignements 257
— Noms donnés dans la Religion Chrétienne. 52
— de Bacchus 26, 31
— en Chaldée, en Egypte, à Eleusis, de Mithras, d'Orphée, à Samothrace, en Scythie. 26
— de Dieu. 62

Mystères de Jésus 6, 47, 99
— de l'Eglise Primitive. . . . . 74 et suiv.
— *de la Magie*. (Cit.) 161
— loués par les Grecs savants. 26
— (Les Pseudo) et l'histoire du Dieu-Soleil . 172
— Source de l'Enseignement Mystique . . . 113
— (Les). 176, 183
— Leurs enseignements sur la vie d'outre-tombe 26
— (Les Véritables) 183
— (Le Christ des). 189
— (Théorie des). 27
— (Suppression des). 113
Mystique (Le Christ). 175
— — est Double 183
— (Le Vêtement) 143
Mythe. Sens du mot. 156, 158
— Solaire. 160
Mythique (Le Christ). 150
Mythologie comparée 152

Naissance (La Nouvelle). 283
Naturel et Spirituel (Les Corps) 238
— (Corps) de S. Paul. 243
— (Corps). . . . . 242 et suiv.
Nécessité d'une Religion graduée. 19
Néoplatoniciens. 34, 117
Newman (Le Cardinal) (Cit.). . . . . 108 et suiv.
— — admet une Tradition Secrète. 109
Nicée (Credo de) 186
Nicolas de Bâle. 119
Niveaux différents atteints par les hommes. . . . 8
Noé (Déluge de) 24
Noël (Fête de), comprise comme elle doit l'être . . 168
Noël (Jour de) 162, 166
Nombres (*Livre des*) (Cit.) 277
Nous Demiurgos de Platon 261
Nouveau Testament (Preuves de l'Esotéricisme du) 47 et suiv.

Objet de toutes les Religions. 8
Obscures (Puissances), dans la nature. . . . 191, 192
Occultes (Experts) 132
— (Connaissances), leur danger 21
— (Annales) 23
— — et les Evangiles. 134
— (Emploi des Sons). 339
Occulte (Côté), dans la Nature. 285
Origène, *Contre Celse* . . . . . 96 et suiv.
— — 100
— sur la nécessité de la Sagesse 104
— sur les Mystères 94
— sur les Ecritures 377
— et la Tour de Babel 102
— (Ment.) 49
— — 78
— Sa lumineuse érudition. 92
Orphée de Mead. (Cit.). 33, 34, 35, 119
Owen, sur la Rédemption. 202

Pain, Symbole générale dans les Sacrements. . . 362
Pantaenus. 78, 79
Pâques (Fête de). 164
Paracelse. 120
Paradis 249
Pardon des Péchés (Le) 306
— — dans les Mystères Mineurs. . 325
— — dans la plupart des Religions. 308
— — se rapporte en somme à des peines posthumes. 312
Parole (La) de Sagesse ou Connaissance. 107
Paroles de Jésus. 58, 59, 306
Pèlerinages. Leur raison d'être. 387
Pères Chrétiens. Exégèse 377
« Petit Enfant » 69
Philippiens (*Epître aux*) (Cit.). 66
Physiques (Les maladies), expression ultime du Karma 315

Physiques (Substances), dans les Sacrements . . . 346
— (Changements dans le Corps). 250
Pierre (Epître de S.) (Cit.). . . . 69, 126, 199, 359, 376
Pistis Sophia (Cit.). . 51, 143, 144, 307 et suiv., 325, 345
— (Ment.). 142
Platon (La Caverne de). 158
— (Initié en Egypte). 26
Platoniciens de Cambridge. 121
Plotin (Dernières paroles de). 36
— (Ment). 28
— de Mead. (Cit.). 36
Poisson (Le), Symbole religieux 170
Polycarpe, Evêque de Smyrne. 76
Populaire (Le Christianisme). Son erreur. 1
— (Déni) de l'existence d'un Christianisme Esotérique. 6
Porphyre. (Cit.) 32, 60
Prière (La) 282
— Exaucée 283
— Acte de Volonté 291
— Classe B. Principe général 295
— Qui reste inutile. 294
— pour l'Illumination Spirituelle. 297
— pour l'étudiant des Mystères Mineurs . . . 302
— Sa forme la plus haute. 299
— Cas singuliers. 283
— Subjective (Résultats obtenus par). . . . 296
Prières (Cassification des). 284
Probation (Sentier de). 253
« Proclamez sur les toits ». Sens Mystique. . . . 84
Proclus (Enseignements de) 31, 34, 56
Psaumes. (Cit.). 10, 305
Pseudo-Mystères (Les) et le drame du Dieu-Soleil. 172
Purgatoire 248
Purification. 248
Pythagore (Ment.). 33
— dans l'Inde 36
Pythagoricienne (Ecole), sa discipline. 34, 35

Quatrième Manifestation, Féminine. 267
— Personne. 269
Qualités exigées du Disciple 180
Quiétisme. 121

Rédemption (La) un des Mystères Mineurs. . . . 205
— — (l'Eglise Primitive et). 200
— — Selon les Calvinistes. 201
— — (Edwards et). 201
— — (Flavel sur). 201
— — (Idées de Luther sur). 201
— — (Dr Mc Leod Campbell sur). . . . 204
— — (F. D. Maurice sur). 204
— — par remplacement et substitution. 201
— — Opinions de Dwight, Jeune, Jenkyn, Liddon, Owen, Stroud et Thomson. 203
— — Vérité profonde. 204
— — (Brochure sur). (Cit.). 207
— — Article de la *Nineteenth Century* (Cit.) 210
Régions des Mondes Invisibles. 245
Réincarnation 246
Religieux (Instructeurs) 13
Religion (La); elle doit être graduée. 19
Religion of Ancient Persians. (Cit.). 352
Religions. Leur origine commune. 12
— gardiennes de Livres Sacrés. 374
— Caractères essentiels. 9
— appropriées au degré de développement 18
— Leur objet commun. 8
— (Fondateurs des). 14, 15
Résurrection (La) et le Mythe Solaire. . . . 237, 256
— — du Christ. 254
— — des Morts. 67
— — Partie des Mystères Mineurs. . . 237
« Ressuscite » (Le Corps qui). 247
Révélation (La). 374

Révélation (La) (Fragments de) dans les Livres sacrés 375
— — en chiffre. 376
— — de la Divinité dans le Cosmos. . . 380
Révolte contre le dogme. 43
Rois (*Livre des*). (Cit.). 33, 360
Romain (L'Empire) expirant. 112
Romains (Epître aux). (Cit.). 87, 368
Rosenkreutz (Christian) 122
Royaume des Cieux. Signification 37
Ruysbroeck. 120

Sacré (Le Quaternaire) 237
Sacrement. En quelque sorte un creuset. 332
— Allégorie pittoresque. 330
— (Transformation de la substance du). . 348
— Lien entre le Visible et l'Invisible. 332, 333
— du Baptême 352
— de l'Eucharistie. 352
— du Mariage. 352, 369
— de la Pénitence. 346
Sacrements (Les). 330
— — (Anges qui agissent par). . . . 348
— — Définition du Catéchisme. . . . 334
— — Gestes employés. 314
— — dans toutes les Religions. . . . 330
— — perdus à l'époque de la Réforme 339
— — « Mantrams » dans. 342
— — dans l'Eglise Chrétienne. . . . 333
— — Caractères particuliers. 330
— — (Sept), dans le Christianisme. 333, 351
— — (Signes, Sceaux ou Marques dans) 344
— — (« Substance » et « Accidents » des) 366
— — (Nature double des). . 330 et suiv.
— — Deux, dans les Eglises Protestantes 333
Sacrés (Lieux et objets) 385
Sacrifice. Une joie . . . . . 215 et suiv.
— (Loi du) 206
— (Les quatre degrés du). 217

Sacrifice (Leçons dans le) . . . . . 217 et suiv.
— de Jésus 133
Saint Bonaventure 117
— François de Sales 121
— Jean de la Croix 121
— *Jean* (*Evangile selon*) (Cit.), 4, 50, 57, 58, 59, 61, 108 137, 138, 139, 141, 182 185, 221, 246, 252, 256 268, 276, 279, 298, 387.
— Paul (Cit.) . . . . . 60 et suiv., 129, 190
— — Initié 64
— — et les Mystères 62
— — et Timothée 64
— — sur l'Allégorie. 72
— Pierre (Cit.). 199
— Timothée (Ment.) 64
Sainte Elizabeth 118
— Thérèse 120
Samuel (*Livre de*) (Cit.). 38
Sang du Christ, symbolisé dans l'Eucharistie. . . 364
Sauvages (Divinités) 16
— descendent de Peuples civilisés 17
Sauveur (le Véritable) . . . . . 225 et suiv.
Scientifique (Analyse) des véhicules 242
Seconde Naissance 191, 253
Secrète (Tradition) admise par Newman 109
Secrets (Enseignements) de Jésus 95
Seigneur (Nom de) 101
Sentier du Disciple 179
Sépher Yetzirah (Cit.) 39, 40
Sharpe. *Egyptian Mythology* (Cit.) 264
Shvetâshvataropanishad (Cit.) 37
« Signe d'Autorité ». 344
« Simplicité » de l'Evangile 44
Société des Amis. 122
Solaire (Dieu). Légende 162
— — Symbole du Logos 176
— (Héros) 170
Solaires (Mythes) renouvelés 173

Soleil de Justice 255
— symbole du Logos. 159
— symbolique 160
Son (Le) et la Forme dans les Mondes Invisibles . 339
— (Usage occulte du) 340
Sopater (Cit.) 27
Sophia, la Sagesse 143
Souffrances du Christ 228
Source des Religions 12
Spirituel (Corps). Analyse . . . . . 245 et suiv.
Stromata ou *Mélanges* de S. Clément (Cit.). 63, 79 et suiv. 82, 87, 89, 90, 92.
Symbole de Jésus 170
— de la Trinité 273
Symboles. Animaux du Zodiaque. 169
— Cosmiques 271
— (Langage des) 158
— des Logoi . . . . . 272 et suiv.

Tatien et Théodote (Ment.) 78
Tauler (Jean) 119
Taylor (Robert) (Cit.) 355
Témoignage des Ecritures 41
Tertullien sur le Baptême 156
Théologique (l'Enfer) 313
Theosophical Review (Cit.) 233
Thessaloniciens (*Epître aux*) (Cit.). 239
Thyrse (Le) 80
Timothée (*Epître à*) (Cit.). . . . 64, 65, 66, 70, 139, 232
Tour de Babel 102
Tradition d'enseignements donnés par Jésus après Sa mort 51
Transsubstantiation. Vérité profonde 365
Travailleurs dans le Cosmos 289
— — les Mondes Invisibles . . . 157, 285
Triangle, symbole de la Trinité 274
Trinité (La) 259
— chez les Hébreux. 260
— — Bouddhistes. 263

Trinité (La) chez les Hindous. 263
— en Chaldée 265
— en Chine 265
— dans les Religions disparues 264
— en Egypte. 264
— dans l'Homme 183, 239
— dans la Manifestation 260
— dans la Religion de Zoroastre. . . . 263
Trinité (une Seconde) 269
— de l'Esprit 239
— dans la foi Chrétienne, semblable aux autres 266
Triple aspect de la Nature 259
Triplicité dans la Nature. 266
Trois Mondes (Les). 244

Unification 214
Unique (Les trois Aspects de l') 268
— (L') en Manifestation 267

Vaisvata Manou 24
Valentin 143
Vaughan (Thomas) 121
Véhicules de conscience (Besoin de différents) . . 242
Véritable extase 113
Véritable Théosophie. Définition 4
Vertus (Les), dans les Mystères 34
Vibrations 339
Vibratoires (Effets), dans la Messe. 343
Vierge (La Matière). 269
— — et la Troisième Personne de la Trinité. 271
— — et la Deuxième Personne de la Trinité 271
Vierge Mère. 269
— (le Sein de la). Signification. 186
Virgo. Signe du Zodiaque 163, 164
Voice of the Silence (La Voix du Silence) (Cit.). . . 256
Voice Figures, par M. M. Watts-Hughes (Ment.) . . 339
Volonté (La) tient lieu de Prière 291

Williamson. *The Great Law* (Cit.). 166, 168 et suiv., 171 172, 208, 261, 265, 351 363.

Zacharie (Cit.). 274
Zodiaque. 164

RENSEIGNEMENTS

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

La Société Théosophique est une organisation composée d'étudiants appartenant, ou non, à l'une quelconque des religions ayant cours dans le monde. Tous ses membres ont approuvé, en y entrant, les trois buts qui font son objet ; tous sont unis par le même désir de supprimer les haines de religion, de grouper les hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs opinions, d'étudier les vérités enfouies dans l'obscurité des dogmes, et de faire part du résultat de leurs recherches à tous ceux que ces questions peuvent intéresser. Leur solidarité n'est pas le fruit d'une croyance aveugle, mais d'une commune aspiration vers la vérité, qu'ils considèrent, non comme un dogme imposé par l'autorité, mais comme la récompense de l'effort. Ils pensent que la foi doit naître de l'étude ou de l'intuition, qu'elle doit s'appuyer sur la raison et non sur la parole de qui que ce soit.

Ils étendent la tolérance à tous, même aux intolérants, estimant que cette vertu est une chose que l'on doit à chacun et non un privilège que l'on peut accorder au petit nombre. Ils ne veulent

point punir l'ignorance, mais la détruire. Ils considèrent les religions diverses comme des expressions incomplètes de la Divine Sagesse et, au lieu de les condamner, ils les étudient.

Leur devise est Paix ; leur bannière, Vérité.

La Théosophie peut être définie comme l'ensemble des vérités qui forment la base de toutes les religions. Elle prouve que nulle de ces vérités ne peut être revendiquée comme propriété exclusive d'une église. Elle offre une philosophie qui rend la vie compréhensible et démontre que la justice et l'amour guident l'évolution du monde. Elle envisage la mort à son véritable point de vue, comme un incident périodique dans une existence sans fin, et présente ainsi la vie sous un aspect éminemment grandiose. Elle vient, en réalité, rendre au monde l'antique science perdue, la *science de l'âme*, et apprend à l'homme que l'âme c'est lui-même, tandis que le mental et le corps physique ne sont que ses instruments et ses serviteurs. Elle éclaire les Écritures sacrées de toutes les religions, en révèle le sens caché, et les justifie aux yeux de la raison comme à ceux de l'intuition.

Tous les membres de la Société Théosophique étudient ces vérités, et ceux d'entre eux qui veulent devenir Théosophes, au sens véritable du mot, s'efforcent de les vivre.

Toute personne désireuse d'acquérir le savoir, de pratiquer la tolérance et d'atteindre à un haut idéal, est accueillie avec joie comme membre de la Société Théosophique.

SIÈGE DE LA SECTION FRANÇAISE

DE LA

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

59, *avenue de La Bourdonnais — Paris.*

Buts de la Société.

1° Former le noyau d'une fraternité de l'humanité, sans distinction de sexe, de rang ou de croyance.

2° Encourager l'étude des religions comparées, de la philosophie et de la science.

3° Étudier les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs latents dans l'homme.

L'adhésion au premier de ces buts est seule exigée de ceux qui veulent faire partie de la Société.

Pour tous renseignements s'adresser, selon le pays où l'on réside, à l'un ou à l'autre des secrétaires généraux des Sections diverses de la Société, dont voici les adresses :

France : 59, avenue de La Bourdonnais, Paris, 7e.
Grande-Bretagne : 28, Albemarle street. Londres, W.
Pays-Bas : 76, Amsteldjik, Amsterdam.
Italie : 70, Via di Pietro, Rome.
Scandinavie : 7, Engelbrechtsgatan, Stockolm.
Indes : Theosophical Society, Benarès, N. W. P.
Australie : 42, Margaret street, Sydney, N. S. W.
Nouvelle-Zélande : Mutual Life Building, Lower Queen street, Auckland.
Allemagne : Berlin.
Amérique : 46, Fith Avenue, New-York.

ÉTUDE GRADUÉE

de l'Enseignement Théosophique

Ouvrages élémentaires.

ANNIE BESANT. —	Introduction à la Théosophie. .	0 50
Dr TH. PASCAL. —	La Théosophie en quelques chapitres.	0 50
—	La Sagesse antique à travers les âges.	1 »
C.-W. LEADBEATER. —	Une esquisse de la Théosophie.	1 25
ARNOULD. —	Les Croyances fondamentales du Bouddhisme.	1 »
AIMÉE BLECH. —	A ceux qui souffrent	1 »

Ouvrages d'instruction générale.

J.-C. CHATERJI. —	La philosophie ésotérique de l'Inde.	1 50
ANNIE BESANT. —	La Sagesse antique, 2 vol. . .	5 »
A.-P. SINNETT. —	Le Bouddhisme ésotérique. . .	3 50
—	Le développement de l'âme. . .	5 »

Ouvrages d'instruction spéciale.

ANNIE BESANT. —	L'homme et ses corps	1 50
—	Évolution de la Vie et de la Forme	2 50
—	Dharma.	2 50
—	Le Christianisme ésotérique. .	4 »

C.-W. LEADBEATER. —	Le plan astral.	1 50
—	Les Aides invisibles. . .	2 »
—	Le Credo chrétien. . . .	
—	L'Homme visible et invisible (avec 28 planches coloriées)..	7 50
	Relié	8 50
Dr TH. PASCAL. —	Essai sur l'Évolution humaine.	3 50

Ouvrages d'ordre élhique.

La Théosophie pratiquée journellement.	0 50
ANNIE BESANT. — Vers le Temple.	2 »
— Le Sentier du Disciple. . . .	2 »
— Les Trois Sentiers.	1 »
La Doctrine du Cœur, relié.	1 50
H.-P. BLAVATSKY. — La voix du Silence.	1 »
La Lumière sur le Sentier, transcrit par M. C., relié.	2 50
La Bhagavad Gîtâ.	2 50

Revue Théosophique française : le *Lotus Bleu* publie la *Doctrine Secrète* en fascicules distincts. Le numéro, 1 fr.

ABONNEMENT : France, 10 fr.; Étranger, 12 fr. Années antérieures, 12 fr.

Tous ces ouvrages se trouvent à la même librairie, 10, rue Saint-Lazare, Paris.

CONFÉRENCES ET COURS

SALLE DE LECTURE — BIBLIOTHÈQUE — RÉUNIONS

Au siège de la Société : 59, avenue de La Bourdonnais.

Le Siège de la Société est ouvert tous les jours de la semaine, de 3 à 6 heures, et les dimanches, à 10 heures et demie du matin. Prière de s'y adresser pour tous renseignements.

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES

10, RUE SAINT-LAZARE

H.-P. Blavatsky. — La doctrine secrète. *Synthèse de la Science, de la Religion et de la Philosophie.* — 6 volumes, dont 2 parus, le 3e en préparation. — Chaque volume. . . . . 6 »

Dr Th. Pascal. — Les sept principes de l'homme. 2 »

Ed. Bailly. — L'Islamisme et son enseignement ésotérique. 1 50

A.-P. Sinnett. — Le Monde occulte. . . . . 3 »

W. Scott-Elliot. — L'Histoire de l'Atlantide, avec 4 cartes coloriées. . . . . 3 »

Edwin Arnold. — La Lumière d'Asie. . . . . 5 »

Ed. Schuré. — Les grands Initiés. 3 50

L. Revel. — Les Mystiques devant la Science, ou Essai sur le mysticisme universel . . . . . 2 »

Port en sus.

2-4-03. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie